

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ENTRE COULEUVRE ET VIPÈRE :
CONTACTS ENTRE HOMME ET BÊTE ET AMBIVALENCE DU SERPENT CHEZ
LES GRECS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
JULIEN DUBOIS

MARS 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier ma directrice Janick Auberge pour son écoute, sa disponibilité et sa patience. Merci également à Sylviane, Sylvie et Sylvain pour votre grande aide. Merci Sandrine pour ton soutien moral.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
BILAN HISTORIOGRAPHIQUE, PROBLÉMATIQUE ET SOURCES	6
1.1 Bilan historiographique	6
1.1.1 L'animal comme sujet d'étude de l'historien	6
1.1.2 Le serpent dans l'Antiquité	9
1.2 Problématique	13
1.3 Présentation et critique des sources	15
1.4 Méthodologie	20
CHAPITRE II	
LA SYMBOLIQUE DU SERPENT CHEZ LES GRECS.....	26
2.1 La double nature du serpent	26
2.2 Le serpent comme symbole de fertilité et de fécondité.....	29
2.2.1 Le cas de la barbe	35
CHAPITRE III	
LES CONTACTS AVEC LES SERPENTS VENIMEUX.....	39
3.1 Le monstre ophioforme	40
3.2 Entre réalité et fiction : problèmes de l'herpétologie ancienne.....	43
3.3 La « terrible » vipère	45

3.4 Venin et envenimation	52
3.5 Les relations entre l'homme et le venimeux, ou comment tuer avant d'être tué? ..	64
CHAPITRE IV	
LES CONTACTS AVEC LES SERPENTS INOFFENSIFS	80
4.1 Le serpent, l'animal gardien par excellence.....	80
4.2 Les serpents d'Athènes	86
4.3 Le serpent dans la mantique et dans les cultes	96
4.4 Le serpent, le meilleur ami de l'homme?	104
4.4.1 Un cas unique, le serpent joufflu.....	112
CONCLUSION	125
ANNEXE	130
BIBLIOGRAPHIE	133

RÉSUMÉ

Les serpents sont des animaux importants dans l'ensemble des mythologies du monde. Ils symbolisent alors un animal chthonien, mystérieux et dangereux. Les Grecs de l'Antiquité avaient une certaine fascination pour cet animal rampant. Il est souvent représenté dans la statuaire et sur les fresques. Par l'étude des sources anciennes, nous avons analysé les relations que les Grecs pouvaient entretenir avec les ophidiens occupant le territoire. Nous avons choisi d'étudier quatre termes traduisant le mot serpent afin de retrouver des contacts variés. Dans un premier temps, nous avons étudié les symboles qui caractérisent l'animal afin de mieux saisir son importance dans l'imaginaire des habitants. Le serpent est, pour les Grecs, l'animal chthonien par excellence. Il possède, comme la Terre d'où il est né, une nature ambivalente et double. Les contacts entre les ophidiens et les Hellènes s'avèrent ainsi influencés par cette ambivalence constitutive. Les serpents venimeux sont ainsi perçus essentiellement négativement par les auteurs anciens. L'étude des vipères permet de mieux saisir le danger potentiel que représentent ces animaux. Les poisons et contrepoisons sont aussi analysés. Les relations avec les serpents inoffensifs s'avèrent plus variés et plus intimes. Ils sont considérés comme des amis précieux et fidèles. Les couleuvres, notamment du genre *Elaphe*, se retrouvent surreprésentées dans la statuaire et les écrits des savants grecs. La présence des couleuvres dans certains cultes et rituels démontrent cette importance. Ces mystérieux « dragons » nous offrent la chance d'analyser des contacts variés où l'importance symbolique des serpents se concrétise. Cette analyse nous aura permis de mieux saisir l'ambivalence des serpents dans la mentalité mais surtout dans la réalité des habitants de la Grèce.

Mots clés : Histoire, Antiquité, Grèce antique, Serpent

INTRODUCTION

L'animal a toujours occupé et occupe encore aujourd'hui une place primordiale dans l'histoire humaine. Pourtant, l'histoire animale constitue un domaine d'études relativement récent. L'utilité des bêtes, autant dans les travaux agraires que dans la guerre, les rend indissociables de l'humanité et ce, depuis les débuts de la préhistoire. Certains animaux, notamment les ovins et les bovins, jouissent d'une place importante tant dans le domaine alimentaire qu'agricole. Les chevaux, quant à eux, servent de monture et rendent les déplacements plus efficaces. Le chien, meilleur ami de l'homme, aide à la chasse, mais s'avère également un agréable compagnon : on pourrait multiplier les exemples d'interactions. L'homme, cet animal qui s'ignore, semble avoir compris assez tôt cette différence qui existe entre lui et le reste du règne animal. Détenteur d'une intelligence hors du commun, l'être humain a su utiliser, entre autres, des outils afin de se démarquer de la compétition. La chasse et l'élevage ont alors permis aux humains de contrôler puis de maîtriser la nature et les animaux. Si certains animaux sont utiles pour l'homme, certaines espèces ont un rôle plus effacé. Les reptiles et les insectes, bien qu'irremplaçables dans la chaîne alimentaire, ont des interactions plus subtiles, voire même invisibles avec l'homme.

En Grèce antique, l'animal jouissait d'un statut particulier. L'homme, reconnu comme un *politikon zôon* (animal civique), se retrouvait, avec l'animal, sur la même échelle des êtres (Aristote). Ainsi, bien que l'être humain soit considéré comme supérieur à ses cousins animaux, il reste néanmoins un animal. Cette particularité grecque se remarque, notamment, dans les multiples contacts et interactions entre les Grecs et les animaux du territoire. La religion grecque polythéiste leur donne ainsi une place importante. Dans la mythologie, les dieux et déesses ont tous un animal comme compagnon : pensons à la chouette d'Athéna ou encore la biche d'Artémis ou

à la panthère de Dionysos. Les dieux peuvent d'ailleurs se transformer en animal ou métamorphoser ainsi les hommes. Dans la religion, les sacrifices animaux, rituels importants dans le culte grec, sont codifiés et obéissent à des règles précises. L'animal sacrifié devient alors un vecteur de communication avec les dieux¹. Il doit « accepter » le sacrifice en secouant la tête, ce qui peut, selon certains, signifier son approbation. L'animal, sacrifié aux dieux, est ensuite consommé par la population. Dans la vie quotidienne et dans une société d'éleveurs-agriculteurs-artisans, les contacts entre l'homme et l'animal paraissent abondants et très présents dans la vie des habitants de la Grèce antique. La proximité entre l'humain et l'animal est favorisée par le côté rural et agraire de la Grèce de cette époque.

Néanmoins, certaines espèces animales, malgré leur abondance dans la nature, sont peu répertoriées dans les sources ou dans le domaine de l'archéologie. Les os de certains animaux, tels ceux des reptiles ou des amphibiens, sont souvent trop petits pour être conservés à travers les âges. Les insectes, à moins de conditions exceptionnelles, ne laissent pas de traces pour les archéozoologues modernes. Pourtant, ces animaux « silencieux » existaient sur le territoire de la Grèce et devaient avoir une importance capitale dans l'écologie.

Dans ce mémoire, nous nous intéresserons à une famille de reptiles, unique par son importance symbolique dans la Grèce antique, le serpent. Animal très souvent représenté dans la statuaire grecque, il était également omniprésent dans la vie des habitants de la Grèce². On le retrouve fréquemment dans les mythes, où il fait souvent figure de monstre légendaire à abattre, tels l'Hydre de Lerne, Méduse ou Python. Utilisé afin de chasser le rongeur, associé au dieu de la médecine, à la divination ou aux rites de fécondité, le serpent est abondamment cité dans les sources anciennes. Pourtant, les historiens modernes se sont peu intéressés à l'animal réel, préférant

¹ Janick Auberger et Peter Keating, *Histoire humaine des animaux de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Ellipse, 2009, p.34.

² Liliane Bodson, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.57.

étudier sa force symbolique dans la perspective de l'étude des religions et des symboles³. Même les historiens s'intéressant aux ouvrages spécialisés tels les *Thériaques*, ouvrages consacrés exclusivement aux animaux venimeux, délaissent bien souvent les animaux pour s'intéresser davantage à l'analyse philologique. Néanmoins, s'inspirant des travaux sur l'histoire animale menés par Robert Delort⁴, Liliane Bodson a réalisé une importante recherche sur les reptiles en Grèce antique. Cette historienne, en tentant de retrouver les taxons anciens, réalise un travail exceptionnel mêlant la biologie à l'histoire. Nous nous inspirons de cette étude afin de retracer, non pas les espèces habitant le territoire, mais davantage les interactions et les contacts entre les Anciens et les serpents. Nous nous intéresserons aux sources anciennes⁵, et travaillerons uniquement avec les écrits des Anciens. Bodson précise son projet ainsi :

L'homme de l'Antiquité, dont l'existence se déroule tout entière dans le milieu naturel intact, observe les animaux, est curieux de leurs particularités physiques, instruit de leur comportement. C'est en fonction des traits qu'il a jugés, à tort ou à raison, significatifs, qu'il les inclut dans des rites et les érige en symboles. Il s'avère donc indispensable, dès que l'on entreprend d'examiner les relations privilégiées qui ont uni l'homme antique à l'animal, d'étudier d'abord la réalité zoologique sur laquelle elles se sont fondées. Lorsqu'il s'agit des serpents, si aisément confondus par le profane, la première tâche consiste à redonner aux animaux leur identité, spécifique ou - à défaut - générique.⁶

À l'exception de Bodson, peu de chercheurs se sont réellement intéressés aux serpents dans l'Antiquité avec une perspective réelle et concrète. Bien que nous ne puissions délaisser entièrement la fiction et les mythes, nous voulons plutôt étudier l'animal dans sa réalité, c'est-à-dire retracer les contacts entre l'homme et le serpent.

³ *Ibid.*, p.58.

⁴ Voir Robert Delort, *Les animaux ont une histoire*, Éditions du Seuil, Paris, 1984, 240p.

⁵ Sauf indications contraires, les textes et les traductions des sources anciennes sont ceux de la maison d'édition les Belles Lettres (collections CUF dite « Budé », et La Roue à Livres).

⁶ Bodson, *loc. cit.*, p.58.

Dans le premier chapitre, nous présenterons l'historiographie de l'histoire animale pour ensuite cerner les études se consacrant au serpent dans l'Antiquité grecque. Nous expliquerons également nos méthodes de recherche afin de situer notre travail au sein des autres études du genre. Nous avons cerné quatre termes grecs renvoyant au serpent, pour ainsi avoir une vue d'ensemble sur les différentes espèces qui habitaient la Grèce.

Dans le second chapitre, nous expliquerons le rôle du serpent et de ses multiples représentations symboliques dans la mentalité des Grecs de l'Antiquité. Connaître les symboles associés à ce reptile nous permettra de mieux comprendre ses relations avec les humains. Nous analyserons la nature ambiguë de cet animal qui présente une complexité unique. Puis nous noterons ses liens évidents avec la fécondité et la fertilité. Même si notre mémoire porte sur l'animal réel, il paraît important de survoler les différents mythes afin de dégager les idées des Grecs envers l'ophidien.

Dans le troisième chapitre, nous exposerons les relations entre l'ophidien venimeux et l'habitant de la Grèce, celles qui mettent en danger l'animal domestique/sauvage ou l'être humain. Nous étudierons particulièrement les vipéridés, seule famille de serpents venimeux en Europe. Ces serpents peu agressifs possèdent les plus imposants crochets à venin de l'herpétofaune. Leur venin hémotoxique attaque le sang des victimes et provoque la mort par hémorragie ou par coagulation du sang⁷. Si les vipéridés ne sont pas des chasseurs actifs⁸, ils se défendent en cas d'agression au moyen de leur morsure. Ainsi, les vipères de la Grèce peuvent causer des problèmes à l'homme par son poison, surtout si l'on songe aux sandales légères et usuelles de l'époque.

Dans le quatrième chapitre, nous nous intéresserons aux relations entre l'homme et le serpent non-venimeux, notamment les couleuvres. Celles-ci sont inoffensives pour

⁷ Chris Mattison, *Serpent*, Londres, Dorling Kindersley, 1999, p. 24.

⁸ En effet, ces serpents préfèrent attendre qu'une proie passe à portée, camouflée au sol, plutôt que de chasser activement leur nourriture.

l'homme et se retrouvent abondamment en Grèce continentale. Nous analyserons aussi le rôle du serpent d'Asclépios qui demeure, encore de nos jours, le symbole de la médecine et de la pharmacie moderne.

En somme, nous pensons offrir un regard plus nuancé sur les interactions unissant l'homme et l'ophidien en séparant les serpents venimeux de leurs cousins inoffensifs, pour se demander d'abord si les Grecs eux-mêmes faisaient la différence. Nous conclurons notre étude anthropocentrique par une synthèse nous permettant de valider nos hypothèses sur d'éventuels contacts entre l'humain et l'ophidien. Nous proposerons également d'autres pistes de recherches sur le sujet.

CHAPITRE I

BILAN HISTORIOGRAPHIQUE, PROBLÉMATIQUE ET SOURCES

1.1 Bilan historiographique

1.1.1 L'animal comme sujet d'étude de l'historien

La place occupée par l'animal dans l'histoire humaine, bien que depuis longtemps reconnue, ne fut pas très importante avant les années 1970. En effet, pour Éric Baratay, historien spécialisé dans les relations entre hommes et animaux, ce champ d'études s'est véritablement constitué dans la décennie 1980, malgré la présence d'écrits et d'études antérieurs sur le sujet⁹. Bien que les historiens comprennent depuis longtemps l'importance de la relation entre l'homme et l'animal, notamment dans l'élevage, le sujet intéressait peu la recherche scientifique avant cette décennie. Si les écrits sur les animaux restaient marginaux avant les années 1970, cette époque, qui s'intéresse plus qu'auparavant à la nature et la faune et qui est riche en mouvements de remise en question de la société consumériste, permet l'émergence de ce champ historiographique. Ces années ont donc été le point de départ de l'intérêt marqué pour l'étude des animaux en histoire. Notons au passage que ce contexte entrainera la création du ministère de l'Environnement en France en 1971 et au Québec en 1979, représentant cette prise de conscience plus marquée envers la nature et l'environnement.

En France, environ 30 articles scientifiques et historiques par an portant sur les animaux ont été écrits dans la décennie 1970. Vers la fin de cette période, et ce jusqu'à 1984, plus de 50 articles par an ont été écrits par les différents chercheurs

⁹ Éric Baratay, « Un champ pour l'histoire: l'animal », *Cahiers d'histoire*, 42, 1997, p.1.

s'intéressant au domaine¹⁰. Baratay constate que, jusqu'à la décennie 1980, l'étude de l'histoire animale est surtout le fait d'amateurs, de journalistes et d'érudits, mais surtout de scientifiques non-historiens, particulièrement des vétérinaires écrivant sur le sujet dans le cadre d'une thèse ou d'un mémoire¹¹. Baratay précise : « Les historiens n'ont vraiment investi ce domaine, qu'ils n'ont pas inventé, qu'à partir du milieu des années 1970 mais leur participation à son expansion récente est encore moins rapide et moins forte que celle des amateurs¹². » Pourtant, l'animal n'est pas encore le principal sujet des études. En effet, contrairement aux écrits des non-historiens, les études rédigées par les historiens professionnels abordent encore souvent l'animal de manière indirecte. Baratay explique ce problème en ces mots :

Cet investissement par les marges reste prédominant dans les décennies 1970-1990 tout en étant de plus en plus conscient et prémédité. Les historiens arrivent à l'animal par l'histoire rurale, et s'intéressent par exemple à l'élevage ou à la chasse, par l'histoire urbaine (place de l'animal dans la ville, dans la consommation...), par l'histoire militaire (le cheval), par celle de la violence ou de la philanthropie (protection des animaux), etc. Beaucoup trouvent là un moyen d'ouvrir les horizons, voire de renouveler les problématiques, par exemple en histoire rurale. Cette première caractéristique explique qu'une partie des œuvres effleure ce terrain sans l'investir, évoque l'animal sans qu'il soit le sujet principal (Schmitt, 1979 ; Delporte, 1990...). Elle fait aussi comprendre pourquoi ce chantier, pourtant commencé depuis longtemps, n'a été que tardivement constitué en champ historique à part entière, avec ses problématiques et ses méthodes¹³.

En 1984 est publié *Les animaux ont une histoire* par Robert Delort. Ouvrage fondateur de la discipline s'il en est un, ce livre rassemble plusieurs articles, analyse les sources utilisables, s'intéresse au rapport historique entre l'homme et l'animal et présente des études d'espèces moins connues des historiens, comme les mouches, les harengs, les moustiques et le criquet par exemple. La même année est créée, en

¹⁰ *Ibid.*, p.3.

¹¹ *Ibid.*, p.5-6.

¹² *Ibid.*, p.7.

¹³ *Ibid.*, p.8.

France, la Société de recherche interdisciplinaire *L'Homme et L'Animal* qui publie la revue *Anthropozoologica* permettant la diffusion du savoir de cette discipline historique dans de multiples colloques organisés par cette société. Les thématiques entourant l'animal dans l'histoire se multiplient et les historiens investissent tranquillement ce domaine d'étude. Pourtant, certaines thématiques restent plus populaires; notons les études entourant les animaux domestiques et les animaux sacrés, ceux que l'on sacrifie ou non. Des livres comme *Les animaux sacrés dans l'antiquité*¹⁴ de Jean Prieur, paru en 1988, illustrent cet intérêt de la communauté historique pour les animaux sacrés et importants dans les rituels. Si la thématique de l'animal dans l'histoire restait souvent restreinte à des cas d'espèce ou aux animaux sacrés et nécessaires aux rituels, les historiens publient de plus en plus de documents et de monographies sur le sujet. En 1997 est publié, à la suite du colloque éponyme, *L'animal dans l'antiquité*¹⁵ (dir. Barbara Cassin, Jean-Louis Labarrière et Gilbert Romeyer Dherbey). Ce livre volumineux est le résultat de vingt-huit études différentes portant uniquement sur les animaux dans l'Antiquité. Abondamment cité par les plus récents ouvrages, ce recueil révèle l'abondance des approches associées à la discipline de l'histoire des animaux. Les thématiques sont ainsi nombreuses et l'approche anthropocentrique des historiens permet de retrouver l'importance des animaux pour l'homme en cette époque de technologie. Par contre, et cela est loin d'être un constat d'échec, les principales études sur le sujet utilisent justement cette approche anthropocentrique, délaissant alors les évolutions biologiques ou géographiques des espèces. La grande importance de l'archéozoologie permet de redonner la parole aux animaux qui n'apparaissent que peu souvent acteurs dans les monographies à leurs sujets. Baratay, s'inspirant du projet de Robert Delort de construire une zoologie historique, écrit :

¹⁴Jean Prieur, *Les animaux sacrés dans l'antiquité*, Paris, Ouest-France, 1988, 201p.

¹⁵Barbara Cassin, Jean-Louis Labarrière et Gilbert Romeyer Dherbey (dir.), *L'animal dans l'antiquité*, Paris, Vrin, 1997, 618p.

Le projet de Robert Delort (1984) de bâtir une zoologie historique, c'est-à-dire d'écrire l'histoire des espèces, domestiques ou sauvages, en montrant évidemment les liaisons avec celle de l'homme (souvent d'une importance insoupçonnée ou sous-évaluée), mais en évoquant aussi les évolutions biologiques ou géographiques et les relations avec les autres espèces, est encore peu suivi (Beck, Delort, 1992), peut-être aussi parce qu'il demande des connaissances multiples en éthologie, en zoologie, en archéozoologie, etc. On peut cependant croire qu'avec l'évolution des mentalités, une entrave sans doute plus importante que les difficultés méthodologiques ou techniques, des monographies seront approfondies (celle du rat, ébauchée par les archéozoologues, celle du serpent, initiée par Liliane Bodson, du renard, du moustique, du saumon...) ou entamées (la mouche par exemple). Cet élargissement des perspectives ne peut qu'enrichir les regards et aboutir à une histoire des interactions entre les espèces, le milieu et l'homme, c'est-à-dire à une histoire de l'environnement [...]¹⁶.

Bien que nous utilisions une approche uniquement historique et anthropocentrique dans notre recherche, en insistant sur le lien entre l'homme et la bête, il apparaît important de noter cette approche de la zoologie historique. D'ailleurs, Liliane Bodson, historienne ayant beaucoup travaillé sur l'image du serpent, s'inspire beaucoup de cette approche dans ses études concernant le reptile.

1.1.2 Le serpent dans l'Antiquité

Peu d'historiens se sont réellement intéressés aux statuts du serpent dans l'Antiquité et bien qu'il soit un animal important de la mythologie grecque, peu d'études soulignent cette importance. L'historienne Liliane Bodson, professeure à l'Université de Liège, semble être la première à s'intéresser au serpent réel, et non pas au serpent mythique, en Antiquité grecque. Sa première étude, « De la symbolique religieuse à l'herpétologie : les serpents sacrés de Marcopoulo

¹⁶ *Ibid.*, p.23.

(Céphallonie) »¹⁷ publiée en 1977, avant la publication du livre de Robert Delort, ne sera que le début d'une longue série d'études portant sur le serpent dans l'Antiquité grecque et romaine. Bodson privilégie une approche zoologique, en s'intéressant plus particulièrement à la taxinomie. Par l'iconographie, les sources anciennes, mais surtout grâce au vocabulaire employé par les Anciens, cette historienne regroupe et tente d'identifier les différentes espèces de serpents se retrouvant sur le territoire grec. Des études comme « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes »¹⁸, « Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin »¹⁹ et « Introduction au système de nomination des serpents en grec ancien : l'ophionyme *dipsas* et ses synonymes »²⁰ sont donc consacrés à l'identification des différents serpents occupant le territoire grec de l'Antiquité. En 1989, elle publie « Évolution du statut culturel du serpent en Europe de l'Antiquité à nos jours »²¹, où elle offre une synthèse du statut du serpent à travers les différentes époques en Europe. Elle s'intéresse aussi aux morsures de serpents et aux traitements curatifs utilisés par les Anciens, mais aussi par les hommes de l'époque moderne. « La pathologie des morsures de serpents venimeux dans la tradition gréco-latine »²² et « Le traitement des morsures de serpents venimeux avant le XIX^e siècle »²³ sont publiés respectivement en 1982 et en 1989 et touchent un aspect important et presque inévitable de la relation entre le

¹⁷ Liliane Bodson, « De la symbolique religieuse à l'herpétologie : les serpents sacrés de Marcopoulo (Céphallonie) », *Bulletin de la Société zoologique de France*, 102, 1977, p. 485-487.

¹⁸ *Id.*, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.57-78.

¹⁹ *Id.*, « Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin », *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 8, 1986, p.65-119.

²⁰ *Id.*, « Introduction au système de nomination des serpents en grec ancien : l'ophionyme *dipsas* et ses synonymes », *Anthropozoologica*, 47, 2012, p. 73-155.

²¹ *Id.*, « Évolution du statut culturel du serpent en Europe de l'Antiquité à nos jours », dans *Actes du congrès international « Animal et Histoire », Toulouse, 14-19 mai 1987*, Toulouse, Presses de l'Institut d'Études politiques, 1989, p.525-548.

²² *Id.*, « La pathologie des morsures de serpents venimeux dans la tradition gréco-latine », *Confrontations*, 59, 1982, p. 1-6.

²³ *Id.*, « Le traitement des morsures de serpents venimeux avant le XIX^e siècle », dans *Serpents, venins, envenimations. Compte rendu du colloque organisé à la Faculté catholique des Sciences, Lyon 2-5 juillet*, Lyon, Fondation Marcel Mérieux, 1989, p.171-189.

serpent et l'homme, l'envenimation. Bodson s'intéresse aussi à la fonction religieuse du serpent, mais sans s'intéresser aux mythes. Trois études sont publiées par l'auteur sur le sujet, « Nature et fonctions des serpents d'Athéna »²⁴, « A Python, *Python sebae* for the King: The Third Century B. C. Herpetological Expedition to Aithiopia [Diodorus of Sicily 3.36-37] »²⁵ et « De la symbolique religieuse à l'herpétologie : les serpents sacrés de Marcopoulo (Céphallonie) »²⁶. D'autres auteurs ont aussi écrit sur les serpents dans l'Antiquité, mais en accordant surtout une attention particulière à l'image du serpent et à son importance symbolique. L'étude de Laurent Gourmelen, *Kékrops, le Roi-Serpent : Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*²⁷ traite de Kékrops, le premier roi légendaire d'Athènes, figuré bien souvent comme un être possédant le haut du corps d'un homme et le bas du corps en serpent. Ainsi, si le sujet de cet ouvrage est bien ce roi légendaire, le serpent occupe une part importante de l'étude, car ce personnage mythique hybride est lui-même à moitié ophidien. L'auteur analyse et questionne le choix des Athéniens de se doter d'un premier roi légendaire ophiomorphe. Pourtant, si ce choix peut sembler étrange, il est, selon l'auteur, un choix réfléchi et une construction mythique idéale, car le serpent est l'animal le plus à même de représenter l'autochtonie d'un premier souverain. Nous retrouvons aussi, dans la revue d'études antiques *Pallas*, dans le numéro *Mythes et savoirs dans les textes grecs et latins*, un article très intéressant, à mi-chemin entre l'étude des religions et l'étude historique. L'article « La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins »²⁸ par Jean Trinquier, nous donne d'excellentes informations sur le serpent de type *draco*, qui n'est pas un dragon mythique, mais

²⁴ *Id.*, « Nature et fonctions des serpents d'Athéna », *Mélanges Pierre Lévêque*, no.4, 1990, p. 45-62.

²⁵ *Id.*, « A Python, *Python sebae*, for the King: The Third Century B. C. Herpetological Expedition to Aithiopia [Diodorus of Sicily 3.36-37] », *Bonner zoologische Beiträge*, 52, 2004, p.181-191.

²⁶ *Id.*, « De la symbolique religieuse à l'herpétologie : les serpents sacrés de Marcopoulo (Céphallonie) », *Bulletin de la Société zoologique de France*, 102, 1977, p. 485-487.

²⁷ Laurent Gourmelen, *Kékrops, le Roi-Serpent : Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, 472p.

²⁸ Jean Trinquier, « La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins », *Pallas*, vol. 78, 2008, p.221-255.

plutôt un très grand serpent, probablement inspiré par les boas ou les pythons africains et indiens. En 2010 est publié *The Good & Evil Serpent : How a Universal Symbol Became Christianized*²⁹ de James H. Charlesworth, professeur de Théologie à Princeton. Bien que s'intéressant particulièrement aux écrits chrétiens, majoritairement le Quatrième Évangile, l'auteur s'attarde sur plusieurs époques et territoires de l'Antiquité, passant des premiers peuples sémitiques aux Égyptiens, aux Grecs et aux Romains. Charlesworth décrit et remet en contexte les objets présentant une forme ophiomorphe retrouvés par l'archéologie. Il décrit aussi les différents cultes religieux ayant utilisé le serpent dans leurs rituels ou comme symbole religieux. Bien que se consacrant uniquement à la représentation du serpent dans les objets et les mentalités, le survol temporel important de cet ouvrage le rend pertinent dans une étude consacrée uniquement à l'Antiquité grecque. Dans le même ordre d'idées, le volumineux ouvrage de Daniel Ogden, *Drakon : Dragon Myth and Serpent Cult in the Greek and Roman Worlds*³⁰, publié en 2013, présente plusieurs mythes où dragons et serpents légendaires se retrouvent. Ainsi, cette liste d'ouvrages nous donne d'importantes indications sur la voie qu'ont prise les historiens dans leurs écrits sur le serpent. Il nous semble qu'une majorité des recherches et des études s'intéressent plutôt à l'image du serpent et aux serpents mythiques et légendaires plutôt qu'au réel animal. À l'exception de Liliane Bodson, peu de chercheurs tentent de retrouver des informations sur les serpents réels que les hommes de l'Antiquité devaient côtoyer sur une base régulière. Pourtant, c'est ce qui nous intéresse et, en nous inspirant des études anthropocentriques de l'histoire des animaux, nous tenterons de retrouver les liens entre les serpents et les hommes de la Grèce antique. Le serpent étant déjà beaucoup étudié par les chercheurs s'intéressant à la mythologie, nous délaisserons cet aspect de la recherche. Par contre, nous utiliserons leurs études afin de mieux cerner l'animal et ce qu'il pouvait représenter pour

²⁹ James H. Charlesworth, *The Good & Evil Serpent : How a Universal Symbol Became Christianized*, New Haven, Yale University Press, 2010, 719 p.

³⁰ Daniel Ogden, *Drakon : Dragon Myth and Serpent Cult in the Greek and Roman Worlds*, Oxford, OUP, 2013, 496 p.

l'homme de l'Antiquité. En somme, nous serons influencés par les études anthropocentriques de l'animal et par les tenants de la zoohistoire comme Liliane Bodson, en essayant de lier leurs apports.

1.2 Problématique

Dans le cadre de notre mémoire, « Entre couleuvre et vipère : contacts entre homme et bête et ambivalence du serpent chez les Grecs », nous nous intéresserons aux contacts et aux relations que pouvaient entretenir les hommes et les femmes de la Grèce antique avec les serpents du territoire grec. Nous exposerons ici notre problématique principale ainsi que les multiples questions de recherches qui guident notre mémoire. Si dans la mythologie et dans l'iconographie la nature du serpent est double³¹, soit bénéfique, soit maléfique, qu'en est-il des réactions des hommes qui occupent ce territoire face au serpent réel ? Le serpent est-il parfois perçu de façon positive ou uniquement négative ? Se peut-il que la connaissance des Grecs pour la faune herpétologique soit suffisante et permette la reconnaissance de différentes espèces ? Si les habitants de la Grèce rurale pouvaient reconnaître plusieurs espèces de serpents, qu'en était-il des comportements à leur égard ? Il serait intéressant de retrouver la trace de chasse ou de grande battue afin d'exterminer les serpents qui pouvaient être dangereux pour le bétail. *A contrario*, certaines espèces inoffensives pouvaient-elles servir à l'habitant, soit pour dératiser ou nettoyer la maison des vermines qui pouvaient s'y cacher ? Le chat n'était pas encore un allié de l'homme à cette époque, se pouvait-il que le serpent ait pu être le substitut de cet animal à présent essentiel à l'homme rural ? Ainsi, nous tenterons de retrouver si l'homme se servait du serpent comme animal domestique ou utilitaire. Le serpent pouvait-il occuper une place dans l'alimentation de certaines populations de la Grèce antique

³¹ Nous reviendrons sur cette nature double du serpent dans la suite de l'exposé. Voir Gourmelen, 2004 et Bodson, 1981, 1986, 1989.

comme il l'est dans de nombreuses régions du monde, Asie du sud-est, Philippines, Australie, Afrique et en Amérique centrale et du sud ? Pouvait-il être un mets de choix ou au contraire, un mets à éviter à tout prix, uniquement consommé en temps de disette ou un interdit religieux, comme le porc dans l'Islam ? La médecine semble aussi être un élément important dans la relation entre les serpents et les hommes. Nous pouvons penser aux serpents associés à Asclépios, qui pouvaient aider les malades à guérir. Ce serpent « magique » possédait-il d'autres vertus, et était-il courant en Grèce ou uniquement endémique dans le sanctuaire d'Asclépios ? Où en est la recherche à cet égard ? Concernant les venins des vipères, serpents rencontrés fréquemment sur le territoire grec, il serait intéressant de rechercher l'état des connaissances des habitants en cas de morsure avec une vipère. La morsure de certaines vipères d'Europe est potentiellement mortelle pour l'homme, il paraît vraisemblable que cet aspect dangereux de l'animal ait influencé les relations entre le serpent et l'homme. Pourtant, et c'est ce que nous tenterons de retrouver, si certaines espèces de serpent sont sacrées, qu'en était-il des vipères, dangereuses pour l'humain et le bétail ? Étaient-elles tuées à vue afin de protéger la famille ou au contraire pouvaient-elles être protégées, car elles représentaient alors une divinité ? Les serpents étaient aussi souvent représentés dans la bijouterie de l'époque, notamment dans les bracelets. Nous imaginons que la forme allongée du serpent le rend propice à l'élaboration de bracelets, mais se peut-il que l'image du serpent joue un autre rôle, peut-être de divinité protectrice ou de charme magique ? L'ensemble de ces interrogations mènera notre recherche afin de retrouver les contacts et les relations que pouvaient avoir l'homme de la Grèce antique et les serpents occupant le territoire. Nous délaisserons les contacts très occasionnels que pouvaient avoir les Grecs avec les serpents exotiques comme les cobras indiens et les gigantesques boas et pythons africains. Nous ne nous intéresserons pas non plus aux serpents mythiques ou autres créatures ayant des membres serpentiformes comme la Chimère ou Méduse, même si le lien entre le serpent et le féminin ne peut être passé sous silence.

Un important travail de dépouillement des sources fut nécessaire afin de retrouver ces multiples contacts. N'oublions pas qu'en raison du territoire montagneux et très chaud de la Grèce, et à une époque où les pesticides n'avaient pas encore éliminé plusieurs espèces de serpents, ces contacts pouvaient être plus abondants et réguliers que nous l'imaginons, car la campagne et surtout les zones agricoles offrent un territoire de chasse idéal aux serpents.

1.3 Présentation et critique des sources

Afin de retrouver les multiples contacts que les Grecs pouvaient entretenir avec leurs serpents, nous avons examiné une grande quantité de sources écrites. Ces sources portent sur des sujets divers, certaines décrivant la vie des animaux, alors que d'autres sont des poésies où le serpent devient bien souvent une métaphore désignant un homme ou une femme le plus souvent malhonnête. Dans l'important corpus que nous avons établi, nous avons tenté d'éliminer les sources où le serpent n'est qu'un animal mythique. De ce fait, nous oublierons l'Hydre de Lerne et la Gorgone, dont les cheveux sont entrelacés de serpents, car même si ces monstres fabuleux présentent des caractères ophiomorphes, nous concentrerons notre recherche sur les serpents vivant véritablement sur le territoire grec. Malgré cela, nous sommes persuadé que les légendes et les mythes peuvent nous aider à comprendre la mentalité des habitants de l'époque, et si certains passages tirés de nos sources peuvent nous sembler irréels voire farfelus, et ce, même dans les écrits scientifiques d'Aristote par exemple, nous tenterons d'interpréter ces écrits afin d'avoir une vision d'ensemble des relations qu'avaient les Grecs avec cet animal mystérieux. Malheureusement, les écrivains de l'époque ne sont que très peu souvent des habitants des campagnes et des paysans au contact direct de la terre, même si l'habitant d'Athènes possédait des terres en Attique. Nous pensons que ces hommes et ces femmes travailleurs de la terre étaient plus à risque de croiser ce reptile à l'état sauvage, et même si bien peu d'écrits de leur

part nous sont parvenus, nous pouvons penser que les propriétaires n'avaient aucun intérêt à voir les travailleurs et le bétail mis à mal par les serpents. Nous espérons que l'important corpus de sources que nous avons établi pourra compenser cette lacune et que la vision qu'avaient les Grecs de l'ophidien ressort au travers des nombreuses sources que nous avons trouvées.

D'abord, les récits épiques et mythiques d'Homère (poésies probablement mises à l'écrit au VIII^e siècle av. J.-C.) et d'Hésiode (VIII^e siècle av. J.-C.) sont parmi les plus anciens auxquels nous avons accès et cela nous permet de comparer cette vision avec les sources écrites lors de la période classique ou hellénistique. L'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère mentionnent le serpent à quelques reprises, et il est intéressant de vérifier si la vision qu'avaient les Grecs de l'époque archaïque s'est modifiée avec le temps ou est plutôt restée semblable. La *Théogonie* d'Hésiode permet de faire le même exercice, malgré le fait que les serpents décrits par cet auteur nous apparaissent presque exclusivement mythiques, donc irréels. Dans ces trois différentes sources, les serpents sont souvent dépeints comme des monstres à abattre et revêtent alors plutôt un aspect monstrueux et mythique de l'animal. Pourtant, il serait intéressant de comparer cette vision avec les sources plus tardives, car cette vision va sûrement évoluer avec le temps. Par contre, l'époque mythique, que ces récits décrivent, reste assez loin de la réalité que nous tentons de retrouver par notre recherche. Notons aussi au passage que le serpent est étonnamment absent du poème d'Hésiode *Les Travaux et les Jours*, poème didactique pourtant consacré au travail de la terre et s'adressant potentiellement aux agriculteurs/éleveurs. Le serpent est en revanche très bien représenté dans *Les Fables* d'Ésope (VII^e-VI^e siècles av. J.-C.). L'ophidien est l'acteur principal de onze fables sur plus de trois cents, il « parle » donc aux Grecs. Par contre, comme il s'agit de fables, l'animal sert les propos de l'homme et est donc anthropomorphisé afin de représenter des qualités ou des défauts humains. Par exemple, si le lion est représenté comme un animal noble et courageux, le serpent, et

surtout la vipère, est uniquement représenté comme un être mauvais, abject et vicieux.

L'époque classique (V^e-IV^e siècles av. J.-C.) est riche en textes de toutes sortes et de tous genres, ce qui nous permet d'avoir une vision d'ensemble plus complète que notre corpus de l'époque archaïque. Nous avons recherché dans les écrits des historiens, Hérodote (484 av. J.-C. - 420 av. J.-C.), Thucydide (460 av. J.-C. - 400 av. J.-C.), et Xénophon (430 av. J.-C. - 354 av. J.-C.) afin de vérifier si le serpent se retrouve dans ces textes historiques. Comme ces hommes décrivent une réalité ou un fait historique, leurs témoignages nous semblent très importants. Les mentions mythologiques sont minimales et lorsqu'il est question d'un serpent, nous croyons qu'ils décrivent plutôt le véritable animal et non pas l'image idéalisée ou mythique de l'ophidien. Par contre, Hérodote nous décrit souvent, dans ces *Histoires*, des régions éloignées de la Grèce continentale, comme l'Égypte et le Moyen-Orient. Et si les serpents abondent dans ces régions désertiques, il n'en reste pas moins que ces régions s'avèrent trop éloignées de notre sujet d'étude. Ainsi, même si nous utiliserons certains passages des *Histoires* d'Hérodote, nous excluons les extraits et les anecdotes se déroulant à l'extérieur de la Grèce antique, bien que son jugement sur ces serpents exotiques puisse, par comparaison, nous en apprendre sur les réalités grecques. Mentionnons aussi l'importance de cette source qui semble être la seule mentionnant le rôle de l'*oikouros ophis*, le serpent protecteur d'Athènes, et qui nous semble essentiel à notre recherche. En effet, ce rôle prêté au serpent est unique dans les sources et il nous semble indispensable de nous y attarder afin de mieux comprendre cet aspect.

Les poètes, les comiques et les dramaturges nous ont aussi livré plusieurs extraits intéressants afin de construire notre corpus de sources. Le mot serpent se retrouve ainsi chez Eschyle (526 av. J.-C. - 456 av. J.-C.), Euripide (480 av. J.-C. - 406 av. J.-C.) et Sophocle (495 av. J.-C. - 406 av. J.-C.), Aristophane (445 av. J.-C. - 385 av. J.-C.), et ce, dans plusieurs pièces pour chacun de ces auteurs. Bien que le serpent ne

soit jamais un acteur ou un élément essentiel dans les pièces de théâtre, le terme revient souvent afin d'insulter un homme, et bien plus souvent une femme. Le théâtre, parce qu'il s'inspire parfois de la vie quotidienne, nous offre la chance de mieux cerner l'image qu'avaient les Grecs du serpent. Chez les philosophes, le serpent se fait plus rare, nous n'avons trouvé que quelques allusions chez Platon (428 av. J.-C. - 348 av. J.-C.)³².

Nous étudierons aussi les écrits zoologiques, accordant une attention particulière aux écrits d'Aristote (384 av. J.-C. - 322 av. J.-C.), *Histoire des animaux*, *Mouvement des animaux* et *Parties des animaux*. Écrits à une époque beaucoup plus tardive que les récits précédents, ces documents nous offrent la chance de retrouver la presque totalité des connaissances des Grecs envers les animaux grâce au savoir du savant Aristote. Ces écrits peuvent nous servir afin de retrouver les espèces que côtoyaient les Grecs, grâce aux descriptions détaillées du philosophe. Fortement basés sur l'observation, les écrits d'Aristote offrent une description et une connaissance uniques qu'il nous faut analyser pour notre mémoire. La plus grande force de cette source est sûrement la justesse de l'analyse du philosophe qui, par la méthode inductive et l'observation, tente de retrouver la vérité qui se cache dans la nature. Les écrits d'Élien (175-235 ap. J.-C.), *De la Nature des Animaux*, nous permettent de faire le même exercice qu'avec les écrits d'Aristote. Ce scientifique offre un vaste ouvrage sur les animaux et ses écrits abondent d'anecdotes et de faits surprenants. Les serpents, couleuvres, vipères, boas, pythons et cobras se retrouvent souvent décrits dans cette source. Comme pour Hérodote mentionné plus haut, nous devons tâcher d'éliminer les passages qui décrivent les animaux étrangers au territoire grec. Ainsi, les serpents constricteurs, pythons et boas, et les cobras ne se retrouvent pas en Grèce continentale et insulaire et ne nous intéressent donc pas directement pour notre recherche. Les textes d'Oppien de Corycos (II^e siècle ap. J.-C.) et d'Oppien d'Apamée (III^e siècle ap. J.-C.), respectivement, les *Halieutiques* et les *Cynégétiques*

³² Voir p.21 pour la liste des termes que nous avons choisis pour notre étude.

se distinguent des autres sources par leur côté pratique. En effet, ces textes ayant comme sujet la pêche et la chasse respectivement, nous permettent de rencontrer les serpents dans les activités du quotidien des Grecs. Bien qu'il semble que les Grecs, dans ces textes du moins, n'aient pas chassé le serpent, l'auteur avertit les chasseurs de faire attention aux serpents dangereux dans les bois, mais aussi lors de la pêche. Porphyre (234-305 ap. J.-C.) dans *De l'abstinence*, présente, dans un court passage, un témoignage étonnant de l'utilisation du serpent comme un mets pour les personnes affamées en temps de guerre.

Dans une catégorie un peu à part, notons l'importance de l'œuvre de Pausanias (110-180 ap. J.-C.), voyageur et rédacteur d'une *Périégèse*, *Description de la Grèce*. Ce récit de voyage abonde en descriptions de paysages, de monument historiques et de mythes liés aux sites qu'il visite. Les descriptions précises de Pausanias font de son œuvre un ouvrage important et presque unique pour la rédaction de notre mémoire. En effet, le Périégète décrit, avec moult détails, la statuaire des régions qu'il visite, ce qui nous permet de retrouver parfois des représentations de serpents parmi les statues et les monuments antiques. La description de la statue chryséléphantine d'Athéna à Athènes, où un serpent accompagne la déesse, est un exemple marquant du souci du détail de l'auteur.

Lors de notre recherche, nous n'avons pas trouvé beaucoup de traces du serpent dans les traités de médecine. Pourtant, des ouvrages traitant des animaux venimeux et des contrepoisons existent et s'avèrent être très importants pour notre mémoire. Le premier, *Les Thériaques* de Nicandre de Colophon (II^e siècle av. J.-C.) décrit non seulement plusieurs espèces de serpents, mais aussi les effets de leurs venins ainsi que les remèdes pour soigner les hommes mordus par les serpents. Ce texte, très souvent cité par les différents auteurs des études mentionnées ci-haut, est une référence sur le sujet. Les descriptions précises de Nicandre servent à Liliane Bodson à retrouver les différentes espèces de serpents connues par les Grecs de l'époque. Grâce à ces descriptions précises et parce qu'il s'intéresse uniquement aux animaux

venimeux et par le fait même, presque uniquement aux serpents, le texte de Nicandre est la référence la plus complète afin de retrouver les espèces de serpents en Grèce antique. Aussi, dans *À propos de la matière médicale* écrit par Dioscoride (20-90 ap. J.-C.), nous trouvons des remèdes contre les poisons des serpents s'inspirant des écrits de Nicandre. Le troisième ouvrage est écrit encore plus tardivement par l'auteur grec Philoumenos (IV^e siècle ap. J.-C.) *De venenatis animalibus eorumque remediis* nous présente de précieuses informations sur l'usage du venin, mais aussi sur plusieurs animaux venimeux ainsi que l'usage des contrepoisons et du danger que pouvaient occasionner les serpents. Certes, cet ouvrage est tardif, mais d'une part il s'inspire d'une vulgate antérieure, et d'autre part la réalité n'a pas dû énormément changer d'une époque à l'autre, le monde rural évoluant lentement.

1.4 Méthodologie

Afin de trouver les traces de contacts et de possibles relations entre les Grecs et les serpents, nous avons établi un important corpus de sources. Essentielles à notre recherche, ces sources, qui se veulent diverses et représentatives de la polychromie (ou variété) des écrits de l'Antiquité, sont ainsi la base de notre recherche. Selon Bodson, plus de quatre-vingt termes servent à décrire les différentes espèces de serpents remarqués et identifiés par les Anciens³³. Ces nombreux termes décrivent aussi bien des espèces que des familles de serpents et certains sont aussi synonymes. Le grand nombre de termes et de noms renvoyant à cet animal nous donne de précieux indices concernant l'importance du serpent dans la vie quotidienne des Grecs. La volonté de nommer, mais surtout de vouloir distinguer les différentes espèces nous laisse penser que l'animal était assez commun dans la vie des habitants.

³³Liliane Bodson, « Introduction au système de nomination des serpents en grec ancien : l'ophionyme *dipsas* et ses synonymes », *Anthropozoologica*, 47, 2012, p. 75-76.

Ce besoin de différencier et de cataloguer les différentes espèces de serpents n'est donc pas un hasard et est expliqué ainsi par Liliane Bodson :

À l'égal de la majorité des zoonymes (Bodson 2010 : 60-61), ces appellations ont été inventées par les Grecs. Créées empiriquement dans des circonstances aujourd'hui indéterminables, elles répondent aux mêmes motifs fondamentalement pratiques que celles du reste du règne animal. Mais, s'agissant de serpents, et donc aussi des lézards apodes qui leur étaient assimilés, elles ont, en outre, été inspirées par la nécessité non moins vitale de distinguer les venimeux afin d'en protéger les populations humaines et le bétail et, au fil du temps, d'extraire de certaines sortes (moderne : espèces) d'ophidiens des substances antidotes.³⁴

Certains de ces termes se retrouvent uniquement dans les ouvrages spécialisés dans les animaux venimeux, comme chez Nicandre³⁵. Certaines espèces n'ont pas été identifiées par les chercheurs modernes alors que parfois plusieurs termes désignent probablement la même espèce. Pour ces raisons, nous avons choisi les quatre termes les plus communs et un terme désignant une espèce précise qui se distingue considérablement des autres. Le premier terme choisi est ὀφίς, ὀφέως désignant la grande famille des serpents et qui équivaut à notre terme français « serpent ». Si dans les écrits scientifiques, les auteurs distinguent bien souvent plusieurs espèces de serpents, les auteurs de théâtre, mais aussi les philosophes utilisent souvent ce mot générique comme une insulte. Sans surprise, ce terme est celui qui revient le plus souvent dans les sources anciennes, car il est le moins précis. Notre second terme est générique également, ὀδράκων, οντος traduit bien souvent par « dragon ». Ce terme grec est dérivé de la racine du verbe δέσκειν voulant dire regarder intensément, fixer du regard, en lien avec la principale caractéristique physique de l'animal qu'il décrit³⁶. En effet, le nom ὀδράκων, οντος, désigne principalement les couleuvres

³⁴ *Ibid.*, p.76.

³⁵ Auteur du II^e siècle avant J.-C. ayant rédigé un ouvrage sur les animaux venimeux (scorpions, araignées et serpents).

³⁶ Liliane Bodson, « Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin », *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 8, 1986, p.67.

européennes, espèces inoffensives pour l'homme possédant de très grands yeux, une pupille ronde et large (et pas de paupières, d'où le regard fixe) et une coloration contrastée des écailles situées près des yeux³⁷. Les serpents de grandes tailles, comme les boas et les pythons africains ou indiens sont aussi désignés par le terme ὀδράκων, οντος. Le nom Python, pourtant utilisé par la science moderne pour nommer différentes espèces de grands serpents constricteurs, n'est pas utilisé par les Grecs anciens. Le nom propre désigne exclusivement le serpent géant qu'Apollon abat à Delphes. Il semblerait que les auteurs antiques aient donc appelé ces serpents étrangers ὀδράκων, οντος, car les pythons partagent plusieurs caractéristiques importantes³⁸ avec les couleuvres qui se retrouvent, elles, sur le territoire grec. Pour Bodson, il est primordial de noter les indications géographiques des auteurs anciens afin d'identifier si le terme ὀδράκων, οντος décrit une espèce de couleuvres européennes ou un python africain, car ils sont synonymes dans le vocabulaire grec.

À ces termes qui appartiennent à la poésie didactique s'opposent les substantifs *ophis* et *drakon*. Ils figurent chez les prosateurs aussi bien que chez les poètes et sont attestés, dès l'époque homérique, avec leurs acceptations fondamentales. Car, quoi que laissent entendre les dictionnaires usuels et la plupart des traductions, ils ne sont pas synonymes. Chez Homère, où il est précisément employé à côté de *drakon*, comme dans les emplois ultérieurs, le mot *ophis*, d'origine indo-européenne, couvre le champ sémantique le plus large. Il intervient dans la définition des noms d'ophidiens, à commencer par *drakon*. Il correspond au français serpent, à l'anglais *serpent*, à l'allemand *Schlange*, etc..., et s'applique à tout serpent, européen ou non, venimeux ou non. Les autres termes indiquent des animaux ou des ensembles d'animaux qui correspondent, dans la classification moderne, à des familles, des genres, des espèces, voire de simples variétés de serpents parmi ceux que les Grecs ont différenciés, en y incluant d'ailleurs parfois des lézards apodes³⁹.

³⁷ *Ibid.*, p.67-68.

³⁸ Notons un corps puissant et long, des yeux ronds, espèces non-venimeuses et tuant leurs proies par constriction.

³⁹ *Ibid.*, p.67.

Nous incluons les serpents venimeux dans notre recherche afin d'avoir une vision d'ensemble sur les différents contacts, positifs et négatifs, que les Grecs entretenaient avec les serpents. Les vipères sont communes en Europe et plusieurs espèces de ces serpents venimeux se retrouvent sur le territoire grec. Comme ces serpents sont potentiellement dangereux pour l'homme, il va de soi que les cultivateurs et les paysans grecs devaient pouvoir les identifier afin de savoir si le serpent rencontré présentait une menace pour l'homme. La vipère, ἡ ἔχιδνα, ης en grec ancien, est le terme qui désigne l'ensemble des espèces de vipères⁴⁰. Le nom ὁ ἔχης, εως masculin est aussi parfois utilisé, mais il est moins commun que son équivalent féminin. Parfois, les auteurs anciens désignent la vipère par un autre terme, ἡ διψάς, ἄδος, un adjectif dérivé de ἡ δίψα, ης (soif), le terme devenant donc un adjectif substantivé signifiant « l'assoiffé », ou « l'assoiffeuse » dans ce cas précis. Ce terme souligne un des syndromes d'un empoisonnement dû à une vipère qui laisse une impression de soif violente lors d'une envenimation. Le terme ἡ ἔχιδνα, ης désigne aussi parfois la large famille des vipères, mais il est aussi utilisé afin de distinguer le sexe de l'animal. En effet, les femelles sont réputées plus dangereuses et venimeuses que leurs homologues mâles⁴¹. Comme pour le terme ὁ δράκων, οντος, le terme grec désignant la vipère peut tout aussi bien signifier l'espèce précise que le genre (non pas le sexe, mais le genre taxonomique) ou encore la famille. Bodson précise cette idée en ces termes :

Comme celui de maints zoonymes, le champ sémantique des substantifs (féminin) *echidna*, (masculin) *echis* « vipère » fluctue, d'après les contextes, sur le plan de l'extension « taxinomique » : large (A) « catégorie » (moderne : famille ou genre) ou restreinte (B) « sorte » (moderne : espèce), et concurremment sur celui du genre. En (A) comme en (B), (a) si la teneur zoologique prédomine, les ophionymes

⁴⁰ Le terme englobe autant les espèces européennes qu'indiennes et africaines.

⁴¹ Liliane Bodson, *loc. cit.*, 2012, p.78.

sont épïcènes, (b) si le genre grammatical l'emporte, il différencie les sexes dans la catégorie ou la sorte.⁴²

Le contexte des écrits nous permet de distinguer si l'auteur ancien mentionne ἡ ἔχιδνα, ἡς au sens de la grande famille des vipères ou une espèce précise. Bodson retrouve sept synonymes au vocable ἡ διψάς, ἄδος, distinguant certaines espèces des autres. Ces espèces sont nommées en fonction d'une caractéristique physique ou d'un symptôme de leur envenimation⁴³. L'importance de la vipère, autant dans les représentations iconographiques que dans la littérature, nous informe de son importance dans le monde grec.

Le dernier ophionyme que nous étudierons pour cette recherche se distingue des autres vocables que nous avons choisis. En effet, les quatre précédents termes désignaient autant une famille de serpent qu'une espèce précise (voire plusieurs). Le terme ὁ παρείας, ου, signifiant « joufflu » désigne une espèce précise de serpent, le serpent joufflu consacré à Asclépios. Contrairement aux autres termes choisis pour notre mémoire, cet ophionyme n'est utilisé que pour cette espèce. Le nombre de mentions dans les textes anciens est significativement moindre que pour les quatre ophionymes choisis plus haut, mais son importance symbolique, puisqu'il est associé à un dieu, le rend très intéressant pour notre analyse. Ce serpent réel, résolument bon et bien vu⁴⁴, tranche de façon notoire avec la vision presque essentiellement mauvaise qu'avaient les Grecs envers leurs serpents venimeux. Encore associé au symbole de la médecine contemporaine, l'importance symbolique de ce serpent nous apparaît inégalée.

⁴² *Ibid.* Voir Annexe, fig.1 pour un schéma clair.

⁴³ Par exemple, ces deux espèces de vipères tirent leurs noms d'une caractéristique morphologique : *melanouros* (à queue noire), *kentris* (piqueur), alors que celles-ci tirent plutôt leurs noms d'un effet de leurs morsures : *prester* (enflammeur) et *kauson* (brûlant). Voir Liliane Bodson, « Introduction au système de nomination des serpents en grec ancien : l'ophionyme *dipsas* et ses synonymes », *Anthropozoologica*, 47, 2012, p. 73-155, pour un éventail complet des ophionymes.

⁴⁴ Précisons qu'il est symboliquement bon et bien vu, car nous ne pouvons dire d'un animal qu'il est bon ou mauvais.

Nous avons choisi ces cinq termes afin de limiter notre recherche aux espèces les plus souvent rencontrées dans les écrits des Anciens. L'utilisation des dictionnaires de références nous semblait être la meilleure méthode afin de retrouver les sources dans lesquelles apparaissent les serpents. Le dictionnaire grec-français *Le Grand Bailly*, le dictionnaire grec-anglais *Liddell & Scott* ainsi que l'encyclopédie allemande *Der Neue Pauly* fournissent les références nécessaires à notre recherche. Nous avons dépouillé et analysé chacune des entrées de ces différents ouvrages de références. Bien que plusieurs sources concordent entre les différents dictionnaires, il nous apparaissait important de chercher dans ces trois ouvrages de référence afin d'établir un important corpus de sources. L'outil de recherche *Thesaurus Linguae Graecae* a ajouté d'autres références pour certains auteurs précis absents des dictionnaires. Nous avons aussi dépouillé les différentes entrées des verbes et adjectifs dérivés des ophionymes choisis. Une fois ce corpus établi, nous avons recherché les traductions de références afin de compléter notre document de sources. Notre corpus de sources comprend près de 200 extraits où un des quatre termes choisis se retrouve. Nous avons aussi trié les sources afin d'éliminer les passages sans intérêt, uniquement mythologiques ou décrivant une espèce de serpent exotique. En somme, ce corpus est la base de notre recherche afin de retrouver les contacts entre les Grecs de l'Antiquité et les serpents présents sur leur territoire.

CHAPITRE II

LA SYMBOLIQUE DU SERPENT CHEZ LES GRECS

Dans ce chapitre, nous aborderons la composante mythique et symbolique du serpent. Bien que notre mémoire concerne plutôt l'animal réel, il convient de faire un détour par la mythologie afin de mieux comprendre l'outillage mental de la population de l'époque. D'ailleurs, pour les Grecs de l'Antiquité, il n'y a pas de coupure absolue entre le mythe, un récit de fiction et l'histoire fondée sur des faits⁴⁵. Ainsi, cela leur permet de juxtaposer le mythe et le monde réel, et d'ajouter au présent le prestige de l'époque légendaire⁴⁶. Par exemple, lorsque Pausanias, auteur de la *Périégèse*, nous livre son récit, les faits réels et les indications géographiques précises se mêlent aux légendes et aux mythes sans, parfois, aucune explication de sa part. Avec l'étude de certains récits mythiques et l'analyse de certains monstres ophioformes, nous pourrions peut-être mieux cerner ce que les Grecs de l'Antiquité pensaient de l'animal au quotidien. Néanmoins, nous nous sommes heurté à une difficulté lors de notre recherche, puisque les écrits des scientifiques, tels Aristote et surtout Élien mêlent faits zoologiques réalistes et faits zoologiques extraordinaires et fictifs. Nous étudierons la double nature du serpent, puis son association avec la virilité et la fertilité, pour ensuite traiter d'une particularité iconographique, l'étrange barbe des serpents.

2.1 La double nature du serpent

⁴⁵ Suzanne Saïd, *Approche de la mythologie grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 8.

⁴⁶ *Ibid.*, p.80.

Le serpent, qu'il soit fantastique ou réel, est un animal à la nature double dans la mentalité des hommes. Ce que nous entendons ici est que le serpent possède non seulement des qualités positives et bénéfiques à l'homme, mais aussi des qualités négatives et nuisibles. Cette double nature s'explique par l'association entre le monde souterrain et le serpent. En effet, il est considéré comme un animal chthonien, donc associé au monde souterrain. Il serait même, pour les Anciens, l'animal le plus à même de représenter l'aspect chthonien dans le monde animal⁴⁷. En effet, l'animal rampant au sol est ainsi en tout temps relié à celui-ci, il s'y cache, y vit et semble y disparaître. Cette association entre le monde souterrain et le serpent est primordial afin de comprendre ce concept de double nature. Liliane Bodson résume cette idée en ces mots : « Associé par là aux forces de la mort, il incarne aussi les puissances de la vie et de la génération et, dans le temps où il inspire terreur et effroi, il dispense les salutaires influx des vertus apotropaïques⁴⁸ ». De plus, le serpent est γηγενής (né de la terre) selon Hérodote⁴⁹, ce qu'écrivent également Artémidore d'Éphèse et Élien. Ce terme grec signifie que la Terre est la mère du serpent, et qu'elle seule lui a donné la vie. Le serpent partage cette caractéristique avec plusieurs autres monstres et créatures du monde mythologique grec. Parmi ceux-ci, nous comptons les Géants et Echidna, eux aussi d'origine γηγενής. Echidna, premier monstre serpentiforme décrit par Hésiode dans sa *Théogonie*, est la fille de Phorkys et de Kétô. Elle est donc la petite-fille de la Terre. Echidna, dont nous traiterons plus précisément dans le chapitre suivant, condense à elle seule l'ensemble des traits caractéristiques du monstre serpentiforme. Mentionnons seulement qu'une fois unie à Typhée/Typhon, elle engendra les plus célèbres monstres de la mythologie grecque, dont Orthos,

⁴⁷ Liliane Bodson, *ΤΕΡΑ ΖΩΠΑ. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque*, Bruxelles, 1978, p.70. et GOURMELEN, Laurent, *Kékrops, le Roi-Serpent : Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p.47.

⁴⁸ Bodson, *op. cit.*, p.70.

⁴⁹ « [...] le serpent, disaient-ils, était le fils du sol (ὄφιν εἶναι γῆς παῖδα); le cheval, au contraire, l'ennemi venu du dehors ». Hérodote, *Histoires*, I, 78, 3 (trad. de Ph.-E Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1962). Voir aussi : Artémidore d'Éphèse, *Oniroticon*, II, 13 et Élien, *La personnalité des animaux*, II, 21.

Cerbère, l'Hydre de Lerne et la Chimère. Ainsi, la Terre est une puissance nourricière qui engendre d'abord des créatures serpentes. Elle nourrit également l'homme avec l'agriculture et les champs. Pourtant, la Terre peut être aussi une puissance destructrice; n'est-elle pas mère des plus féroces monstres de la mythologie? Le monde infernal n'est-il pas situé en son sein? Nous notons ici la similitude entre la double nature de la Terre et celle du serpent. Les deux entités sont, en effet, à la fois positives et négatives. La Terre, comme le serpent, donne et reçoit tout à la fois. Gourmelen résume cette idée en ces mots :

Car le serpent est, par nature, double. C'est dans cette ambivalence constitutive que réside son identité même et chacune de ses caractéristiques peut se trouver systématiquement inversée. Tous ses pouvoirs, ou presque, sont réversibles. Terrible, il est aussi l'animal le plus doux, le plus docile et dévoué à l'homme, Il protège et secourt, fût-ce au péril de sa vie, ceux auxquels il est attaché depuis longtemps. [...] Lié à la mort, il est aussi détenteur et incarnation même des pouvoirs de fécondité et de fertilité, comme on l'a vu.⁵⁰

Le serpent, donc, ne semble pas être un animal résolument mauvais ou résolument bon. La vision que les Grecs avaient de l'animal, qu'il soit réel ou imaginaire, paraît ambivalente. Cette ambivalence constitutive transparait à la lecture des sources anciennes. Son association avec le domaine chthonien ajoute à cette ambivalence déjà marquée. Ainsi, bien que les Grecs aient eu pleinement conscience du danger que représentait le serpent, ils ne le perçoivent pas uniquement comme un ennemi ou une bête féroce. Le premier chapitre de l'*Histoire des animaux* d'Aristote donne, en introduction, les caractères inhérents à certains animaux. Il écrit :

Sous le rapport du caractère, les animaux se différencient par les traits suivants: les uns sont doux, indolents et non rétifs, comme les bœufs, les autres sont irascibles, rétifs et indociles, comme le sanglier, les autres

⁵⁰ Laurent Gourmelen, *Op. cit.*, p.109.

intelligents et craintifs comme le cerf, les autres, vils et tortueux comme les serpents (οἱ ὄφεις) [...].⁵¹

Dans cet extrait, nous voyons que le serpent n'est pas considéré positivement par le savant. Il est même dépeint comme l'archétype de l'animal « vil et tortueux » toutes espèces confondues. Au contraire d'Aristote, certains autres auteurs grecs, tel Élien, insistent sur les qualités positives de l'ophidien. Cette double nature, qui le présente comme un être à la fois bienveillant et malfaisant, sera un élément essentiel de notre analyse tout au long de ce mémoire.

2.2 Le serpent comme symbole de fertilité et de fécondité

Le serpent, associé à la puissance féconde de la Terre, est aussi relié à l'eau. Pour Bodson, ce lien entre le serpent et l'eau provient justement de l'association entre le serpent et le domaine chthonien. Elle écrit :

Comme les serpents, batraciens, chéloniens et lacertiens appartiennent à l'univers chthonien. Ils ont réputation d'être directement issus de ces régions privilégiées, — rives des lacs et des étangs, marais, prairies humides, — où la Terre, fécondée par l'Eau, engendre des êtres mystérieux, chargés aux yeux des Grecs d'une religiosité accrue.⁵²

Le serpent, comme l'eau, semble jaillir de la terre et transmettre donc la fécondité⁵³. Aussi, notons que dans les mythes le concernant, le serpent est souvent gardien d'une source ou d'une étendue d'eau⁵⁴. Néanmoins, ce lien entre la source d'eau et le serpent protecteur mérite d'être étudié ici. L'historien Waldemar Deonna, dans un

⁵¹ Aristote, *Histoire des animaux*, I, 488 b16 (trad. de Janine Bertier, Paris, Gallimard, 1994).

⁵² Liliane Bodson, *op. cit.*, p.59.

⁵³ *Ibid.*, p.70.

⁵⁴ Nous reviendrons plus tard sur le rôle de gardien qu'occupe bien souvent le serpent.

article sur les liens entre l'âne, le serpent et l'eau, souligne ainsi ces similitudes : « De nombreux points communs justifient leur jonction. Tous deux sont en rapport avec l'eau, sont des facteurs de fertilité et de fécondité, sont chthoniens, infernaux, et tantôt bienfaisants, tantôt malfaisants⁵⁵ ». En outre, il importe de mentionner un autre lien entre l'eau et le serpent. La vipère, serpent venimeux de la Grèce, empoisonne ses victimes à l'aide de crochets situés à l'avant de sa mâchoire. Cette vipère se nomme en grec ἡ ἔχιδνα, ἡς. Ce substantif englobe bien souvent la totalité des espèces de vipères. Un autre vocable est aussi utilisé par Nicandre afin de mentionner la vipère. L'adjectif substantivé ἡ διψάς, ἄδος signifie « l'assoiffé », ou « l'assoiffeuse »⁵⁶. Les symptômes de sa morsure sont souvent largement exagérés et abondamment détaillés dans plusieurs ouvrages antiques de la littérature thériaque. Cette envenimation et l'ensemble des effets de la morsure sont nommés « syndrome vipérin ». Le symptôme le plus marquant pour l'homme est une soif ardente. Nicandre, dans ses *Thériaques*, décrit ainsi les symptômes d'un homme mordu par une vipère dipsade :

Sa morsure embrase entièrement le cardia; et, sous la brûlure de la fièvre, les lèvres se dessèchent, privées d'humidité, par l'effet d'une soif aride. Quand au patient, pareil à un taureau, la tête penchée au-dessus d'une rivière, il avale à plein gosier la boisson, sans mesure, jusqu'à tant que le ventre lui éclate au nombril, et qu'il déverse le fardeau qui le charge à l'excès.⁵⁷

Élien, scientifique romain de langue grecque, livre un témoignage semblable dans son ouvrage. Même si plusieurs historiens modernes restent critiques⁵⁸ quant à la valeur scientifique de *La personnalité des animaux*, cet auteur nous apporte une abondance

⁵⁵ W. Deonna, « Lavs Asini. L'âne, le serpent, l'eau et l'immortalité », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 34, fasc. 2, 1956, p. 351.

⁵⁶ Bien qu'il soit le premier à utiliser ce vocable, le terme sera repris par plusieurs autres ensuite, notamment Élien.

⁵⁷ Nicandre, *Les Thériaques. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre*, 335-345. (trad. de Jean-Marie Jacques, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p.27).

⁵⁸ Arnaud Zucker, *Élien. La personnalité des animaux*, p. IX (trad. d'Arnaud Zucker, Paris, Les Belles Lettres, 2014, coll. « La roue à livres »).

d'histoires et de mythes incomparables dans la littérature zoologique. S'appuyant probablement sur les écrits de Nicandre (II^e siècle av.), Élien écrit :

Le nom de « dipsade » (*qui donne soif*) rend compte exactement de l'effet que produit cet animal. Il est de plus petite taille que la vipère (ἔχιδνα), mais il tue plus rapidement. Et effectivement ceux qui ont le malheur d'être mordus sont pris d'une soif ardente et brûlent de boire; ils s'abreuvent sans s'arrêter et, très vite, ils éclatent.⁵⁹

Les deux auteurs, Nicandre et Élien, écrivent le récit étiologique de ce serpent⁶⁰. À la suite du vol du feu par Prométhée, Zeus courroucé donna à ceux qui l'avaient prévenu du vol le remède contre la vieillesse. Ces hommes placèrent ce don sur un âne afin qu'il fasse route vers la ville. L'âne partit donc, mais la chaleur de l'été grec assoiffait l'animal qui s'arrêta à une source. Cette source était gardée par un serpent. Celui-ci chassa l'âne qui, tourmenté par la soif, lui proposa un marché. En échange d'un peu d'eau de la source, l'âne remettrait au serpent le remède contre la vieillesse. L'un eut donc à boire. L'autre reçut en cadeau non seulement l'immortalité, mais hérita également de la soif de l'âne. Dorénavant, la vipère transmet cette soif ardente à ses victimes. Ce récit étiologique est très utile, car il explique l'origine du venin assoiffant de la vipère. Il mentionne également la genèse du « pouvoir » extraordinaire qu'est la mue du serpent. En recevant l'immortalité d'un âne, le serpent est dorénavant immortel. Cette immortalité se concrétise par la mue qui lui permet de rejeter sa vieille peau, témoin de sa vieillesse. Le lien entre le serpent, l'eau et la Terre permet à Bodson d'affirmer que le serpent fait partie de ces animaux touchant de très près au sacré, par son origine et ses attributs⁶¹.

⁵⁹ Élien, *La personnalité des animaux*, VI, 51.

⁶⁰ Nicandre, *Les Thériakues*, 341-353 et Élien, *La personnalité des animaux*, VI, 51. Mentionnons ici qu'Élien précise qu'il n'est pas l'auteur de ce mythe, mais que Sophocle, Dinolochos, Ibycos de Rhegium et les auteurs de comédies Aristias et Apollophane font déjà allusion à ce mythe avant lui.

⁶¹ Bodson, *op. cit.*, p. 69-70. Nous pouvons aussi évidemment rapprocher ces spécificités au serpent de l'histoire de Gilgamesh en Mésopotamie, parti chercher les herbes de l'immortalité, les ayant trouvées dans l'eau et se les faisant voler par un serpent sur les rives du lac où il se baignait.

Quelques mythes viennent notamment renforcer la symbolique de la fécondité chez le serpent. Il apparaît parfois comme le parent de races ou de peuples entiers. Pour Bodson, cette fécondité renforce aussi le lien entre le serpent et le monde du divin : « Détenteur de la fécondité, il est l'ancêtre de races entières et le géniteur d'individus qui sont voués à un destin hors mesure. L'une et l'autre, ces fonctions essentielles l'apparentent au monde divin⁶² ». Élien fait mention de ce peuple né des serpents dans *La Personnalité des Animaux*. L'auteur écrit :

Quand Halia, la fille de Sybaris, pénétra dans le bois sacré d'Artémis (ce bois se trouve en Phrygie), un dragon divin (δράκων θεῖος) d'une taille gigantesque lui apparut et s'unit à elle. C'est de cet accouplement que sortit la première génération de ceux qu'on appelle « les Fils de serpent » (*Ophiogénéis*).⁶³

Ce peuple, mentionné également par Pline l'Ancien⁶⁴ dans l'*Histoire Naturelle*, est censé avoir vécu en Asie Mineure, près de l'Hellespont. Les Hommes de ce peuple sont immunisés contre les morsures de serpent et peuvent guérir les envenimations par l'imposition des mains, étant eux-mêmes des Fils de serpent⁶⁵.

Dans un autre mythe, le serpent apparaît comme le géniteur d'un peuple entier. L'histoire du héros fondateur de Thèbes, Cadmos, illustre bien l'importance que prend le serpent. En effet, lorsque Cadmos trouve l'endroit parfait pour établir sa cité, lieu trouvé grâce à l'oracle de Delphes, il doit abattre le dragon⁶⁶ qui garde une

⁶² *Ibid.*, p.70.

⁶³ Élien, *Personnalité des animaux*, XII, 39.

⁶⁴ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 2, 5. (trad. de Paul-Émile Littré, Paris, Firmin-Didot, 1883.). Voici l'extrait: « On lit dans Cratès de Pergame que sur l'Hellespont, auprès de Parium, fut une espèce d'hommes qu'il appelle Ophiogènes, habitués à guérir par des attouchements les morsures des serpents, et à extraire du corps les venins par l'imposition des mains. Varron prétend même qu'il y a encore, dans le même lieu, un petit nombre, et que leur salive est un remède contre ces morsures ».

⁶⁵ Cette immunité, les Fils de serpent la partagent avec le peuple des Psylles, peuple vivant en Libye. Mentionné par Hérodote, ce peuple censé pouvoir guérir les morsures de serpent grâce à leur salive ou seulement en se collant nu près de la victime est aussi décrit par Nicandre de Colophon et Élien.

⁶⁶ Nous avons déjà mentionné que le dragon grec ne ressemble en rien au dragon occidental médiéval, le dragon grec est bien souvent un gigantesque serpent, uniquement remarquable par sa taille extraordinaire. Voir Annexe, figure 2.

source à proximité. Le lien entre le domaine aqueux et les serpents est ici étayé à nouveau. Après avoir abattu le dragon, Cadmos, sous l'impulsion d'Athéna, jette les dents du reptile au sol. De ces dents poussent des hommes en armures qui s'entretenant. Voici un extrait des *Phéniciennes* d'Euripide racontant cet épisode :

Cadmos le Tyrien, entré dans ce pays, vit une génisse encore indomptée coucher sur le sol son corps de quadrupède, accomplissant ainsi l'oracle, aux lieux où il devait établir, selon l'arrêt divin, sa demeure dans les plaines riches en blé. [...] Là était le sanguinaire dragon (δράκων), gardien cruel d'Arès, qui sur les eaux courantes et le ruisseau verdoyant promenait en tous sens ses prunelles vigilantes; venu pour puiser l'eau lustrale, Cadmos le tua d'une pierre en frappant d'un élan de son bras meurtrier la tête du monstre sanguinaire; puis sur les conseils de la fille de Zeus, Pallas, la déesse sans mère, il lança ses dents sur le sol, dans les guérets aux profonds sillons; la terre en fit surgir une vision d'hommes en armes à la crête du sol; mais le carnage au cœur de fer les replongea dans la glèbe nourricière; de leur sang il trempa la terre qui, dans la pleine lumière du soleil, les avait fait voir aux souffles du ciel⁶⁷.

Ainsi, le serpent ou le dragon, ici synonymes, par son abondante fertilité, est capable de générer spontanément une race, les Spartes. Il est important de distinguer les Spartes de ce mythe des Spartiates de Lacédémone. Les Spartes poussent une fois plantés en terre, ajoutant à la symbolique chthonienne de ce dragon. D'ailleurs, le nom de ce peuple fait référence à leur naissance. Le terme σπαρτός, ἡ, ὄν (de σπαίρω, εἶν) signifie en français : semé, ensemencé et renvoie très spécifiquement aux hommes semés ou nés des dents du dragon de Cadmos. Ces hommes, véritablement nés de la terre (γηγενεῖς), possèdent ainsi la même origine que le serpent les ayant engendrés. En outre, la fin du mythe mentionne un détail important : seulement cinq Spartes vont survivre au massacre⁶⁸. Ces cinq guerriers sont Ἐχίων (nom associé à ἔχιν, vocable signifiant vipère), Οὐδαῖος (qui habite sous la terre), Χθόνιος (qui est sous terre, souterrain), Ὑπερήνωρ (qui est plus qu'un homme) et Πέλωρος (d'une

⁶⁷ Euripide, *Les Phéniciennes*, 638-644. (trad. de Henri Grégoire, Paris, Robert Laffont, 1975).

⁶⁸ Les noms des cinq Spartes se retrouvent chez Apollodore, 3, 22 et Pausanias, IX, 5, 3.

grandeur énorme, prodigieux, monstrueux)⁶⁹. Les noms de ces cinq Spartes ont tous, selon nous, un important lien avec la symbolique du serpent, animal qui leur a donné naissance. Que le nom soit associé à une espèce de serpent, au monde souterrain ou à une caractéristique du serpent monstrueux, ici la taille, les noms des cinq Spartes semblent prouver cette forte association entre le serpent et le monde souterrain. Nous pensons que cette abondance de symboles chthoniens dans le mythe fondateur de Thèbes assure une légitimité certaine sur le territoire⁷⁰.

Notre dernier exemple se retrouve chez Pausanias lors de son voyage en Arcadie. Passant par la ville de Mantinée, le voyageur conte, comme à son habitude, un mythe entourant la fondation de la ville. Bien que les habitants de cette ville ne soient pas véritablement nés grâce à l'intervention d'un serpent, le mythe donne un rôle important à l'animal. Pausanias écrit :

La ville des Mantinéens est à environ douze stades au-delà de la source en question. Il est clair que Mantineus, fils de Lykaon, avait fondé la ville en un autre endroit qui, à notre époque encore, est appelé *Ptolis* (Ville) par les Arcadiens. Mais Antinoé, fille de Képheus, fils d'Aléos, à la suite d'un oracle, fit quitter l'endroit à ses habitants et les conduisit au site actuel. Elle avait pris comme guide un serpent (ὄφις); de quelle espèce? il n'en est pas fait mention. C'est pourquoi la rivière qui coule le long de la ville est appelée *Ophis* (Serpent). S'il faut se fonder sur les vers d'Homère pour avancer une opinion, je crois que ce serpent (ὄφις) était un « dragon » (δράκοντα). Au sujet de Philoctète, quand le poète raconte dans le Catalogue des vaisseaux comment les Grecs l'abandonnèrent à Lemnos souffrant de sa blessure, il n'a pas donné le nom d'*ophis* au serpent d'eau (ὕδρω); mais le « dragon » (τὸν δράκοντα) que l'aigle laissa tomber parmi les Troyens, il l'a appelé

⁶⁹ Les traductions proviennent du Grand Bailly, dictionnaire grec-français.

⁷⁰ Le lien entre le serpent et l'autochtonie est très bien démontré par Gourmelen dans *Kékrops, le Roi-Serpent*, où l'auteur tente de prouver que le choix des Athéniens de se munir d'un roi légendaire mi-homme mi-serpent ajoute à leur légitimité sur le territoire et renforce l'idéologie que les Athéniens sont les seuls et premiers autochtones sur le territoire de l'Attique. Nous reviendrons sur les liens entre l'autochtonie et le serpent.

ophis. Cela étant, il est vraisemblable aussi dans le cas d'Antinoé que son guide était un « dragon » (δράκοντα).⁷¹

Bien qu'aucun homme ne soit né d'un serpent dans cette histoire, nous notons que le serpent est le guide ayant permis l'établissement de cette ville. Comme pour l'exemple de Thèbes, nous pensons que le choix du serpent comme animal fondateur ou comme guide n'est pas un hasard. Il s'agit bien d'un choix idéologique dans la mesure où la symbolique du serpent est associée à la terre génitrice et au domaine du sacré. Même si nous recherchons plutôt les réels contacts entre l'homme et l'animal, nous souhaitons mieux saisir la représentation que les habitants de la Grèce avaient de l'ophidien. Nous pouvons imaginer que ce regard concret et quotidien ait pu être influencé et teinté par les mythes connus de tous et par l'importance symbolique des serpents.

2.2.1 Le cas de la barbe

Dès l'époque minoenne, le serpent est fortement représenté dans l'iconographie et dans la statuaire. Nous pouvons penser à la célèbre déesse aux serpents⁷². Sans traiter l'ensemble des documents iconographiques de la Grèce antique, un détail important mérite néanmoins d'être relevé. Le serpent est représenté à plusieurs reprises dans l'iconographie muni d'un appendice sous la gorge, semblable à une barbe. Cette caractéristique improbable du serpent mythique apparaît dans la documentation figurée dès l'époque archaïque, comme nous pouvons le constater sur le fronton du temple d'Artémis de Corcyre ou sur le relief funéraire laconien de

⁷¹ Pausanias, *Description de la Grèce*, VIII, 8, 4. (trad. de Madeleine Jost, Paris, Les Belles Lettres, 1998).

⁷² Voir Annexe, fig.3.

Chrysapha⁷³. Cet appendice ne se retrouve sur aucun serpent connu. Il serait d'ailleurs terriblement peu pratique pour un animal qui se déplace en rampant. Cet attribut, très fréquent dans l'imagerie, ne se retrouve que rarement dans les textes des Anciens. Pourtant, chez Nicandre, nous retrouvons le passage où l'auteur mentionne le serpent de type dragon (ὁ δράκων, οντος) : « En vérité, il a un aspect brillant, et ses mâchoires, sur leur pourtour, portent en haut et en bas triple rangée de dents; sous un front sourcilleux, il a des yeux brillants, et, en bas, à son menton, pend toujours une barbe teintée de bile⁷⁴. » Cette barbiche, bien qu'elle ait pu servir de repère visuel afin de distinguer la tête de la queue des serpents sur les poteries et dans les statues⁷⁵, semble chargée d'une symbolique plus importante. En effet, elle symbolise la virilité et affirme le côté masculin du serpent représenté. Celui-ci, devenu mâle par la présence de la barbe, devient ainsi un symbole de virilité et de fécondité⁷⁶. Cette barbe est aussi un symbole de puissance, mais surtout de puissance chthonienne, car celle-ci est souvent un signe distinctif d'autres monstres d'origine chthonienne. Gourmelen écrit : « On ne saurait, d'autre part, oublier que la barbe est aussi le signe établi d'une origine chthonienne: Terre donne à tous ses enfants les plus terribles, Géants et Titans, de belles barbes épaisses⁷⁷. » De plus, cette barbiche permet d'associer le serpent avec le divin, en l'anthropomorphisant, le distinguant d'une simple représentation d'un serpent ordinaire. Gourmelen résume ainsi cette idée :

La présence de cet appendice sous la gueule du serpent, considérée comme une barbiche, permettrait donc de définir le serpent en tant qu'incarnation d'une divinité, de le reconnaître immédiatement comme tel, en évitant tout risque de confusion avec un simple reptile. En d'autres termes, il s'agirait de transposer sur l'animal un élément

⁷³ Jean Trinquier, « La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins », *Pallas*, vol. 78, 2008, p. 225. Voir Annexe, fig.4 et fig.5.

⁷⁴ Nicandre, *Les Thériaques*, 440-445.

⁷⁵ Jean Trinquier, *loc. cit.*, p.275.

⁷⁶ Liliane Bodson, *op. cit.*, p.74.

⁷⁷ Laurent Gourmelen, « Le serpent barbu : réalités, croyances et représentations. L'exemple de Zeus Meilichios à Athènes », *Anthropozoologica*, vol. 47, 2012, p.337.

anthropomorphique, mais aussi un symbole, voire un emblème, de fécondité, de puissance et de maturité virile.⁷⁸

Ce serpent est aussi souvent associé à Zeus *Meilichios* (μελίχιος est un adjectif se traduisant par agréable, bienveillant ou délicieux) dans les représentations athéniennes. Pour Gourmelen, Zeus *Meilichios* est une divinité ambivalente, tout comme le serpent, car il est un dieu bienveillant. Mais il est aussi celui qu'il faut apaiser à la suite d'un crime de sang ou d'un meurtre⁷⁹. Ce dieu, parfois représenté sous les traits d'un serpent, est donc une divinité à la personnalité double, à l'image de l'animal qui le représente. Pour Gourmelen, cette dualité constitutive du dieu est une des raisons de la présence du serpent à ces côtés. D'ailleurs, lorsque Zeus *Meilichios* est représenté de façon anthropomorphique, il est semblable à Asclépios⁸⁰, adulte, drapé et pourvu d'une chevelure et d'une barbe abondante. Ce dernier est, lui aussi, souvent associé à l'ophidien. La présence de la barbe, dans la représentation humaine et animale de la divinité, associe ainsi clairement le serpent barbu et Zeus *Meilichios*. Tel Dionysos-Zagreus, divinité ambivalente par excellence parfois représentée par un serpent, Zeus *Meilichios* est parfois identifié par les Modernes comme un dieu étranger, le fruit d'un syncrétisme d'une divinité ancienne⁸¹. Rejetant cette idée, Gourmelen affirme que même si cette divinité est souvent représentée comme un serpent, et ce seulement à Athènes, cela n'est pas nécessairement en contradiction avec la représentation traditionnelle anthropomorphique du panthéon grec. Pour cet auteur, Zeus *Meilichios* conserve son origine résolument grecque et non étrangère et barbare. Le lien entre le serpent et Zeus *Meilichios* se concrétise dans la dualité de ces deux êtres. L'association entre Zeus et l'ophidien renforce la symbolique et le caractère sacré de l'animal, qui devient ici l'attribut d'un dieu. Gourmelen conclut :

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*, p.327.

⁸⁰ Le serpent est aussi un attribut d'Asclépios, pensons au symbole universel de la médecine, le serpent enroulé autour du caducée.

⁸¹ Notamment P.-F. Foucart (1883) qui associe Zeus au dieu phénicien Baal Milik.

Deux conclusions nous paraissent néanmoins acquises à l'issue de l'examen du cas précis des représentations de Zeus Meilichios. Le serpent barbu, loin d'être un simple attribut animal, constitue toujours l'incarnation d'une figure sacrée: sa particularité même le définit en tant que tel et doit être considérée comme un indice déterminant, permettant d'identifier immédiatement ce statut particulier d'« équivalent » symbolique. Le serpent barbu incarne une figure dont l'identité et les attributions se caractérisent par leurs ambivalences : il est, tout comme son double divin, attaché et relié aux puissances chthoniennes redoutables et mortifères, tout en étant investi, de façon indissociable, des forces bénéfiques et protectrices de vie et de fécondité.⁸²

En somme, la dualité symbolique du serpent renforce l'image d'un dieu possédant lui aussi une nature double. La barbe fictive du serpent ajoute dans l'iconographie une valeur symbolique importante, l'éloignant de l'animal véritable. L'aspect chthonien et ses liens avec la virilité et la fécondité se retrouvent ainsi doublement remarqués, dans la mesure où l'animal caractérise déjà ces symboles.

⁸² Gourmelen, *loc. cit.*, p.340.

CHAPITRE III

LES CONTACTS AVEC LES SERPENTS VENIMEUX

Zeus et le serpent

Comme Zeus se mariait, chacun des animaux fit le cadeau approprié à ses propres ressources. Le serpent, quant à lui, monta vers Zeus rampant, une rose à la bouche. À sa vue, Zeus s'écria : « Les cadeaux de tous, je les accepte, mais de ta bouche, pas question d'accepter quoi que ce soit. » Crains les bonnes grâces des méchants.

Ésope

À présent, nous souhaitons nous pencher sur les contacts négatifs entre les habitants de la Grèce antique et les serpents. Le serpent est, et ce dans presque la totalité des mythologies du monde, un ennemi à abattre pour le héros civilisateur. Nous qualifions ici de serpent mythique tout animal qui dépasse le cadre du réel et du vraisemblable tel que l'Hydre de Lerne et le monstre Échidna. Déjà par son apparence étrange, son déplacement surprenant, son regard fixe et par le potentiel danger qu'il représente, tout serpent présente un aspect monstrueux, *a fortiori* le serpent mythique.

Même s'il n'est pas au cœur de notre travail, nous débuterons notre recherche par l'étude des mythes, en analysant les composantes du monstre ophioforme. Nous pourrions mieux cerner les allers-retours constants entre mythe et réalité et dégager des aspects vraisemblables de ces mythes invraisemblables. Puis, nous étudierons les textes afin de vérifier si les habitants de la Grèce côtoyaient les « vrais » serpents sur une base régulière.

3.1 Le monstre ophioforme

Dans la *Théogonie* d'Hésiode, le monstre primordial Échidna est le premier-né d'une longue généalogie de monstres effrayants. La description d'Échidna chez Hésiode résume bien les différents aspects du monstre ophidien. Hésiode écrit :

Elle enfanta aussi un monstre puissant, dissemblable en tout point des mortels et des dieux qui sont et qui furent, dans une grotte creuse, Échidna la divine au cœur rude, qui était pour moitié une fille aux yeux ronds, aux joues fraîches, et pour moitié un serpent monstrueux, cruel et terrible (πέλωρον ὄφιν δεινόν), grand, bigarré, habitant les replis de la terre divine : car c'est là qu'est sa grotte, dans le creux d'une roche, loin à l'écart des dieux immortels et des hommes qui meurent, là où les dieux lui ont imparti sa demeure glorieuse : chez les Arimes, sous terre : c'est là qu'est parquée la funeste Échidna, cette nymphe ignorant et la mort et l'âge!⁸³

Ainsi, le monstre ophidien se caractérise bien souvent par sa taille exceptionnelle, son caractère terrifiant et sa cruauté. Échidna, comme bien d'autres monstres serpentiformes, habite dans une grotte, devenant indissociablement reliée au domaine chthonien. Pour Gourmelen, Échidna « constitue le modèle parfait de ces monstres primordiaux terrifiants issus de la Terre ou des enfants de Terre [...] »⁸⁴. Fille de Phorkys et de Kétô, donc petite-fille de la Terre, Échidna s'avère être la génitrice d'une longue lignée de monstres. Unie à Typhée/Typhon, monstre parfois représenté avec un corps ou une tête de serpent, Échidna engendre Orthos, Cerbère, l'Hydre de Lerne et Chimère. Cette importante progéniture illustre à nouveau l'abondante fertilité reconnue aux serpents. Échidna, qui signifie pourtant « vipère » en grec ancien, ne semble pas venimeuse comme ses réelles cousines. Notons la féminité du monstre, qui pour Hésiode, ajoute peut-être un trait « monstrueux » à Échidna⁸⁵. En

⁸³ Hésiode, *La Théogonie*, 295-305. (trad. de Philippe Brunet, Paris, Le livre de Poche, 1999).

⁸⁴ Laurent Gourmelen, *Kékrops, le Roi-Serpent : Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p.45.

⁸⁵ Hésiode précise quand même un peu plus loin, en mentionnant le mythe de Prométhée : « D'elle est sortie la race des femmes, ces êtres femelles. D'elle proviennent l'engeance et les races funestes des femmes, qui séjournent, grande douleur, chez les hommes qui meurent. » (Hésiode, *La*

effet, les vipères femelles sont reconnues en Antiquité pour être bien plus grosses et bien plus venimeuses que les mâles. Échidna va transmettre son aspect serpentiforme à sa progéniture, bien qu'aucun de ses enfants n'hérite de son exacte apparence. Chimère, monstre tricéphale (tête de chèvre, de lion et de serpent), possède une queue de serpent, renforçant son aspect effrayant. L'Hydre de Lerne, tuée par Héraclès, est reconnue pour être un serpent gigantesque à plusieurs têtes⁸⁶. Ces deux monstres, enfants d'Échidna, anciens et chthoniens, seront anéantis par des héros, représentant alors la victoire de la civilisation sur le monde sauvage et ancien. Un extrait trouvé chez Pausanias, mentionnant Cerbère, mérite une certaine attention. En effet, le Périégète rapporte une hypothèse d'Hécatee de Milet voulant faire de Cerbère, le chien tricéphale, un gigantesque serpent. Pausanias écrit :

À une distance de cent cinquante stades de Teuthroné se trouve un promontoire qui s'avance dans la mer, le Ténare, avec les ports Achilleios (« d'Achille ») et Psamathous (« Sablonneux ») et à sa pointe un temple imitant une grotte, et devant lui une statue de Poséidon. Certains poètes grecs ont dit qu'Héraclès ramena par ici le chien d'Hadès, bien qu'aucune voie ne mène sous terre à travers la grotte ni même que l'on ne soit prêt à croire qu'il y a quelque demeure souterraine des dieux dans laquelle se rassemblent les âmes. Mais Hécatee de Milet a trouvé une version vraisemblable, en affirmant qu'un serpent terrible (ὄφιν δεινόν) prospérait sur le Ténare et que l'on l'a appelé chien d'Hadès, parce que quiconque était mordu devait mourir aussitôt sous l'effet du venin. Et c'est ce serpent, affirmait-il, qui fut porté par Héraclès auprès d'Eurysthée. Quant à Homère — car il fut le premier à appeler chien d'Hadès celui qu'emmena Héraclès — il ne lui a pas donné de nom et n'en a pas façonné d'image contrairement à ce

Théogonie, 590-595) Nous pensons qu'il est vraisemblable que la précision du sexe femelle d'Échidna chez Hésiode ajoute un aspect monstrueux et vil, trait que partagent le serpent et la femme chez cet auteur. Voir le mémoire de Mélanie Laflamme, *Figures féminines de la mort en Grèce ancienne, une cohérence dans la diversité*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2007, 159p.

⁸⁶ Notons qu'une véritable espèce de serpent est surnommée l'hydre, mentionnée par Aristote (*Histoire des animaux*, I, 487 a 23. et *Histoire des animaux*, II, 508 b 1.) et par Nicandre (*Les Thériques*, 421). Elle est aussi mentionnée par Homère et est notamment reconnue pour avoir blessé le héros Philoctète sur l'île de Lemnos : « Mais lui gisait dans une île, souffrant de rudes douleurs, dans la très sainte Lemnos, où l'avaient laissé les fils d'Achéens, accablé par la mauvaise morsure d'une hydre (ῥῆπον) funeste ». (Homère, *l'Illiade*, 2, 723).

qu'il a fait pour la Chimère. Mais ses successeurs ont créé le nom de Cerbère et tout en le représentant pour le reste comme un chien, ils affirment qu'il a trois têtes, alors qu'Homère en parlant d'un chien, le familier de l'homme, ne dit rien de plus s'il l'appelait chien d'Hadès bien que ce soit un serpent (ὄφιν).⁸⁷

L'hypothèse d'Hécatee de Milet peut paraître surprenante, considérant la forte présence de Cerbère dans l'imaginaire collectif. Néanmoins, les autres enfants d'Échidna partagent des traits ophiomorphiques hérités de leur monstrueuse mère. Conséquemment, il semble probable que son fils Cerbère puisse apparaître également avec des traits serpentiformes. Les mythes présentent souvent le serpent comme un gardien vigilant et protecteur, tel le mythe du Jardin des Hespérides. L'hypothèse d'Hécatee de Milet semble alors vraisemblable.

Parmi les autres monstres serpentiformes, nous pouvons mentionner également Méduse la Gorgone, dont la chevelure en serpents fait d'elle une des créatures les plus connues des mythes antiques. Décapitée par Persée, elle rejoint la liste des monstres chthoniens éliminés par un héros dans sa quête. Sa tête restera sur le bouclier de ce dernier et sur le *gorgonéion* d'Athéna. La vue du serpent est reconnue par les Anciens comme perçante⁸⁸, et le regard mortifère de Méduse pousse cette idée à son paroxysme, car elle tue d'un simple regard les mortels qui ont osé l'affronter.

En outre, l'ajout d'un membre serpentiforme confirme l'autochtonie de ces monstres anciens. Ceux-ci apparaissent ainsi plus féroces, plus anciens, et donc résolument et primitivement chthoniens.

⁸⁷ Pausanias, III, 25, 4. (Traduction d'Olivier Gengler, à paraître aux éditions des Belles Lettres. Nous le remercions de nous avoir communiqué cette traduction).

⁸⁸ D'ailleurs, nous reviendrons sur ce regard perçant du serpent, lorsque nous parlerons du pouvoir oraculaire des serpents. Sur le serpent, Élien écrit : « Et lorsque l'armée passa à côté de la grotte en martelant le sol, le dragon (ὁ δράκων) (qui possède l'ouïe la plus fine et la vue la plus perçante de tous les animaux) s'en rendit compte : il laissa alors échapper un tel sifflement et un ébrouement si fort que tous en furent épouvantés et bouleversés (Élien, *Personnalité des animaux*, XV, 21).

3.2 Entre réalité et fiction : problèmes de l'herpétologie ancienne

Avant de conclure ce rapide aperçu du serpent mythique, nous pensons qu'il est intéressant de mentionner le fameux « roi des serpents », le basilic. Décrit comme une réelle espèce par Nicandre puis Élien, ce serpent nous servira de pont entre mythe et réalité. En effet, l'espèce décrite par les deux savants ne se retrouve pas dans la nature. Du moins aucune espèce de serpent ne correspond à sa description. De plus, la virulence de son poison, dont seule l'haleine peut tuer, fait de lui une bête mythique. Pourtant, les deux savants, convaincus que ce serpent existe en réalité, le décrivent de manière très précise. Nicandre livre ainsi les effets de son envenimation :

Son coup fait enfler le corps de la victime, dont les membres laissent couler des chairs livides et noirâtres. Il n'est pas un seul oiseau amené à passer au-dessus de son cadavre – gypaètes et vautours, et corbeau qui croasse à la pluie -, pas une seule des tribus d'animaux sauvages qui ont un nom dans les montagnes, pour s'en repaître : si terrible est l'haleine qu'il dégage. Si la funeste faim dévorante en a mis un à son contact dans son ignorance, sur place il trouve la mort et un rapide destin.⁸⁹

Cet extrait présente les caractéristiques de ce serpent, dont le regard paralyse ses proies. Les dangereux attributs du basilic l'associent grandement au serpent mythique. Élien d'ajouter :

Il est pourtant déjà arrivé qu'un homme finisse, au bout d'un certain temps, par guérir d'une morsure de cobra (ἀσπίς), soit à la suite d'une incision que le malheureux avait pratiquée sur lui-même, soit à la suite d'une cautérisation qu'il dut supporter avec une endurance exemplaire, soit en stoppant la propagation du mal dans le corps par des médicaments drastiques. Le basilic (βασιλίσκος) mesure un empan, mais cela n'empêche pas le plus grand des serpents (ὄφρων) d'être sur le coup et instantanément pétrifié, à sa vue, par le simple contact de son haleine. Et si un homme tient un bâton à la main, et que l'animal vienne à mordre ce bâton, le détenteur de la baguette meurt.⁹⁰

⁸⁹ Nicandre, *Les Thériaques*, 400-410.

⁹⁰ Élien, *Personnalité des animaux*, II, 5.

Contrairement à ses homologues légendaires, le basilic, serpent plutôt petit, mesure un empan (équivalent à la distance entre le pouce et l'auriculaire, la paume d'une main) selon Élien et moins de trois emfans selon Nicandre. S'il est vrai que les écrits des savants animaliers mêlent faits zoologiques et fabulations, la présence importante des serpents dans ces écrits montre le réel intérêt des Grecs pour les ophidiens. Le cas du basilic est un bel exemple du problème auquel l'historien doit faire face lorsqu'il travaille sur les animaux en Antiquité; la fiction se mêle bien souvent aux faits. Liliane Bodson, historienne, s'intéresse beaucoup à la taxinomie des serpents dans l'Antiquité grecque. Elle précise que, même si certains aspects de l'ouvrage de Nicandre paraissent merveilleux et irréels, le fond de l'œuvre se veut résolument scientifique. Elle écrit :

L'objectif de l'auteur grec n'en est pas moins de doter ses contemporains d'un ouvrage de référence, efficace pour distinguer les animaux venimeux et prendre contre eux les précautions nécessaires. Oublieux de cette intention, les éditeurs et les exégètes ont volontiers cédé à la tendance qui consistait à rejeter les serpents décrits par Nicandre dans le monde du fantastique et de l'imaginaire. Sans dépasser la lettre du texte, ils les ont déclarés fabuleux et mythiques, alors que chaque article traite d'un animal bien réel et vise à le rendre reconnaissable, au moins par ceux auxquels le poème était originalement destiné.⁹¹

Néanmoins, si Bodson affirme que « chaque article traite d'un animal bien réel », elle-même ne se risque pas à identifier le basilic, ce qui fait de ce serpent un animal plus mythique que réel⁹². Surnommé le « roi des serpents », il est vraisemblable que les Grecs aient doté cet ophidien d'un pouvoir surnaturel. En effet, il est la caricature du danger que représente le serpent, caricature poussée ici à l'extrême. Comme les serpents venimeux représentent un réel danger pour l'Homme, les ouvrages anciens les décrivent de façon plus précise que leurs cousins inoffensifs. Pour Bodson, la

⁹¹ Lilianne Bodson, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.59-60.

⁹² Voir l'édition de Nicandre aux éditions des Belles Lettres, note 42, p. 130, où Jean-Marie Jacques ne se risque à aucune identification sur le reptile légendaire mais souligne la contradiction : « Malgré son caractère fabuleux, les notices iologiques abondent en détails précis dignes d'un Serpent réel, entre autres celle de Nicandre, presque totalement exempte d'éléments merveilleux. »

relative précision des écrits des Anciens permet parfois d'identifier les espèces dans le monde moderne. Elle précise :

Les éléments que l'on peut ainsi glaner à travers des œuvres dont les auteurs ne se préoccupaient pas de science et moins encore d'herpétologie sont donc, à l'analyse, assez précis pour faire voir que les Grecs, loin de confondre tous les serpents entre eux, étaient attentifs à leurs caractères particuliers et capables de procéder à une ébauche de description différenciée.⁹³

Il semble néanmoins très difficile, et ce même pour les herpétologistes modernes, de reconnaître sans hésitation les différentes espèces de serpent. Au sein d'une même couvée, les motifs des écailles, qui servent bien souvent à l'identification des reptiles, peuvent présenter d'importantes différences. Proche de la mue, la peau des serpents s'assombrit et au contraire, à la perte de l'exuvie, les écailles deviennent claires et brillantes⁹⁴. De plus, les motifs peuvent différer d'une région à une autre, rendant la tâche des historiens plutôt ardue lorsqu'ils tentent d'identifier les espèces décrites par les Anciens dans le monde réel. Cela dit, les écrits des Anciens, notamment d'Aristote, montrent une réelle connaissance des reptiles et témoignent d'une proximité évidente entre les habitants du territoire et les serpents. Savoir distinguer l'inoffensive couleuvre de la venimeuse vipère peut, dans les cas extrêmes, être une question de vie ou de mort. La littérature témoigne de nombreux remèdes contre les envenimations des serpents, ce qui semble attester des contacts plutôt réguliers dont il fallait se protéger.

3.3 La « terrible » vipère

Les vipères sont la seule famille de serpents venimeux se retrouvant en Europe. L'image de la vipère, probablement par le danger qu'elle représente, est

⁹³ *Ibid.*, p.67.

⁹⁴ *Ibid.*, p.60.

moins nuancée que chez les autres espèces et familles de serpents, en particulier le dragon (ὁ δράκων, οντος)⁹⁵. De par ce fait, la dualité symbolique du serpent prendra ici moins d'importance. Si le « dragon », et nous le verrons au chapitre suivant, peut être capable d'« amour » et devenir le meilleur ami de l'homme⁹⁶, la vipère demeure, sans réelle nuance, un être vil, tortueux et vicieux. Le terme ἡ ἔχιδνα, ης au féminin est plus utilisé que la forme masculine ὁ ἔχis, εως, ces deux mots désignant pourtant la même espèce. Pour Pierre Chantraine, le choix d'un terme féminin pour désigner cet animal dangereux pourrait être volontaire, intégrant un dépréciatif féminin⁹⁷, aggravant ainsi le caractère fourbe de l'animal. Il est intéressant de constater également que le terme δεινός est souvent apposé comme caractéristique de la vipère. Ce terme signifie habituellement « terrible ». Chantraine explique que ce terme a subi une transformation par un développement sémantique original : le terme peut signifier « terrible, redoutable », puis « puissant, extraordinaire », devenant par la suite « habile », nuance attestée déjà chez Hérodote⁹⁸. L'évolution de ce terme, souvent associé aux serpents, mérite d'être soulignée. Souvent associée aux divinités, cette crainte (δεινός) définit bien l'émotion ressentie devant la puissance divine ou toute chose relative au domaine sacré. Nous avons vu que le serpent est l'animal qui caractérise le mieux le domaine du divin, non seulement par la peur et le respect qu'il inspire, mais aussi par sa force virile (souvent représentée par une barbe), son abondante fertilité et sa légendaire immortalité.

⁹⁵ Nous définissons ici le serpent dit « dragon » comme une famille de serpents englobant majoritairement les couleuvres que Liliane Bodson décrit ainsi : « Enfin, on découvre parmi les δράκοντες des serpents qui sont à la fois constrictors, grimpeurs et, occasionnellement, bons nageurs. Tous ces traits orientent, à coup sûr, vers la famille des *Colubridae* qui, à elle seule, totalise 80 % des serpents répartis à travers le monde. Dans le Sud-Est de l'Europe et en Asie mineure, sept genres sont connus, qui groupent trente-huit espèces et sous-espèces. (Bodson, *op. cit.*, p.65-66.)

⁹⁶ Nous retrouvons ces histoires chez Aristote, Élien, Nicandre et Pline l'Ancien.

⁹⁷ Pierre Chantraine, « ἔχis, εως », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Éditions Klincksieck, 1968, s.v.

⁹⁸ *Ibid.*, s.v. « δειδω ».

La vipère femelle est aussi plus redoutée que le mâle. Réputée plus venimeuse, elle est présentée par Élien comme une espèce presque différente de son homologue mâle. En s'inspirant de l'ouvrage de Nicandre, Élien écrit :

Certains disent que la différence entre l'*échis* (vipère, masc.) et l'*échidna* (vipère, fém.) est sexuelle et non générique : le premier serait le mâle et le second la femelle. Mais d'autres pensent que la différence est générique : le premier serait un certain animal et le second un autre. Je lis chez certains auteurs que les hommes qui sont mordus par l'*échis* sont pris de convulsions, mais pas ceux qui le sont par l'*échidna*. D'autres disent que la morsure de l'*échidna* est blanche, à la différence de celle de l'*échis* qui est grisâtre. Nicandre dit que la morsure qu'inflige l'*échis* laisse deux traces de dents apparentes, et qu'il y a en plus quand il s'agit d'une morsure d'*échidna*.⁹⁹

Ces faits étranges et curieux, dont Élien est très friand, sont peut-être un moyen d'embellir une matière académique jugée ingrate. Ce style littéraire est très apprécié à l'époque hellénistique¹⁰⁰. Appelés *παράδοξα*, ces faits insolites, inattendus, appartiennent à l'histoire naturelle, et ce malgré leur caractère parfois réel ou souvent imaginaire¹⁰¹. D'ailleurs, le dimorphisme sexuel n'est pas le seul *paradoxon* étrange concernant la vipère femelle. Un des mythes entourant la vipère semble inspiré d'un fait zoologique surprenant. La vipère est ovovivipare, ce qui signifie qu'elle pond ses œufs à l'intérieur de son corps jusqu'à l'éclosion des vipéreaux. Contrairement aux autres sortes de serpent, ovipares pour la plupart, la vipère accouche donc de petits

⁹⁹ Élien, *Personnalité des animaux*, X, 9. Nicandre laisse entendre un important dimorphisme sexuel, mais sans laisser penser qu'il voit dans la vipère mâle et la vipère femelle deux espèces distinctes : « Il possède en haut deux crochets qui laissent leur marque dans la peau en crachant le venin, mais ceux de la femelle sont toujours plus nombreux à marquer; car c'est à pleine bouche qu'elle exerce sa prise, et il t'est aisé d'observer qu'elle a, autour des chairs, largement ouvert les mâchoires. » (Nicandre, *Les Thériaques*, 231-234.)

¹⁰⁰ La littérature paradoxographique, genre initié par le *Recueil des Merveilles* de Callimaque, s'inspire des « merveilles » (*mirabilia*) de la nature et décrit les phénomènes naturels incompris et mystérieux.

¹⁰¹ Dans la notice de sa traduction de Nicandre, Jean-Marie Jacques précise que l'utilisation de *paradoxa* fut très populaire notamment chez Plinie l'Ancien, Élien, Solin et Isidore de Séville. Jacques tente aussi de redorer l'image de Nicandre lorsqu'il écrit : « [...] si, parmi tous ces *paradoxa*, il est des faits controvés, il ne convient pas d'en faire grief à Nicandre; ce n'est pas lui qui les a mis en circulation. Et après tout, ils font partie à leur manière de la science contemporaine. En les adoptant, il n'a fait que suivre la mode. » (Nicandre, *Les Thériaques*, p.LXXXIX-XC).

serpenteaux pleinement formés. Aristote, Nicandre et Élien connaissent cette particularité de la reproduction de la vipère, ce qui témoigne d'une bonne connaissance des ophidiens basée sur une véritable observation de l'animal dans son habitat. Par contre, malgré cette rigueur scientifique basée sur l'observation, du moins pour Aristote, un « fait » étrange se glisse dans leurs descriptions. Tel le mythe de la mante religieuse qui dévore le mâle à la suite de l'accouplement, il semble que la vipère femelle, plus grosse, plus venimeuse et plus agressive, décapite le mâle plus chétif suite à leur funeste accouplement¹⁰². Hérodote est le premier à décrire ce phénomène étrange dans son *Histoire*, au livre III. L'historien décrit le mystérieux pays d'Arabie, propice aux légendes et aux descriptions d'animaux fantastiques. Après avoir mentionné l'existence de serpents volants, endémiques à ce pays selon lui, Hérodote précise que l'Arabie serait envahie par les serpents s'il n'y avait cette pratique cannibale à la suite de l'accouplement. Hérodote écrit :

Il en est de même pour les vipères (ἔχιδναι) et les serpents (ὄφεις) ailés de l'Arabie : s'ils se reproduisaient comme le veut leur espèce, l'homme ne pourrait plus vivre sur la terre. En fait, dans l'accouplement, au moment même où le mâle féconde la femelle, celle-ci le saisit à la gorge et ne lâche pas prise avant de l'avoir entièrement dévoré. Le mâle périt de cette façon, mais la femelle s'en trouve bien punie et les petits vengent leur père, car, encore au ventre de leur mère, ils la dévorent et se fraient un passage à la lumière en lui rongant les entrailles. En revanche, les serpents (ὄφεις) inoffensifs pour l'homme pondent des œufs et en font éclore une bonne quantité de petits. Les vipères (ἔχιδναι), elles, se trouvent partout, mais les serpents (ὄφεις) ailés ne se trouvent ressemblés qu'en Arabie, et là seulement; aussi semblent-ils nombreux.¹⁰³

Un siècle plus tard, Aristote mentionne aussi la particularité de l'ovoviviparité de la vipère, mais semble délaisser le côté tragique de cet accouplement. Ce mythe est fort probablement le résultat d'une erreur d'observation, car chez certaines espèces de

¹⁰² Voir l'excellente note 23 du commentaire de Jean-Marie Jacques de Nicandre, *Les Thériques*, p.106-107. Le commentateur présente une note très complète sur le dimorphisme sexuel des vipères tel qu'il est décrit par différents auteurs anciens.

¹⁰³ Hérodote, *Histoires*, III, 109. (trad. d'Andrée Barguet, Paris, Gallimard, 1964).

serpents, le mâle tient le cou de la femelle entre ces mâchoires pendant l'accouplement. Le Stagirite décrit l'accouchement de la vipère de façon moins imagée et plus sobre. Il livre cette information ainsi :

Parmi les serpents (ὄφειων), la vipère (ὁ ἔχις) donne extérieurement naissance à un animal après avoir donné d'abord naissance à un œuf à l'intérieur d'elle-même. [...] Et il en naît de petites vipères (μικρὰ ἐχίδια), dans des membranes qui se déchirent au bout de trois jours. Et parfois elles les dévorent à l'intérieur de l'œuf et elles sortent. La vipère donne naissance à ses œufs en un seul jour, œuf par œuf, elle donne naissance à plus de vingt œufs.¹⁰⁴

Nicandre, près de deux siècles après les écrits d'Aristote, détaille dans son ouvrage portant sur les animaux venimeux le phénomène mentionné plus haut par Hérodote :

Garde-toi d'être aux carrefours, quand, réchappé de la morsure, le mâle noir de la vipère (ἔχιος) est en rage sous le coup de sa femme (ἐχιδνης) couleur de suie, à l'heure de l'accouplement, quand, de sa dent robuste, dans l'ivresse du plaisir, attachée à lui d'une étreinte qui le déchire, elle tranche la tête de son compagnon. Mais la ruine de leur père, les petits vipereaux (ἐχιῆες) la vengent dès leur naissance : pour sortir du ventre maternel, ils dévorent sa mince paroi et ils naissent orphelins de mère. Car seule la vipère est alourdie par son fruit, alors que, à travers bois, les autres serpents (ὄφεις) pondent des œufs et couvent, dans son enveloppe, leur progéniture¹⁰⁵.

Le mâle se retrouve ainsi vengé de la « terrible » femelle, comme Oreste vengeant son père en assassinant Clytemnestre. Il est aussi intéressant de noter que la saison de l'accouplement n'affecte pas nécessairement l'agressivité des serpents, comme le suggère Nicandre. Par contre, puisque les serpents sont à la recherche de partenaires à cette époque, les contacts avec les hommes y deviennent beaucoup plus fréquents¹⁰⁶. Élien, reprenant presque mot pour mot ce *paradoxon* conté par Nicandre ajoute

¹⁰⁴ Aristote, *Histoire des animaux*, V, 558 a 25.

¹⁰⁵ Nicandre, *Les Thériakues*, 130-136.

¹⁰⁶ Sur cet aspect, Chippaux explique : « L'accouplement est une activité généralement saisonnière. La saison des accouplements n'affecte pas la densité absolue, mais la recherche du partenaire sexuel provoque un accroissement de la fréquence de rencontres homme/serpent, ce qui correspond à une augmentation très significative de la densité apparente. (Jean-Philippe Chippaux, *Venins de serpent et envenimations*, Paris, IRD Éditions, 2002, p. 184.)

maints adjectifs afin de rendre encore beaucoup plus pittoresque cette histoire. Ces écrits présentent la femelle vipère encore plus détestable. Dans son entrée du livre I, *Destin tragique de la vipère*, il écrit :

Lors de l'accouplement, la vipère mâle (ὁ ἔχις) s'enroule autour de la femelle qui laisse agir son amant sans lui faire le moindre mal. Mais lorsque leurs plaisirs touchent à leur fin, la femelle manifeste sa reconnaissance à son époux, pour ses embrassements, d'une façon abominable : elle enserre le cou du mâle dans ses anneaux et le décapite, en lui tranchant net la tête. Et tandis qu'il meurt, elle est fécondée et conçoit. Elle ne met pas au monde des œufs, mais enfante des petits vivants, qui laissent aussitôt libre cours au fond le plus vicieux de leur nature : les voici qui dévorent le ventre de leur mère et vengent leur père à l'instant même où ils viennent au monde. Qu'est ce que les Oreste et autres Alcméon, chers collègues Tragiques, ont à ajouter à cela?¹⁰⁷

La connaissance de l'ovoviviparité de la vipère, qui reste unique à cette famille, nous laisse croire à une bonne connaissance du monde herpétologique chez les principaux savants grecs. Déjà remarquée par Hérodote, puis par Aristote, l'information fut reprise par Nicandre, puis par Élien dans leurs ouvrages respectifs. Aristote dans son *Histoire des Animaux*, dont Nicandre et Élien s'inspirent généreusement, est le seul qui ne mentionne pas ce comportement vengeur des petits serpents. Son chapitre sur les vipères décrit la particularité de l'ovoviviparité de l'animal sans l'anthropomorphiser. Élien, quant à lui, plus qu'Aristote ou Nicandre, transforme l'animal en un personnage de tragédie : la vipère mâle devient un amant et les jeunes vipères dévorent la mère par vengeance, reproduisant l'action de plusieurs personnages des mythes anciens. Tel que spécifié au début de notre recherche, Élien n'est pas reconnu pour la justesse de ses observations scientifiques, car ses écrits visent à nourrir son public de faits animaliers surprenants¹⁰⁸. Néanmoins, Élien révisé

¹⁰⁷ Élien, *Personnalité des animaux*, I, 24.

¹⁰⁸ Élien précise lui-même en épilogue qu'il n'a pas fait d'observation directe. Arnaud Zucker, auteur de la préface et traducteur de l'œuvre pour la traduction française écrit : « L'auteur [Élien] indique par là même clairement que ses connaissances sont, dans l'ensemble au moins, de seconde main, comme il le rappelle à nouveau dans l'épilogue. L'ouvrage d'Élien est en fait une compilation et une anthologie personnelle d'informations zoologiques, rédigées par un chercheur de bibliothèque

son passage sur l'accouchement de la vipère lors d'une mention au livre XV *De l'accouchement de la vipère*. Élien se justifie et s'excuse auprès d'Hérodote lorsqu'il écrit :

Théophraste soutient que les petits de la vipère (τοῦ ἔχεως) ne dévorent pas le ventre de leur mère pour se frayer un passage, comme s'ils faisaient un cambriolage ou forçaient une issue barricadée (si je peux me permettre la plaisanterie) : en fait, la femelle subit une pression et son ventre, qui se sent à l'étroit (pour parler comme Homère), est incapable d'y résister et explose. Je trouve cette explication convaincante, puisqu'aussi bien les anguilles de mer, qui sont minces et n'ont pas un utérus assez grand, connaissent le même sort à cause de leurs petits, ainsi que je l'ai noté plus haut dans mon traité. Et je prie Hérodote de ne pas m'en vouloir si je range parmi les fables tout ce qu'il dit de l'accouchement des vipères (ἔχων).¹⁰⁹

De plus, il existe une autre fable étrange mentionnée par plusieurs savants de l'époque. Oppien de Cilicie puis Élien content le mythe de l'accouplement de la vipère mâle avec la murène femelle. Les deux savants précisent que seule la vipère mâle s'accouple avec la murène. Dans ces deux extraits, les auteurs utilisent le terme ὁ ἔχης, εως habituellement moins utilisés dans les textes que son homonyme féminin. Les deux hommes ajoutent aussi que la vipère, avant d'appeler la murène par un chant nuptial, déverse son poison sur une pierre afin d'éviter les accidents¹¹⁰. La murène n'est pas venimeuse, elle pourrait donc souffrir du venin de la vipère pendant l'acte reproducteur. Or, ce mythe, naturellement basé sur aucun fait réel, relève de la pure fabulation. Oppien précise : « C'est une chose assez reconnue que le serpent s'accouple avec la murène; que celle-ci sort d'elle-même de la mer pour satisfaire le penchant qui la porte à cet hymen¹¹¹ ». Ce *paradoxon* n'est repris nulle part ailleurs à

et un scientifique d'appartement qui semble ne s'être jamais livré personnellement à la moindre expérience » (Élien, *Personnalité des animaux*, XII).

¹⁰⁹ Élien, *Personnalité des animaux*, XV, 16. Élien s'excuse auprès d'Hérodote d'être critique avec son observation, mais n'en reprend pas moins les propos de l'historien au livre I comme nous l'avons déjà montré.

¹¹⁰ Élien, *Personnalité des animaux*, IX, et Oppien, *Halieutiques*, I, p.71-72. (trad. de J.M Limes, Paris, Lebégue, 1817).

¹¹¹ Oppien, *Halieutiques*, I, p.71-72.

l'exception des textes de Nicandre¹¹², d'Oppien puis d'Élien. Oppien mentionne pourtant que cette histoire est connue de tous. L'anecdote semble invraisemblable, car la murène est un poisson exclusivement aquatique et la vipère essentiellement terrestre. Cette dernière n'apprécie pas l'eau comme certaines espèces de serpents¹¹³. Les mythes zoologiques impliquant la vipère semblent souvent concerner son étrange sexualité. Bien qu'elle soit ovovivipare, et cette particularité la démarque des autres serpents, les mythes entourant cet animal venimeux exagèrent la réputation négative de la vipère. Contrairement au serpent dragon, les mythes entourant la vipère apparaissent bien moins nuancés et dépeignent essentiellement un animal abject et dangereux. Par exemple, Élien décrit la vipère mâle comme « un amant particulièrement pervers ». Les termes utilisés pour présenter l'animal nous livrent d'intéressantes informations sur la représentation que les habitants de l'époque ont de l'animal dans le quotidien. Nous verrons tout au long du chapitre, que la vipère est un animal mal considéré, autant par le potentiel danger qu'elle représente que par l'ensemble des fables et des fabulations violentes auxquelles elle participe.

3.4 Venin et envenimation

Pour l'être humain en présence d'un serpent venimeux, le pire danger est bien sûr la morsure et l'envenimation. Les sources anciennes fourmillent d'exemples d'envenimations, parfois réalistes, souvent exagérés. Abondamment développés dans la littérature iologique, les exemples d'envenimation se retrouvent aussi dans les mythes et les tragédies. La littérature iologique, parce qu'elle se veut être un outil contre les animaux venimeux, est une source exceptionnelle, surtout quant à la précision des informations. Jean-Marie Jacques, traducteur de la version française des

¹¹² Nicandre, *Les Thériques*, 825. L'iologue décrit ainsi la murène : « [...] lorsqu'elle avait jailli du vivier, s'il est vrai que, avec les vipères (ἐχίεσσιν) mâles aux morsures meurtrières, elle va frayer, après avoir quitté la plaine salée, sur la terre ferme. »

¹¹³ Pensons aux couleuvres notamment qui chassent bien souvent près des cours d'eau.

Thériaques de Nicandre, nous livre la définition de cette science iologique dont les écrits s'appellent en grec λόγος θηριακός¹¹⁴ :

Ils relèvent d'une spécialité médicale qui connaît en Grèce, après les campagnes d'Alexandre, un remarquable essor, - celle qui a précisément pour objet les venins et les poisons, deux chapitres d'une seule et même science pour laquelle la philologie allemande a créé le terme de « iologie ».¹¹⁵

Le terme « iologie » est formé à partir du mot grec ἰός, ἰοῦ qui signifie « venin ». Ces ouvrages très spécialisés traitent des symptômes d'envenimation de plusieurs espèces d'animaux et livrent aussi des caractères signalétiques. Ces derniers permettent d'identifier les différentes espèces d'animaux et de végétaux venimeux et vénéneux, ainsi que certains remèdes pour les contrer. Les pharmacologues spécialistes des poisons et des venins, qu'on appelle θηριακοί, prennent une grande importance auprès des différents souverains hellénistiques¹¹⁶. À ce jour, il existe peu d'extraits de cette littérature iologique, très populaire à l'époque macédonienne. Le poème de Nicandre, par l'abondance de détails et d'informations en lien avec notre recherche, est une des sources les plus importantes. Ce dernier s'avère être le plus ancien λόγος θηριακός intégralement conservé. Nicandre livre dans son texte un ensemble de connaissances, tirées de ses prédécesseurs, médecins et biologistes, notamment d'Apollodore, médecin et naturaliste du III^e siècle av. J.-C. Malheureusement, d'Apollodore, il ne nous reste que des fragments et des références à son nom chez Athénée, dans les *Scholies aux Thériaques* et chez Pline¹¹⁷. De plus, dans la même veine qu'Hésiode, le poème didactique de Nicandre se veut être une œuvre pour le travailleur de la terre, des champs et des bois ainsi qu'un outil pour le voyageur afin qu'il se protège contre les animaux venimeux. Ce point de vue est ce qui

¹¹⁴ Ce terme définit les ouvrages en prose relatifs aux animaux venimeux ; lorsque l'ouvrage concerne plutôt les substances vénéneuses, on utilise plutôt le terme λόγος ἀλεξιφάρμακος.

¹¹⁵ Nicandre, *Les Thériaques*, p.XV.

¹¹⁶ Nicandre, *Les Thériaques*, p. XVII.

¹¹⁷ Nicandre, *Les Thériaques*, p. XXXIII-XXXIV. Il y a d'ailleurs des doutes sur son identification, parmi tous les auteurs de ce nom.

distingue le poème de Nicandre des autres sources scientifiques. Nicandre précise que son poème s'adresse avant tout à son cousin Hermésianax (cité en dédicace), mais aussi aux travailleurs manuels lorsqu'il écrit : « Et tu auras l'estime du rude laboureur, du bouvier et du bûcheron, lorsque, au bois ou au labour, elles auront porté sur eux une dent funeste, si tu es instruit de tels remèdes à leurs maux ¹¹⁸ ». S'adressant à son cousin, Nicandre imite le style de la poésie didactique d'Hésiode en écrivant surtout pour les habitants de la campagne. En effet, ceux-ci risquent davantage de rencontrer des animaux venimeux, dont les serpents. Le poème de Nicandre décrit essentiellement trois familles d'animaux venimeux, les serpents, les araignées et les scorpions ¹¹⁹. L'auteur précise les risques encourus par les paysans dans leurs rencontres avec les serpents. Il écrit : « Puis enduis-en tout ton corps (onguent thériaque), que tu partes en voyage ou ailles te coucher, ou lorsqu'en l'aride été, après les travaux de l'aire, tu noues ta ceinture pour vanner avec les fourchons à trois dents un grand tas de grain ¹²⁰ ». Le travail de la terre offre aux habitants de la Grèce de plus grands risques de tomber sur un ophidien. Dans le cadre d'une rencontre surprise avec une vipère, si elle se sent menacée ou si elle est dérangée par une pelle ou une bêche lors du labour, le travailleur de la terre risque une attaque de la part de l'animal et donc une envenimation. Ces envenimations se produisent toujours accidentellement. Les serpents, comme bien d'autres animaux venimeux, n'attaquent pas l'homme sans raison. Les vipères ne sont pas des animaux agressifs, mais peuvent réagir fortement si elles sont dérangées ou apeurées. Dans son livre *Venins de serpent et envenimations*, Jean-Philippe Chippaux, directeur de recherche à l'IRD (Institut de recherche pour le développement), livre de précieuses informations concernant les envenimations dans le monde moderne :

¹¹⁸ Nicandre, *Les Thériaques*, 5.

¹¹⁹ Les serpents occupent la plus grande partie du poème, mais mentionnons que quelques espèces de lézards ainsi que des poissons se glissent aussi dans sa présentation.

¹²⁰ Nicandre, *Les Thériaques*, 114.

Les serpents ne mordent que pour se défendre et protéger leur fuite. Aucune espèce n'est agressive au sens où elle s'attaquerait délibérément à l'homme. De plus, l'inoculation du venin est un acte volontaire. Il ne s'agit donc pas d'un phénomène inéluctable, mais d'une riposte à une situation critique. La morsure est donc la conséquence directe du rapprochement - accidentel ou intentionnel - entre l'homme et le serpent. On distinguera la morsure sèche, sans pénétration de venin, de l'envenimation, qui est le résultat de l'action pharmacologique du venin et de la réaction de l'organisme qui en découle. Dans les pays industrialisés, les morsures surviennent essentiellement lors d'occupations récréatives, lorsque la victime dérange le serpent ou marche dessus. Les accidents de nature professionnelle, chez les agriculteurs, forestiers ou cantonniers, sont devenus exceptionnels soit en raison d'une mécanisation importante de ces activités, soit parce que les professionnels ont un équipement les protégeant des morsures de serpent. En revanche, les randonneurs, sportifs ou promeneurs, portent un habillement plus léger et ont un comportement généralement plus désinvolte face au risque que constitue une morsure de serpent. S'étendre dans l'herbe, mettre les mains à portée d'un abri potentiel comme un tas de bois ou de cailloux, une anfractuosité de rocher, un talus, une haie, ou même s'asseoir sur un mur de pierres sèches constitue autant d'expositions majeures.¹²¹

Le scientifique précise que, dans le monde moderne, la mécanisation et l'équipement protègent dorénavant les travailleurs de la terre. Les habitants de la Grèce antique n'avaient évidemment pas accès à ces protections, ce qui rendait les contacts plus risqués et plus fréquents. Chippaux réitère donc que les envenimations sont toujours accidentelles, car l'animal ne recherche pas le contact de l'homme dans son habitat naturel. Dans la fable d'Ésope *Le paysan et le serpent*, nous pouvons lire un exemple de contact réaliste entre le monde paysan et le serpent. La fable se lit ainsi :

Un serpent (ὄφις) s'était glissé auprès de l'enfant d'un paysan et l'avait tué. Terrible fut la douleur du père qui, prenant une hache, alla se poster à l'entrée du trou du reptile, prêt à le frapper dès qu'il sortirait. De fait, le serpent (ὄφεως) n'eut pas plus tôt passé la tête dehors que le paysan abattit sa hache. Mais celle-ci tomba à côté du reptile, sur une pierre qu'elle fendit en deux. Alors, craignant des représailles, le paysan invita le serpent à se réconcilier avec lui. Mais le serpent répondit :

¹²¹ Jean-Philippe Chippaux, *Venins de serpent et envenimations*, Paris, IRD Éditions, 2002, p.193-194.

« Comment ne pas nous haïr quand nous voyons, moi la pierre entaillée
et toi le tombeau de ton enfant? » À grande haine, paix difficile.¹²²

Ésope mentionne un serpent venimeux, probablement une vipère qui est responsable de la mort d'un enfant. Cet exemple d'accident, malgré la présence d'un serpent parlant, apparaît réaliste, car les enfants risquent davantage d'être empoisonnés en raison de leurs activités et de leur petite taille (on pense, *a contrario*, au bébé Héraclès attaqué par des serpents dans son berceau). Par contre, le venin des vipères est peu souvent mortel pour un adulte. En effet, la majorité des morsures de vipères sont dites « blanches » ou « sèches », car l'animal n'injecte alors pas de venin dans la morsure. Dans le cas d'une morsure avec injection, en raison de la plus petite taille des enfants, le danger d'envenimation mortel est plus grand, car la quantité de venin injecté par kilo est plus importante¹²³. Chippaux livre ces chiffres concernant les morsures sèches pour les vipères de France. Ces données n'existent pas pour la Grèce mais, parce que certaines espèces de vipères se retrouvent dans les deux pays, nous pouvons utiliser ses chiffres à des fins de comparaison. Concernant le pourcentage de morsures sèches, le chercheur écrit :

Selon les biotopes et la fiabilité des statistiques sanitaires du pays, elles représentent de 20 à 65 % des morsures. Même en France, l'incidence des morsures sèches est très variable. Elle est considérée comme globalement voisine de 50 %. Une étude plus précise menée dans l'Yonne, département rural au sud-est de Paris, avait permis d'évaluer cette incidence à moins de 20 % des patients.

Ainsi, si le serpent n'injecte pas de venin, le risque de mortalité est nul. Les Anciens croyaient, par ailleurs, que la toxicité du poison des serpents dépendait de la nourriture ingérée. Aucune preuve moderne ne permet d'attester cette information, mais plusieurs sources anciennes mentionnent également le lien entre l'alimentation

¹²² Ésope, *Fables*, 51 (trad. de Daniel Loayza, Paris, Flammarion, 1995, p.83).

¹²³ Centre Antipoisons belge, *Les morsures de vipère*,
<<http://www.centreantipoisons.be/nature/animaux/les-morsures-de-vip-re>> (19 avril 2017).

du serpent et le changement occasionné dans son venin¹²⁴. La première référence de ce *paradoxon* vient d'Homère qui compare un guerrier à un serpent dans son trou attendant une bonne opportunité pour attaquer. L'information sera reprise par Nicandre puis par Élien lorsqu'ils décrivent les serpents venimeux. Homère écrit : « Tel un serpent des montagnes (δράκων ὀρέστερος), sur son trou, attend l'homme; il s'est repu de poisons malfaisants, une colère atroce le pénètre; il regarde d'un œil effrayant, lové autour de son trou¹²⁵ ». Ce serpent est venimeux parce qu'il s'est « repu de poisons malfaisants ». Pausanias le Périégète conte une histoire similaire. Il raconte, non sans quelques exagérations :

Le venin des serpents (τῶν ὄφρων) les plus cruels est en général mortel pour les hommes et pour tous les autres animaux; mais la nourriture qu'ils prennent ne contribue pas peu à donner plus d'activité à ce venin; car j'ai appris d'un Phénicien qu'il y a dans les montagnes de son pays des racines qui rendent les vipères (τούς ἔχεις) beaucoup plus dangereuses; il ajouta qu'il avait vu lui-même un homme poursuivi par une vipère (ἔχεως); cet homme monta sur un arbre, la vipère (ἔχιν) étant arrivée trop tard, lança son venin contre l'arbre, et l'homme mourut sur-le-champ: tel est ce qu'il m'a raconté.¹²⁶

En grec ancien, le poison et le remède sont un seul et même mot. Il paraît donc vraisemblable que cette croyance, relatée par Pausanias, ait été appuyée par les savants de l'époque¹²⁷. Si certaines plantes peuvent réduire les symptômes liés à une envenimation, certains savants devaient aussi penser que quelques espèces de plantes pouvaient augmenter la toxicité du venin des serpents. Certaines herbes peuvent même rendre des serpents réputés inoffensifs venimeux. Élien donne cet exemple de *paradoxon* :

¹²⁴ Jean-Philippe Chippaux, *op. cit.*, p. 85. Le chercheur écrit : « Le régime alimentaire ne modifie pas la composition du venin, pas plus que le rythme des saisons, ni même, comme on l'a suggéré, les facteurs physiologiques importants comme la reproduction ou l'hibernation. »

¹²⁵ Homère, *Iliade*, XXII, 93. (trad. de Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1972).

¹²⁶ Pausanias, *Description de la Grèce*, IX, 28, 1. (trad. d'Étienne Clavier, Paris, A. Bobée, 1821.).

¹²⁷ Pierre Chantraine, « φάρμακον », *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Éditions Klincksieck, 1968, p.1177. Chantraine, dans l'entrée sur le φάρμακον écrit : « [...] le mot φάρμακον étant univoque au remède et au poison, un adjectif apporte parfois la précision nécessaire, surtout chez Homère. »

Les dragons (οἱ δράκοντες), lorsqu'ils se disposent à manger des fruits, absorbent le suc de la plante connue sous le nom de chicorée. Cette plante leur fait du bien car elle leur évite d'avoir des flatulences. D'autre part, lorsqu'ils se disposent à attaquer par surprise un homme ou un animal, ils mangent des « racines létales » ainsi que des herbes qui ont la même propriété. Apparemment Homère lui-même n'a pas été sans connaître la nourriture qui est la leur. Il raconte ainsi comment le dragon guette le passage d'un homme, lové près de son gîte, après s'être gavé de nourritures empoisonnées et nocives.¹²⁸

Élien reprend donc le *paradoxon* d'Homère et explique que certaines plantes, dont la « racine létale », permettent aux serpents non venimeux de le devenir. Or, les serpents non venimeux ne possèdent pas les glandes nécessaires pour ingurgiter, conserver et injecter un poison. La physiologie des serpents non venimeux ne leur permet donc pas de devenir venimeux, peu importe la nourriture ingérée.

Nicandre décrit avec justesse et d'abondants détails les divers symptômes d'envenimation selon les différents animaux. Bien que le poème de Nicandre constitue une source essentielle à notre étude, nous avons également consulté des extraits retrouvés chez Élien, Sophocle et Platon.

Nicandre donne une description détaillée des symptômes d'un empoisonnement par la vipère, qui est la famille de serpents venimeux la plus courante en Europe. Il écrit :

De la plaie sort une humeur semblable à de l'huile, tantôt couleur de sang, tantôt incolore; là-dessus, la chair de la victime se soulève par suite d'une pesante enflure, souvent verdâtre, d'autres fois sanglante ou d'aspect livide. Quelquefois, elle devient grosse d'une pesante masse aqueuse, cependant que, telles de petites bulles d'air, de minces pustules se répandent, toutes flasques, sur la peau qu'on dirait brûlée. Puis, des ulcères surgissent à la ronde, les uns à distance, les autres dans la région de la plaie, déchargeant le venin funeste. Alors, c'est tout le corps de la victime que le fléau mordant dévore de ses flammes vives; et dans sa gorge, autour de la luette, des hoquets redoublés viennent coup sur coup l'ébranler. Ce sont aussi des vertiges qui environnent et oppriment le corps. Sur l'heure, les genoux et les reins sont le siège d'une faiblesse

¹²⁸ Élien, *Personnalité des animaux*, VI, 4.

aux lourdeurs angoissantes, et de lourdes ténèbres s'installent dans la tête. Cependant, le patient quelquefois sent une soif aride lui dessécher le gosier, souvent le froid le tient aux ongles, tandis que tout autour de ses membres se déchaîne un pesant orage de grêle. Souvent aussi, il vomit des amas de bile qui lui chargent l'estomac, le corps tout jauni, et la sueur qui mouille et trempe ses membres est plus glacée qu'une chute de neige. Quant à son teint, tantôt il a la couleur du plomb au sombre aspect, tantôt il est brumeux, quelquefois il ressemble aux fleurs de cuivre.¹²⁹

Les ulcères ou les œdèmes sont caractéristiques de la morsure des vipères. Le syndrome vipérin se traduit aussi par une importante douleur au niveau de la morsure, signe que le venin commence à se répandre dans la blessure. Il est intéressant de comparer la description du syndrome vipérin de Nicandre à celui donné par Jean-Philippe Chippaux dans le livre *Venins de serpent et envenimations* paru en 2002, et donc très récent. Le zoologue décrit ainsi le syndrome vipérin tel qu'étudié par les scientifiques modernes :

Le syndrome vipérin, parfois scindé en syndromes inflammatoires et nécrotiques, associe douleur, œdème, troubles cutanés et nécrose. Les troubles hématologiques sont souvent présents, mais ils constituent une entité bien distincte tant au plan étiologique qu'évolutif. La douleur est immédiate. Elle traduit la pénétration du venin. Elle est toujours vive, transfixiante, parfois syncopale. Elle irradie rapidement vers la racine du membre et précède les autres symptômes inflammatoires. D'abord probablement d'origine mécanique (injection du venin visqueux sous pression et en profondeur), sa persistance est ensuite liée aux mécanismes complexes de l'inflammation, notamment à la présence de bradykinine. L'œdème apparaît moins d'une demi-heure après la morsure. C'est le premier signe objectif d'envenimation et, à ce titre, il doit être suivi avec une grande attention. Il est volumineux, dur et tendu. Il s'étendra le long du membre mordu et augmentera de volume au cours des premières heures pour se stabiliser en 2 à 6 heures. Une classification simple permet de surveiller l'évolution et de moduler le traitement¹³⁰.

¹²⁹ Nicandre, *Les Thériacques*, 235.

¹³⁰ Jean-Philippe Chippaux, *op. cit.*, p.219-220.

La ressemblance évidente entre les deux descriptions nous indique que les Grecs possédaient une bonne connaissance de l'ophidien et des symptômes liés à l'envenimation¹³¹. Ces envenimations, même s'il est difficile de savoir si elles étaient fréquentes, devaient être étudiées afin de les reconnaître et de les soigner. Lorsque Nicandre décrit les symptômes de la morsure de la dipsade, une espèce de vipère, c'est le symptôme de la soif que décrit l'iologue. Nous avons déjà expliqué que la dipsade (francisé par « l'assoiffante ») doit son nom à la particularité de son poison qui assèche le corps. Si la dipsade est assurément un vipéridé¹³², la particularité de son poison la distingue de ses cousines. Nicandre écrit :

Sa morsure embrase entièrement le cardia; et, sous la brûlure de la fièvre, les lèvres se dessèchent, privées d'humidité, par l'effet d'une soif aride. Quant au patient, pareil à un taureau, la tête penchée au-dessus d'une rivière, il avale à plein gosier la boisson, sans mesure, jusqu'à tant que le ventre lui éclate au nombril, et qu'il déverse le fardeau qui le charge à l'excès.¹³³

L'auteur explique ensuite par un mythe, que nous avons vu précédemment¹³⁴, la raison du venin particulier de ce serpent. Pourtant, Nicandre ne donne que très peu de

¹³¹ Jean-Marie Jacques, auteur de la préface et traducteur de l'édition française de Nicandre, s'étonne même de la justesse de la description de l'iologue citant aussi en exemple une remarque du traducteur allemand lorsqu'il écrit : « Brenning a loué justement la façon remarquable dont Nicandre a décrit ces symptômes, fidèlement à la réalité. Scarborough [auteur de « Nicander's Toxicology, I : Snakes », *Pharmacy in History*, 1977, 3-23], en confrontant le résultat des études relatives à la symptomatologie des Vipéridés du Proche-Orient, d'Europe et d'Afrique du Nord avec les symptômes notés par Nicandre pour quatre de ses Vipéridés, à savoir Vipère (à laquelle il donne le nom de Dipsade!), Céraste, *Hémorrhous*, *Sépédon* (exception faite de la chute de cheveux), auxquels il convient de joindre la Dipsade, le Chersydre, le *Dryinas* et le *Cenchrinès*, est parvenu à la même conclusion. »

¹³² Bien qu'il soit difficile d'identifier le véritable serpent se cachant sous l'appellation de dipsade, plusieurs auteurs grecs et latins mentionnent son existence : Nicandre, Élien, Lucain, Lucien, Grégoire de Nazianze, Silius et Antipater de Sidon. Bodson identifie la dipsade comme étant probablement un ophionyme décrivant une sorte de vipère ou un adjectif qualificatif épithète à sens actif de ἡ ἔχιδνα, ἡς « l'assoiffante vipère ». L'historienne identifie aussi le reptile comme étant fort probablement une vipère grecque commune (*Vipera ammodytes meridionalis*). Bodson, « Introduction au système de nomination des serpents en grec ancien : l'ophionyme *dipsas* et ses synonymes », *Anthropozoologica*, 47, 2012, p. 134.

¹³³ Nicandre, *Les Thériacques*, 335. Voir la grande note explicative de Jean-Marie Jacques, notes 32 et 79.

¹³⁴ Voir p.29 du chapitre 2 sur le mythe de la dipsade.

descriptions physiques des animaux qu'il évoque. Néanmoins, les effets des poisons sont abondamment détaillés ainsi que les remèdes. Par exemple, concernant la dipsade, Nicandre ne semble pas prendre la peine de décrire le reptile que ses lecteurs, bouviers, agriculteurs, bergers et bûcherons, connaissent évidemment bien. Ainsi, l'absence de description physique de l'animal, à l'exception d'un vers mentionnant la queue noircie de l'animal, nous porte à croire que les lecteurs de Nicandre savent déjà reconnaître ce serpent, probablement courant à l'époque. Bodson explique ainsi cette hypothèse : « Leur expérience de terrain explique qu'il ait pu se dispenser de dépeindre le reptile, sur lequel le scholiaste ne s'est pas trompé non plus¹³⁵ ». Ainsi, il est évident pour Nicandre que les hommes et les femmes qui lisent son poème possèdent des connaissances de base, non pas sur les remèdes pour contrer les envenimations, puisque c'est à lui de les instruire, mais au moins sur les animaux courants qu'il décrit. Lorsque Nicandre mentionne le cobra, le « coule-sang » et le « sépédon », des serpents plus exotiques, il donne des indications sur certaines particularités physiques de l'animal, comme sa couleur, la présence ou l'absence de corne et même sa manière de se déplacer. Par contre, lors de sa description de la vipère et/ou de la dipsade, Nicandre est plutôt avare de description. D'ailleurs, il compare immédiatement la dipsade à la vipère en écrivant brièvement : « Et certes, l'aspect de la dipsade (διψάδος) rappellera toujours celui d'une vipère (ἐχιδνή) femelle plus petite [...]. Mince, en vérité, et tendant toujours au foncé, sa queue noircit depuis l'extrémité¹³⁶ ». Concernant la vipère, Nicandre souligne les différences entre les mâles et les femelles qui sont réputées beaucoup plus dangereuses¹³⁷. Quand il s'adresse aux habitants et à ceux qui doivent déjà savoir

¹³⁵ Liliane Bodson, *loc. cit.*, p.96.

¹³⁶ Nicandre, *Les Thériacques*, 335.

¹³⁷ La description de la vipère est presque aussi brève. « Regarde bien, je te prie, les formes variées de la vipère femelle (ἐχιδνήσσαν), tantôt longue, tantôt courte : et l'Europe et l'Asie font croître de tels reptiles, mais les individus que tu y trouveras ne se ressemblent point. C'est ainsi qu'en Europe ils sont plus petits, et, à l'extrémité de leurs naseaux, cornus et tout blancs, tels ceux qui vivent au pied des collines de Sciron et les hauteurs Pamboniennes, du mont Rhypè, du rocher du Corbeau et du gris Aséléos. [...] Au contraire, c'est une tête pointue que tout mâle de vipère (ἐχίς) présente aux regards, tantôt plus long de taille, tantôt court, mais plus chétif en grosseur de ventre, tandis

distinguer le serpent venimeux du serpent inoffensif, Nicandre, désireux de varier les plaisirs, peut se permettre de détailler physiquement les serpents plus rares et exotiques. Il semble pouvoir garder ainsi l'attention et piquer la curiosité du lecteur.

Les cas d'envenimations ne sont pas uniquement décrits et mentionnés par les iologues de l'époque hellénistique. Nous avons trouvé deux extraits de textes plus anciens où le venin des vipères est mentionné. Platon, dans son fameux *Banquet*, fait parler le jeune Alcibiade ainsi :

En outre, je suis comme celui qu'une vipère (τοῦ ἔχιδος) a piqué : il refuse, dit-on, de parler de son cas, sauf à ceux qui ont été piqués comme lui, parce que seuls ils peuvent savoir et excuser les folies qu'il a osé faire ou dire sous le coup de la douleur. Donc moi qui me sens mordu par quelque chose de plus douloureux, dans la partie la plus sensible de mon être – car j'ai été piqué et mordu au cœur ou à l'âme par les discours de la philosophie, qui pénètrent plus cruellement que le dard de la vipère, quand ils rencontrent une âme jeune et bien née, et font dire ou faire toute sorte d'extravagances [...] ¹³⁸ »

Le symptôme qui nous apparaît important dans cet extrait est l'extrême douleur provoquée par la morsure de la vipère, par ailleurs décrite par Nicandre et par les herpétologues modernes. La comparaison entre la douleur occasionnée par la vipère et la piquûre de la philosophie devait faire forte impression à l'époque. Cette comparaison significative semble attester que les morsures de serpents devaient être assez courantes chez les Grecs pour que Platon l'utilise comme argument.

Vu l'état actuel des sources disponibles, il s'avère impossible de connaître la fréquence des accidents associés aux serpents. Néanmoins, nous pouvons percevoir que les serpents, sans faire partie intégrante de la vie de tous les Grecs, étaient pourtant bien présents, assez pour susciter des ouvrages spécialisés et pour servir de métaphore bien comprise de tous.

que sa queue, terminée en pointe, s'étend, également aplatie vers le bout de sa longue masse traînante, également polie d'écailles. » (Nicandre, *Les Thériaques*, 210-225.)

¹³⁸ Platon, *Le Banquet*, 217e (trad. Émile Chambry, Paris, Flammarion, 1992).

Dans les pièces de théâtre antique, le terme vipère est utilisé comme une insulte lancée à une femme malhonnête, avare ou orgueilleuse. D'ailleurs, dans la langue française, la vipère est encore synonyme d'une personne (souvent une femme) médisante et malfaisante, comme dans l'expression « avoir une langue de vipère ». Nous retrouvons ici l'association au sexe féminin déjà mentionnée. Nous avons retrouvé des traces de ces insultes chez Eschyle, dans *Les Choéphores*¹³⁹ et *Les Suppliantes*¹⁴⁰, mais aussi chez Sophocle dans *Antigone*¹⁴¹. L'image de la vipère, serpent mortel par excellence en Grèce, était ainsi essentiellement négative. Chez Sophocle, dans *Les Trachiniennes*, l'auteur décrit l'envenimation d'Héraclès provoquée par la tunique empoisonnée tissée par sa femme : « Un prurit spasmodique le saisit jusqu'aux os; on le croirait en proie au venin d'une odieuse et mortelle vipère (φοινίας ἐχθρᾶς ἐχίδνης).¹⁴² » Le poison composé par Déjanire, la femme d'Héraclès, provoque, comme la vipère, une terrible douleur, assez grande pour terrasser le fils de Zeus, pourtant réputé pour sa force. Si le poison de Déjanire semble redoutable, notons la comparaison choisie par le dramaturge. Voulant probablement provoquer une image dans la tête du spectateur, le dramaturge choisit une envenimation potentiellement connue de tous, celui de la vipère. Cet extrait ainsi que l'absence de description physique de la vipère chez Nicandre nous amènent à penser que les Grecs reconnaissaient les serpents habitant leurs territoires. Ils devaient donc savoir différencier le serpent dangereux du serpent inoffensif. Les envenimations devaient survenir assez souvent dans la campagne, dans le cadre d'activité de loisirs et surtout

¹³⁹ « Zeus, Zeus, sois le spectateur de ces choses, vois la race qui a perdu l'aigle son père, mort dans les entrelacs que tresse la terrible vipère (δεινῆς ἐχίδνης). » ; « S'il est vrai que, sortie du même lieu que moi, la vipère (οὐφίς) – un enfant, eût-on dit, de langes était appareillé. » ; « Que te semble-t-elle? Murène ou vipère (μύραινά γ' εἴτ' ἐχιδν' ἔφου), un être elle est née à pourrir par son étreinte autrui, et sans morsure, comme le voulaient son impudence et tout justement son orgueil. » Eschyle, *Les Choéphores*, 249; 549; 994 (trad. de Louis Bardollet et Bernard Deforge, Paris, Robert Laffont, 1975, 820p.).

¹⁴⁰ « Il me cherche; Tout près, Le serpent à deux pieds (δίπους ὄφις) » Eschyle, *Les Suppliantes*, 895 (trad. de Louis Bardollet et Bernard Deforge, Paris, Robert Laffont, 1975).

¹⁴¹ « Ainsi, tu t'étais donc glissée à mon foyer, tout comme une vipère (ἐχιδν' ὑφειμένη), pour me boire mon sang? » Sophocle, *Antigone*, 531 (trad. de Paul Mazon, Paris, Robert Laffont, 1975).

¹⁴² Sophocle, *Les Trachiniennes*, 771. (trad. de Paul Mazon, Paris, Robert Laffont, 1975).

d'activités agricoles. Au contraire de l'image symbolique du serpent, plutôt nuancée, l'image de la vipère apparaît ici uniquement négative, probablement en raison du danger réel qu'elle représente.

3.5 Les relations entre l'homme et le venimeux, ou comment tuer avant d'être tué?

La littérature iologique, surtout les écrits de Nicandre, s'adresse davantage à l'habitant qu'au savant. Le poème simple de ce dernier fourmille de renseignements autant sur l'identification des serpents que sur les différents traitements à utiliser en cas de morsures. Sans passer par l'ensemble de la littérature iologique, nous avons choisi de mentionner les défenses de l'homme face aux animaux dangereux retrouvés chez Nicandre. Cet auteur semble être respecté de tous et est repris abondamment par les différents auteurs anciens.

Les fumigations semblent un bon moyen d'effrayer les reptiles. Nous en retrouvons des recettes chez Nicandre, mais aussi chez Élien. Les remèdes, les simples, les onguents et les fumées, sont élaborés à partir de produits organiques, soit végétaux, soit animaux. Certains animaux sont reconnus par les Anciens pour éloigner les serpents ou les chasser activement. Ces animaux, tel le cerf, deviennent donc la base d'ingrédients importants pour la préparation des onguents ou des fumigations. Les fumées, en éloignant les reptiles, permettent aux habitants de tenir en respect les animaux dangereux. Même si la littérature iologique se veut une littérature scientifique, les remèdes sont parfois teintés de croyances quelque peu ésotériques, voire magiques. Avant de donner sa recette de fumigation, Nicandre explique son utilité lorsqu'il écrit :

Mais toi, loin de l'étable et de la bergerie, c'est aisément que tu mettras tous les reptiles en fuite, ou que tu les chasseras de l'escarpement, ou du lit que le sol a fait de lui-même, lorsqu'aux champs, voulant fuir de l'aride été la suffocante haleine, tu te coucheras en plein air, tard dans le

soir, et tu dormiras sur le chaume, ou encore en bordure d'une colline sans eau, ou dans les combes, à l'endroit où, en grand nombre, les venimeux pâturent à l'extrémité de la forêt, dans les bosquets, les halliers et les ravines fréquentées des pasteurs.

Tu le pourras aussi, que ce soit en bordure du sol aplani de l'aire, ou à l'endroit où l'herbe, dès qu'elle bourgeonne, fait verdoyer les humides prairies ombrées, en la saison où le serpent dévêt sa vieille dépouille écailleuse desséchée, progressant mollement, lorsqu'au printemps il fuit son trou, la vue émoussée, mais retrouve, en paissant la pousse abondante du fenouil, sa rapidité et l'éclat de son regard.¹⁴³

Nicandre explique alors que la fumigation sert surtout à ceux qui se trouvent « loin de l'étable et de la bergerie ». Comme les serpents ne recherchent jamais la proximité de l'homme, les contacts entre ces animaux et l'habitant devaient plutôt se produire dans la nature. Selon lui, c'est au printemps, suite à la mue, que les serpents sont les plus actifs et donc dangereux¹⁴⁴. C'est aussi en été qu'il importe de faire attention aux serpents venimeux lorsque, par exemple, l'habitant dort à l'ombre, protégé du soleil. La fin du printemps et le début de l'été marquent aussi la saison où commencent les travaux de la moisson et où les habitants de la Grèce commencent les travaux dans les champs, rendant beaucoup plus fréquents les risques de contact avec les serpents venimeux. Animaux à sang froid, les serpents ont besoin du soleil afin de se réchauffer et d'emmagasiner de l'énergie. En effet, leur sang ne se réchauffe pas comme les mammifères et les oiseaux. Nicandre avait déjà averti le lecteur que la saison des accouplements présentait un danger pour l'homme dans son passage sur les vipères.¹⁴⁵ Nicandre explique le danger de cette saison ainsi :

Mais si d'aventure tu tombes sur des bêtes à la morsure venimeuse sans avoir traité ta peau ni avoir pris de nourriture – c'est justement alors qu'elles décochent le malheur aux humains –, tu auras tôt fait d'y échapper grâce à nos avis. Chez eux, c'est la femelle qui attaque furieusement de sa morsure ceux qu'elle trouve sur la route, et elle a

¹⁴³ Nicandre, *Les Thériacques*, 21.

¹⁴⁴ Nicandre ne semble pas savoir que la mue du serpent n'est pas influencée par les saisons et peut donc survenir n'importe quand. Voir note 5 de Jean-Marie Jacques.

¹⁴⁵ *Supra*, p.46.

plus de volume jusque vers sa traînante queue : aussi le lot de mort sera-t-il là plus vite. Or çà, l'été, évite une dent redoutable, au moment où tu guettes l'apparition des Pléiades, qui, sous la queue du Taureau qu'elles effleurent, sont emportées, plus petites, dans leur course; soit quand, avec ses petits qu'elle réchauffe, la dipsade (διψᾶς) dort à jeun, embusquée au creux de son repaire; soit quand elle se hâte en quête de son lieu de pâture, ou qu'elle regagne son gîte au retour de la pâture, somnolente et saoule de la nourriture forestière.¹⁴⁶

Il est intéressant de noter ici un indice de temps assez précis, l'apparition des Pléiades, qui marque la fin du printemps et le début de l'été¹⁴⁷. Même s'il reste impossible de confirmer l'impact de l'été sur l'agressivité des serpents, l'augmentation de l'activité agricole ajoute certainement un danger pour l'homme. C'est pour cette raison que Nicandre s'adresse avant tout aux travailleurs de la terre œuvrant durant la période estivale. Il fournit aussi des informations sur les lieux de contact potentiels entre les venimeux et l'être humain. Les habitants, selon l'iologue, risquent davantage de rencontrer un serpent venimeux en dormant en plein air, tard le soir, mais aussi « en bordure d'une colline sans eau », près des bosquets, des halliers et des ravines. Après avoir averti les lecteurs des lieux, mais aussi des saisons propices à la rencontre des reptiles, Nicandre donne sa recette de fumigation afin de repousser ces dangereux animaux :

Tu repousseras les serpents (ὄφίων) et les ardeurs fatales de la mort qu'ils infligent en faisant fumer une corne de cerf aux multiples chevilles, d'autres fois en faisant brûler la pierre sèche de Gagai, dont ne vient pas à bout même l'élan d'un feu violent. Jette aussi dans le feu la chevelure de la fougère multifide. Ou bien tu les chasseras en mettant à chauffer la racine de la *libanotis* fructifère mêlée au cresson en poids égal. Ajoute au mélange, pour son odeur forte, une corne fraîche de chevreuil dont tu pèseras même poids dans ta balance, et aussi la nigelle aux lourds relents, le soufre ou le bitume dont tu ajouteras une portion

¹⁴⁶ Nicandre, *Les Thériakues*, 115.

¹⁴⁷ Jean-Marie Jacques note aussi cette époque comme étant la plus dangereuse lorsqu'il écrit dans sa note 15 de son commentaire : « L'époque définie par Nicandre est celle où commencent les travaux de la moisson (Hés.), d'où la mention récurrente de l'aire sur laquelle ont bat le grain (cf. n. 5). L'été est, avec le printemps (cf. n. 16, 17, 49), la saison (cf. 24) où les venimeux sont le plus dangereux tout particulièrement aux heures les plus chaudes de l'été (cf. 469). »

d'égale pesanteur. Ou bien encore embrase la pierre de Thrace, qui, trempée d'eau, se met à flamboyer, mais éteint son éclat rien qu'à l'odeur de l'huile entrée à son contact. Les bergers la portent d'un fleuve thrace, qu'ils appellent le Pont, dans le pays où les pasteurs de Thrace mangeurs de béliers suivent leurs brebis indolentes. Et certes, avec sa lourde odeur, le galbanum aussi, ranimé à la flamme, l'*acnèsis* et la sciure du cèdre réduit en poussière par les mâchoires des scies aux milles dents, dégagent en brûlant une odeur de fumée propre à causer leur fuite. Voilà de quoi vider de leur présence le creux de leurs trous et tes couches sylvestres; et, après t'être laissé tomber à même le sol, tu dormiras tout ton saoul.

Ainsi, ces différentes recettes de fumée repoussent les venimeux et permettent à l'habitant de se reposer. Ces βαρύοσμα (qui exhalent une odeur forte¹⁴⁸) sont censés agir sur le système olfactif des serpents, réputé très sensible. La présence des nombreux adjectifs précise la forte odeur des ingrédients : des termes comme « odeur forte », « aux lourds relents », « lourde odeur » viennent ponctuer ce paragraphe¹⁴⁹. Les fumées, mais surtout l'odeur qu'elles dégagent, semblent, pour Nicandre, suffire à éloigner les reptiles de celui ou celle qui dort en plein air. Si, par malheur, l'habitant n'a pas le temps de trouver ces plantes et de préparer les fumigations, Nicandre offre aussi une recette à base d'herbes plus simple qu'il suffit de poser près de sa paille :

Mais si tous ces apprêts exigent trop de peine, si pour toi la nuit rapproche l'heure du bivouac et que l'envie de dormir te prenne sitôt ta besogne achevée, alors, dans la région d'une rivière aux tourbillons impétueux, procure-toi le calament feuillu, qui aime l'eau; il pousse en abondance au long des eaux vives, et il s'humecte aux alentours de leurs berges, car les rivières aux eaux claires font ses délices. Ou bien encore, pour en joncher ta couche, coupe le gattilier bien fleuri ou la germandrée-polion qui a une odeur à faire frémir; et, de même, la vipérine, le feuillage de l'origan, et certes celui de l'aurone, qui croît à l'état sauvage dans les montagnes, au fond d'une combe crayeuse, ou celui du serpolet champêtre, qui, vivace, tire sa nourriture d'un sol

¹⁴⁸ Anatole Bailly, « βαρύοδμος, ος, ον », *Le Grand Bailly : Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2000, p. 349.

¹⁴⁹ Jean-Marie Jacques précise : « L'action des βαρύοσμα est justifiée par l'appareil olfactif et respiratoire des Serpents. Nicandre souligne à plaisir ce caractère (41, 53, 54, 64, 71, 82, 86) ; d'où, si l'on compare les traités parallèles, le nomadisme de certains ingrédients d'une section à l'autre. » (Note 7)

détrempé où il plonge ses racines, recouvert en tout temps de feuilles touffues. Il convient de noter pour ta couche les blanches fleurs de l'année rampante et de l'agneau-chaste, et l'anagyre-fétide à l'âcre odeur. Jonche-la pareillement avec les rameaux rugueux coupés au grenadier, ou bien encore la pousse nouvelle, si vigoureuse, de l'asphodèle, la morelle noire et le millepertuis odieux, fléau du bouvier au printemps, en la saison où les vaches sont affolées pour avoir mangé ses tiges; et certes celles du peucedan aux lourdes exhalations, dont l'odeur justement repousse et chasse les bêtes venimeuses quand elles se présentent. Et ces plantes, dépose-les, les unes à tes côtés, sur la couche de fortune que t'offre la campagne, d'autres à l'endroit de leurs repaires; et bouches-en leurs trous.¹⁵⁰

Ces herbes, posées sur le lit de fortune, suffisent à repousser les serpents venimeux. Nicandre propose alors de boucher les trous des nids de serpents afin que l'odeur des plantes les éloigne. Les plantes nommées par Nicandre jouent un rôle essentiel aussi bien dans les litières, les fumigations que dans les baumes et les remèdes. C'est la caractéristique de la plante, ici sa très forte odeur, qui rend ces végétaux très polyvalents¹⁵¹. Les ingrédients des recettes de Nicandre sont composés majoritairement de végétaux, même si on y retrouve parfois d'autres ingrédients d'origine minérale et animale. Le bois du cerf se distingue notamment par sa force symbolique et surtout par l'abondance des mythes qui lui sont associés. Selon plusieurs zoologues grecs, notamment Nicandre, Élien, Oppien et Pline, qui reprennent tous ce *paradoxon*, le cerf est l'ennemi mortel du serpent. Cette antipathie animale est la raison de l'utilisation des cornes de cerf dans la fabrication des onguents et des fumigations. Le souffle des naseaux des cerfs est même réputé tuer les serpents dans leurs trous. Nicandre et Élien relatent tous deux ce fait étrange. Nicandre décrit cette antipathie, tout en avertissant le lecteur que le serpent est alors plus dangereux :

Garde-toi aussi d'y être lorsque, débarrassé de la vieille peau écailleuse
toute ridée qui l'enveloppe, il se remet en route, tout joyeux d'une

¹⁵⁰ Nicandre, *Les Thériaques*, 55.

¹⁵¹ Jean-Marie Jacques précise dans sa note 10 : « Comme il en était pour les fumigations, les plantes recommandées pour les litières servent aussi au bouchage des trous de Serpent. »

jeunesse en sa nouveauté; ou lorsque, après avoir esquivé dans ses trous les bonds des cerfs, irrité, il décoche aux hommes le venin qui détruit les membres. Car c'est un extrême courroux que nourrissent à l'égard des longs serpents (κινωπησταῖς) les parents des faons et les chevreuils; ils les traquent en tous lieux, explorant tas de cailloux, murs de pierres sèches et abris naturels en les pressant du souffle effrayant de leurs naseaux.¹⁵²

Selon Nicandre, les cerfs chassent activement les serpents dans leurs trous et tentent de les faire sortir par le « souffle effrayant de leurs naseaux ». Élien reprend également ce *paradoxon* qui semble être un mythe tenace dans les écrits des Anciens. Il ajoute une recette de fumigation, probablement copiée de Nicandre. Il écrit :

Le cerf vient à bout du serpent (ὄφιν) grâce à un extraordinaire don de la nature. Et son ennemi mortel ne saurait lui échapper en se terrant dans son repaire : appliquant ses narines sur le refuge du reptile, il souffle très violemment à l'intérieur, attire la bête comme si son souffle avait un pouvoir magique, le fait sortir contre sa volonté et, dès que sa tête pointe au-dehors, se met à la manger. C'est en fait surtout pendant l'hiver qu'il agit ainsi. D'ailleurs, si l'on réduit en poudre une corne de cerf et qu'on jette ensuite la poudre dans un feu, la fumée qui s'en élève fait fuir les serpents (τοὺς ὄφεις) partout alentour, car ils ne peuvent pas non plus supporter cette odeur.¹⁵³

Comme le cerf est reconnu pour être un ennemi mortel du serpent, sa corne détient le « pouvoir magique » qui éloigne les serpents craignant le cervidé. Pourtant, dans la réalité, nous n'avons pas trouvé de preuve de cette antipathie animale¹⁵⁴. Ce *paradoxon* est également repris par Oppien d'Apamée, auteur des *Cynégétiques*, un traité sur la chasse. L'auteur décrit cette légendaire aversion du cerf et semble avoir de la pitié pour le serpent, qu'il qualifie même de « courageux ». À l'exception du serpent « dragon » et du serpent d'Asclépios, l'ophidien dans les sources, n'est presque jamais décrit positivement. Oppien écrit :

¹⁵² Nicandre, *Les Thériaques*, 135.

¹⁵³ Élien, *Personnalité des animaux*, II, 9.

¹⁵⁴ D'ailleurs, Jean-Marie Jacques dans la note 18 de son commentaire des *Thériaques* de Nicandre ajoute : « Sur l'antipathie animale Cerf/Serpent, qui explique le pouvoir que les anciens ont attribué à sa corne, les témoignages sont légions jusqu'aux confins de l'antiquité. » Le commentateur ne donne aucun commentaire sur la réalité de ce *paradoxon*.

Les races des serpents et des cerfs se portent depuis toujours une haine farouche l'une envers l'autre. Le cerf cherche le courageux serpent partout dans les vallons montagneux et lorsqu'il voit la piste du serpent, tissée en longues spirales, il se réjouit grandement et s'approche de sa tanière. Il pose son nez sur le trou et, d'un souffle violent, tire le funeste serpent vers le combat. Le souffle contraignant extirpe le serpent du fond de son repère, même s'il ne veut pas combattre. Aussitôt qu'elle voit son ennemi, la bête venimeuse lève son cou sinistre haut dans les airs, montre ses dents blanches et, en frémissant vivement, fait claquer ses mâchoires, puis pousse des sifflements stridents. En retour, le cerf, en faisant une espèce de sourire, déchire de ses mâchoires le serpent qui lutte en vain et, pendant qu'il s'entortille autour de ses genoux et de son cou, il le dévore avec résolution. Sur la terre tombent plusieurs restes frémissants et palpitants dans leur agonie. Même s'il est cruel, tu aurais rapidement pitié du mangeur de chair crue, abattu par des lacérations mortelles.¹⁵⁵

Oppien de Corycos, un auteur souvent confondu avec Oppien d'Apamée, a écrit les *Halieutiques*, un traité sur la pêche qui relate presque textuellement le *paradoxon* décrit par Oppien d'Apamée¹⁵⁶. Ainsi, ces quatre auteurs (Nicandre, Élien, Oppien de Corycos et Oppien d'Apamée) reprennent ce *paradoxon* clarifiant l'origine du pouvoir efficace de la corne de cerf pour chasser les serpents. Notons que le christianisme reprendra ce mythe, le cerf représentant le Christ et le serpent le Diable.

Si les fumigations éloignent les reptiles, Nicandre sait pertinemment qu'un accident peut survenir malgré les précautions prises par le paysan. Aussi, l'ïologue donne des recettes d'onguent que l'habitant doit étendre sur sa peau pour éloigner les serpents venimeux. Certaines parties du cervidé sont aussi utilisées dans la fabrication des onguents, telle la moelle d'un cerf fraîchement égorgé. Nicandre prescrit, dans une

¹⁵⁵ Oppien d'Apamée, *Cynégétique*, 2, 237-290 (trad. de Louis L'Allier, Paris, Les Belles Lettres, 2009, 152p.).

¹⁵⁶ « Dans les forêts, un cerf au bois fourchu qui parcourt les bois fréquentés des serpens [sic], flaire, trouve leurs traces, parvient à leur repaire, en fait sortir un de ces reptiles, et se presse de le mettre en morceaux, dans le temps même que l'animal se roule autour de ses jambes, de son cou, de sa poitrine, et que ses tronçons à moitié dévorés jonchent la terre, ou sont encore broyés sous sa dent rapide [...] » (Oppien, *Halieutiques*, 289-294, (trad. de J.M Limes, Paris, Lebègue, 1817).

autre recette, l'utilisation de deux serpents vivants en train de s'accoupler. Nicandre livre sa recette ainsi :

Que si tu prends deux bêtes mordantes enlacées dans un carrefour et les jettes vivantes, tout juste en train de s'accoupler, dans une marmite, avec les drogues que voici, tu trouveras là un préservatif contre de funestes malheurs. Jettes-y, d'une part, de la moelle de cerf fraîchement égorgé, trois fois dix drachmes pesant ; d'autre part, le tiers d'un conge d'huile de roses, celle à qui les parfumeurs donnent le nom de « première » et de « moyenne », faites l'une et l'autre avec des roses bien pressées ; verse en même quantité l'huile brillante d'olives vertes, le quart de cire. Fais chauffer le tout vivement dans la panse arrondie jusqu'à tant que les chairs, autour de l'épine dorsale, s'amollissent et s'émiettent. Et puis, prends un pilon de belle et bonne fabrique, et tous ces ingrédients, brasse-les de mille façons pour les bien mélanger à la chair de serpents (ὀφίεσσιν) ; mais rejette au loin leur épine dorsale, car le malfaisant venin s'y forme pareillement. Puis enduis-en tout ton corps, que tu partes en voyage ou ailles te coucher, ou lorsqu'en l'aride été, après les travaux de l'aire, tu noues ta ceinture pour vanter avec les fourchons à trois dents un grand tas de grain.¹⁵⁷

Cette potion, bien qu'impressionnante, ne semble pas intégrer de magie comme certaines recettes thériaques. En effet, aucune incantation n'est requise pour la préparation de l'onguent de Nicandre. Les ingrédients, tous organiques, peuvent être importants au-delà de leur utilité symbolique¹⁵⁸. Si la moelle de cerf est probablement ajoutée en raison de la force symbolique de la haine animale du cerf pour le serpent, les plantes utilisées par Nicandre peuvent réellement apaiser les souffrances de l'habitant mordu. Même si les remèdes que nous avons trouvés semblent intégrer la magie, les recettes de Nicandre demeurent, jusqu'à une certaine limite, dépourvues

¹⁵⁷ Nicandre, *Les Thériaques*, 100.

¹⁵⁸ Voir note 12 du commentaire de Jean-Marie Jacques sur le sujet. Il explique, concernant l'utilisation des vipères en train de s'accoupler : « D'autre part, les Iologues, érigent en principe que tout Venimeux fuit la graisse de sa propre espèce (Ph. Pr. Aét. ThN.). Il était donc logique d'imaginer un onguent intégrant, entre autres, ces deux éléments. Il existe un accord remarquable entre l'onguent thériaque de Nicandre et deux recettes que l'on trouve chez Promotus et chez lui seul (cf. Sim. ad 98-114). »

d'élément ésotérique¹⁵⁹. Loin d'être un spécialiste comme Nicandre, Élien mentionne non seulement l'existence de remèdes, mais aussi d'incantations pouvant soigner les personnes empoisonnées. Il écrit :

Il paraît que les remèdes ne manquent pas pour lutter contre les morsures de vipères (ἔχιδας) ou d'autres serpents (ὄφεις). Certains existent, m'a-t-on dit, sous forme de potions, d'autres sous forme de pommades. Il existe aussi des formules incantatoires qui adoucissent les effets de l'inoculation du venin. Seule la morsure du cobra (ἀσπίδος), d'après mes informations, est irrémédiable et plus puissante que les traitements. Cet animal mérite notre aversion, pour être si bien loti en pouvoir maléfique. Mais il existe une bête plus abjecte encore et plus imparable que celle-là : c'est la sorcière, telle que furent, à ce qu'on nous raconte, Médée et Circé. Car enfin le poison des cobras (ἀσπίδων) résulte d'une morsure, tandis que celui de ces femmes entraîne la mort, paraît-il, par un simple contact.¹⁶⁰

Dans cet extrait, Élien n'offre pas véritablement de recette, mais nous apprend que les remèdes contre les morsures de vipères sont nombreux. Il met aussi en garde ses lecteurs contre les sorcières, qui selon lui sont plus dangereuses et abjectes que le cobra. Même si Élien s'inspire parfois des idées de Nicandre, il ne possède pas ses connaissances ni son expertise dans le domaine iologique.

Nicandre sait que malgré les précautions qu'il recommande, une envenimation peut toujours survenir pour celui qui travaille la terre, la laboure ou seulement pour celui qui dort en plein air. C'est pourquoi il prescrit également une thérapie d'urgence afin d'aider celui qui se fait piquer par mégarde. Dans ce même extrait, Nicandre fournit aussi des moyens afin d'aspirer le venin pour éviter la propagation du poison :

¹⁵⁹ Notons que la salive humaine est réputée pouvoir tuer les vipères et soigner les envenimations. Dans une sorte de réciprocité, le venin de la vipère tue l'homme, qui à son tour peut tuer l'animal par sa salive. Jean-Marie Jacques explique ceci en note 11 de son commentaire : « Galien, dans le *De inaequali intemperie*, note que la salive de la Vipère est meurtrière pour l'homme, celle de l'homme pour la Vipère, et que la salive d'un homme à jeun a le pouvoir de tuer un Scorpion ; qu'elle obtient ce résultat à elle seule, sans incantation, mais qu'elle tue plus vite si l'homme a faim ou soif. »

¹⁶⁰ Élien, *Personnalité des animaux*, I, 54.

Mais si c'est au milieu de tes courses errantes, dans des bois sans eau, qu'une piqure te presse de ses pesantes douleurs, prends aussitôt les racines, l'herbe ou la semence qui verdoient en bordure des chemins, mâche-les entre tes dents en suçant leur jus, et pose sur tes plaies les déchets à demi mangés de ce repas, si tu veux éviter le malheur et la mort qui te pressent. Et certes tu pourras aussi appliquer une ventouse d'airain sur ta funeste plaie pour évacuer le venin et le sang amassé, ou bien y verser le suc laiteux du figuier, ou bien employer le fer chauffé au sein d'un four brûlant. D'autres fois, c'est une chèvre d'élevage dont la peau remplie de vin te rendra service quand le coup aura atteint ta cheville ou ta main : en plein milieu de l'outre tu appuieras l'avant-bras endolori, ou la cheville, et tu te serviras de ses cordons pour faire un garrot dans la région des aines, en attendant que la force du vin ait de ton corps écarté la souffrance. Parfois aussi, mets des sangsues à paître sur tes plaies, qu'elles boivent tout leur saoul; ou bien fais-y tomber goutte après goutte du jus d'oignon; d'autres fois, verse de la lie de vin ou de vinaigre sur des crottes de chèvre, pétris et de cet emplâtre d'excréments frais enveloppe la blessure.¹⁶¹

Ces remèdes servent donc à celui qui ne s'est pas préparé à la rencontre avec un animal venimeux. Si l'on n'a pas pris les précautions mentionnées par Nicandre, onguent et fumigation, l'iologue prescrit l'utilisation de plantes et de ventouses afin d'évacuer le venin du sang. Nicandre préconise également l'utilisation des sangsues afin de vider la plaie du mauvais sang empoisonné¹⁶². Les ventouses et les sangsues permettent d'éviter une contamination des viscères. En effet, pour les Anciens, il importe d'enrayer la propagation de la corruption et du venin avant qu'il n'atteigne les parties vitales¹⁶³. En outre, les recettes simples décrites ici par Nicandre se nomment des εὐπόριστα (du grec εὐπόριστος terme signifiant « facile à se procurer »

¹⁶¹ Nicandre, *Les Thériakues*, 915.

¹⁶² Si l'utilisation des sangsues peut nous sembler évidente, car l'invertébré est bien reconnu par la médecine pour les saignées, il semble que cet extrait de Nicandre soit la première mention de l'usage médical des sangsues. Jean-Marie Jacques précise en note 118 : « H. Haeser (*Lehrbuch der Gesch. der Medicin*, I, Iena 1875, 250) signale le v. 930 comme la plus ancienne mention de l'usage médical de la sangsue. »

¹⁶³ Voir la note 118 de Jean-Marie Jacques. Le Pseudo-Dioscoride et Théophraste préconisent également la succion de la plaie, mais mentionnent quelques précautions à prendre, au contraire de Nicandre. Mentionnons qu'il n'est, de nos jours, pas conseillé du tout de sucer le venin d'une blessure pour des raisons évidentes d'empoisonnement, mais que la *doxa* court toujours.

donc également « remèdes usuels »¹⁶⁴). Elles sont avant toutes des remèdes faciles d'accès et simples pouvant aider une personne envenimée. Néanmoins, au contraire des onguents préventifs déjà détaillés, Nicandre apparaît ici moins précis sur la recette des remèdes curatifs. En effet, il mentionne « les racines, l'herbe ou la semence qui verdoient en bordure des chemins », sans donner plus de précisions sur la nature de ces végétaux. Ne pouvant prévoir à l'avance l'environnement végétal de l'envenimé, il est possible que Nicandre ne puisse pas être plus précis sur le choix des plantes¹⁶⁵.

L'usage du vin est aussi un élément important des remèdes de Nicandre et des autres iologues. Le bain de vin est utilisé pour calmer les symptômes d'envenimation. Nicandre préconise cette pratique « en attendant que la force du vin ait de ton corps écarté la souffrance »¹⁶⁶. Le vin semble aussi avoir d'autres effets chez les serpents. Aristote, dans son *Histoire des animaux*, explique dans son exposé sur le serpent que les ophidiens ne se maîtrisent pas devant le vin. Il est donc possible de les chasser ainsi. Aristote explique :

Et les serpents (οἱ ὄφεις) sont les plus voraces de tous les animaux. Ils sont également peu buveurs, ainsi que les autres animaux qui possèdent un poumon spongieux. Et tous les animaux qui donnent naissance à des œufs ont un poumon spongieux et peu sanguin. Mais les serpents (Οἱ δ' ὄφεις) ne se maîtrisent pas devant le vin. Aussi certains font-ils la chasse aux vipères (τοὺς ἔχεις) en déposant du vin dans des coupelles entre les

¹⁶⁴ Anatole Bailly, « εὐπόριστος, ος, ον », *Le Grand Bailly : Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2000, p. 850.

¹⁶⁵ Voir la brève note 117 du commentaire de Nicandre, où Jacques précise que ces ingrédients sont des : « εὐπόριστα permettant de répondre à la pression des circonstances, quand on est éloigné de tout secours. C'est ce qui peut arriver au laboureur, au bouvier et au bûcheron, pris au dépourvu par une piqure (cf. n. 1). Il s'agit de remèdes végétaux d'autant plus efficaces qu'ils sont frais (cf. 497 s.). »

¹⁶⁶ En note 118, Jean-Marie Jacques explique : « L'un des βοηθήματα (remède, médecine) est plus développé, le bain de vin dans lequel on fait tremper le bras ou la jambe de l'homme blessé à la main ou à la cheville (925-929). [...] Le vin, en effet, est bon pour soigner les plaies, selon le témoignage de Mnésithée rapporté par un poète comique anonyme (fr. com. adesp. 101. 8 = Mnesith. fr. 41 Bert.). Sous forme de bain, on employait les vins vieux notamment pour les ulcères malins, cancéreux et suintants. »

pierres sèches des murettes. Et elles se laissent prendre quand elles sont ivres. Les serpents (οἱ ὄφεις) étant mangeurs de chair, quelque animal qu'ils prennent, ils le rejettent par évacuation après l'avoir vidé de ses humeurs (c'est pratiquement ce que font d'autres animaux du même genre, comme les araignées. Mais les araignées expriment les humeurs de l'extérieur, alors que les serpents (οἱ δ' ὄφεις) le font dans leur estomac). Donc le serpent (ὁ ὄφις) s'empare de ce qui s'offre, d'où que cela vienne. Il mange des petits oiseaux, des bêtes et il avale des œufs. Et lorsqu'il s'en est emparé, il se ramène en arrière jusqu'à ce que cela parvenant à l'extrémité, il se redresse, ensuite il se ramasse lui-même et il se resserre un peu, de sorte que lorsqu'il s'allonge, ce qui a été avalé arrive en bas. Et il fait cela parce que son œsophage est mince et allongé. Les tarentules et les serpents (οἱ ὄφεις) peuvent vivre sans aliment pendant longtemps. Et il est possible de considérer cela chez les animaux élevés par les marchands de drogues.¹⁶⁷

Cet extrait est l'un des seuls que nous ayons trouvés concernant la chasse aux serpents. L'extrait du Stagirite ne mentionne pas une chasse où les citoyens éliminent les serpents lors d'une grande battue. Néanmoins, Aristote écrit qu'une cuve de vin peut servir non pas à éloigner les serpents, mais bien à les éliminer. Lorsqu'il écrit « Aussi certains font-ils la chasse aux vipères (τοὺς ἔχιδας) en déposant du vin dans des coupelles entre les pierres sèches des murettes », Aristote indique clairement que les serpents sont chassés activement. De plus, le philosophe précise qu'il faut placer les coupelles de vin entre les pierres sèches des murettes. Il s'agit ici d'une recommandation logique considérant que les serpents se cachent bien souvent dans les trous du sol et des murs. En effet, les serpents affectionnent particulièrement les rochers, les fissures et les arbres creux afin de trouver refuge et aussi afin de réguler leur température¹⁶⁸. Nous n'avons pas trouvé de preuve de l'attrance des serpents pour le vin dans les études herpétologiques modernes. Ce piège à vipères est également présenté sans grande précision ni explication. Nous pouvons supposer que l'absence d'explication de la part du Stagirite est une preuve que ce piège était couramment utilisé. Tel Nicandre qui choisit de ne pas décrire physiquement les

¹⁶⁷ Aristote, *Histoire des animaux*, VIII, 594 a 10.

¹⁶⁸ Voir la note 5 de Jean-Marie Jacques du commentaire de Nicandre.

espèces de serpents les plus connus des lecteurs, il est vraisemblable qu'Aristote n'ait pas senti le besoin de détailler cette pratique. De plus, nous avons vu qu'Aristote tente d'éviter les *paradoxa*, ce qui semble confirmer la véracité de cette pratique.

Le dernier extrait que nous présenterons dans ce chapitre vient du philosophe Porphyre. Dans son traité *Sur l'abstinence*, il explique que bien qu'il faille éviter de manger la viande des animaux, certains animaux méritent d'être tués. En effet, ceux-ci représentent un danger pour l'homme. Sans grande surprise, le serpent fait partie de ces animaux. Bien que ce philosophe ne mentionne pas la vipère directement, nous pouvons penser que les serpents venimeux sont directement visés. Porphyre écrit :

Ceux qui soutiennent qu'il y a de l'injustice à manger des animaux, sont obligés de prétendre qu'il n'est pas permis de les tuer. Cependant nous sommes indispensablement obligés de faire la guerre aux bêtes sauvages, et cette guerre est juste; car il y en a qui nous attaquent : tels sont les loups et les lions ; d'autres nous mordent lorsque nous marchons dessus, comme les serpents (οἱ ἔχιδες) : il y en a qui gâtent les fruits de la terre, c'est pourquoi nous tâchons de les détruire pour prévenir les maux qu'ils peuvent nous faire. Quiconque voit un serpent (ὄφιν) cherche à le tuer, non seulement afin de n'en être pas mordu, mais afin qu'il ne blesse personne ; car lorsque nous haïssons les bêtes féroces, nous avons de l'amitié pour les hommes : mais s'il est juste de détruire certains animaux, il y en a d'autres qui sont accoutumés de vivre avec nous, et pour lesquels nous n'avons point d'aversion ; c'est ce qui fait que les Grecs ne mangent ni chiens, ni chevaux, ni ânes, ni un grand nombre d'oiseaux. [...]

Lorsque nous nous défendons contre les animaux, nous ne commettons point d'injustice; nous ne faisons que les punir. Il est vrai que nous tuons les serpents (ὄφιν) et les scorpions, lors même qu'ils ne nous attaquent pas : mais c'est afin qu'ils ne fassent point de mal aux autres hommes; et quand nous tuons les bêtes qui gâtent les fruits de la terre, on ne peut pas dire que nous ayons tort. [...]

Les dieux eux-mêmes ont ordonné qu'on leur sacrifiât les bêtes sauvages. L'Histoire est remplie de ces faits. Les Héraclides qui allèrent à la guerre de Lacédémone avec Euristhènes et Proclès, n'ayant pas de vivres, mangèrent des serpents (ὄφεις) que la terre leur donna pour

nourriture. Une nuée de sauterelles sauva un jour en Libye une armée qui manquait de tout.¹⁶⁹

Ainsi, Porphyre mentionne que certaines espèces d'animaux, dont les serpents, méritent d'être tuées en raison du mal qu'ils peuvent porter aux Hommes. Lorsqu'il écrit « quiconque voit un serpent (ὄφις) cherche à le tuer, non seulement afin de n'en être pas mordu, mais afin qu'il ne blesse personne [...] », Porphyre explique, que parce que ces animaux « gâtent les fruits de la terre », il n'y a aucun tort de les éliminer. Avec ces extraits, et celui d'Aristote, nous pouvons supposer que les serpents venimeux devaient être éliminés à vue en raison du danger qu'ils représentaient. Si les pièges d'Aristote semblent constituer une chasse passive, Porphyre, quant à lui, affirme que « nous sommes indispensablement obligés de faire la guerre aux bêtes sauvages, et cette guerre est juste; car il y en a qui nous attaquent ». Il semble donc que Porphyre encourage les hommes de cette époque à chasser et à combattre ces féroces animaux.

Dans un passage, Porphyre mentionne une nouvelle information qui reste exceptionnelle dans l'ensemble des sources disponibles. Les Héraclides allant à la guerre contre Lacédémone mangèrent des serpents parce qu'ils n'avaient plus de vivres. Il s'agit ici de la seule occurrence où les serpents sont mangés par les Grecs. Bien qu'en période de famine le serpent ait pu servir d'aliment de subsistance, rien ne permet d'affirmer que le serpent fut une viande désirée et chassée par les Grecs, d'autant que sa chasse représente un danger potentiel pour l'humain. Le serpent venimeux semble donc avoir été chassé dans le but de se protéger et non pour se nourrir. Ou pour servir à fabriquer des onguents. Dans le livre II de Porphyre, le philosophe mentionne aussi que ces « vils animaux » ne méritent pas d'être sacrifiés aux divinités et qu'ils sont par ailleurs totalement inutiles :

¹⁶⁹ Porphyre, *De l'abstinence*, I, 14; 20; 25. (trad. de Jean Levesque de Burigny, Paris, de Bure l'ainé, 1747).

Le plaisir que nous prenons à ces sacrifices nous empêche de faire attention à la vérité; mais si nous nous trompons nous-mêmes, nous ne trompons pas dieu. Nous ne sacrifions aucun de ces vils animaux, qui ne sont d'aucune utilité aux hommes; car qui est ce qui ne s'est jamais avisé d'offrir aux dieux des serpents (ὄφεις), des scorpions, des singes, et des animaux de pareille espèce ? Mais quant à ceux qui nous sont utiles, nous n'en épargnons aucun : nous les tuons et nous les écorchons dans l'idée de mériter par là la protection des Dieux.¹⁷⁰

Ainsi, pour Porphyre, le serpent, et davantage le serpent venimeux sont inutiles. En ce qui concerne le serpent venimeux, rien ne permet de déclarer que les ophidiens aient eu une quelconque utilité pour l'habitant de la Grèce antique. Le serpent est alors plutôt perçu comme un animal sauvage, un θηρίον (bête sauvage, malfaisante et féroce) par les écrivains de l'époque. Ainsi, Homère décrit la peur qui habite Pâris lors de son combat contre le féroce Ménélas et la compare à la peur du serpent. Il écrit :

Quand Alexandre semblable à un dieu le vit apparaître au premier rang, la terreur frappa son cœur; reculant, il se retira dans le groupe de ses compagnons, pour éviter la divinité funeste. Comme un homme qui voit un serpent (τε δράκοντα) bondit en arrière et s'écarte dans les vallons de la montagne; un tremblement saisit ses joues; ainsi se replongea dans la foule des Troyens superbes, par crainte du fils d'Atrée, Alexandre semblable à un dieu.¹⁷¹

En somme, dans les sources de l'Antiquité, la vipère est perçue négativement. D'ailleurs, le vocabulaire utilisé reflète la peur de ce reptile. La vipère est et reste donc un animal sauvage dont il faut se méfier. Les Grecs ont probablement appris très tôt à différencier les serpents venimeux des serpents inoffensifs. L'absence de description physique des serpents venimeux les plus connus chez Nicandre laisse supposer, par une preuve *in absentia*, que les serpents venimeux étaient probablement bien connus de la population locale. Ainsi, le serpent venimeux semble avoir été étudié dans le seul but de s'en protéger et non dans un but utilitaire. Bodson explique

¹⁷⁰ Porphyre, *De l'abstinence*, II, 35.

¹⁷¹ Homère, *L'Illiade*, III, 32-73.

que, dans les sources anciennes, les descriptions de serpents venimeux sont plus exhaustives que celles de leurs cousins inoffensifs justement en raison du danger que les vipères représentent. Par exemple, la littérature iologique ne traite pas, ou très peu, des serpents dépourvus de venin. L'historienne explique :

Un des obstacles constamment rencontrés, dès que les questions doivent être approfondies, tient au fait que les «fiches signalétiques» des serpents mentionnés dans les textes sont rarement complètes sur tous les points, les exemples extrêmes étant ceux où font défaut et la localisation et la description, si sommaire soit-elle. De telles omissions se rencontrent surtout à propos d'espèces reconnues sans danger pour l'homme et sur lesquelles il a semblé superflu de s'appesantir. Pour des raisons évidentes de prévention, les espèces venimeuses ont été, dans l'Antiquité comme elles le sont encore aujourd'hui, davantage étudiées.¹⁷²

Pour conclure, les serpents venimeux ont été bien étudiés par les scientifiques grecs afin de se protéger d'une envenimation. Il semble que les habitants de la Grèce aient aussi eu une bonne connaissance des ophidiens du territoire grec pour les mêmes raisons. Si la symbolique du serpent laisse sous-entendre des contacts mixtes, à la fois positifs et négatifs, le caractère sauvage des serpents venimeux et autres θηρία ne permettent pas de relever cette ambiguïté dans les contacts réels entre les habitants et les ophidiens venimeux.

¹⁷² Bodson, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.62.

CHAPITRE IV

LES CONTACTS AVEC LES SERPENTS INOFFENSIFS

Permettez-moi, au nom de Zeus défenseur de la famille, de demander aux Tragiques et avant eux aux auteurs de mythes à quoi cela rime de plonger dans une inconscience aussi grande le fils de Laïos, lequel s'unit – funeste union!- à sa mère, ou Télèphe qui, sans aller jusqu'à consommer l'acte sexuel, se coucha à côté de celle qui l'avait enfanté et aurait fait comme le premier si un dragon, émissaire divin, ne s'était pas interposé. Élien, *Personnalité des animaux*, III, 47.

Nous avons vu que les Grecs de l'Antiquité n'avaient que peu de contacts avec les serpents venimeux en raison du danger qu'ils représentent pour l'homme. Pourtant, dans notre chapitre portant sur la symbolique du serpent, les mythes entourant ce reptile le présentent bien souvent comme un animal à la double nature, capable du meilleur comme du pire. Ses terribles défauts se retrouvent ainsi bien souvent inversés. Nous verrons dans ce chapitre les contacts que les Grecs avaient avec les serpents inoffensifs sur leur territoire. Comme pour le précédent chapitre, nous trouvons important de mentionner les mythes entourant ceux-ci afin de dégager les informations vraisemblables révélées par ces légendes. Parmi ces informations, nous notons notamment le rôle de gardien du serpent, son utilisation dans les cultes, son rôle de compagnon fidèle pour enfin s'attarder sur une espèce de serpent unique dans la littérature grecque, le serpent d'Épidaure, célèbre compagnon de la divinité Asclépios.

4.1 Le serpent, l'animal gardien par excellence

Si, dans le précédent chapitre, nous nous sommes intéressé aux serpents venimeux, notamment la famille des vipères, ce chapitre portera plutôt sur les espèces de serpents non venimeux et donc plus dociles, les couleuvres, famille importante d'ophidiens en Europe comprenant plusieurs genres, espèces et sous-espèces. Les descriptions de serpents non-venimeux apparaissent moins détaillées que celles de leurs cousins venimeux, il est donc plus difficile de reconnaître les espèces modernes dans les ouvrages antiques. De plus, la littérature iologique se consacre presque exclusivement aux animaux venimeux et laisse donc peu de place aux descriptions des couleuvres. Pourtant ces serpents, très courants sur le territoire, devaient côtoyer presque quotidiennement les habitants de la Grèce antique. En outre, dans la mesure où ils ne représentaient pas un danger, les contacts et relations entre ces serpents et les Grecs devraient conséquemment être plus abondants. Bodson, dans son étude sur les noms des serpents, retrouve plus de 80 termes différents permettant de distinguer différentes espèces. Ainsi, pour le genre ἡ ἔχιδνα, ης, Bodson retrouve et analyse parmi les sources sept vocables différents qui permettent de distinguer certaines espèces modernes¹⁷³. Pour les serpents inoffensifs, le vocabulaire paraît plus restreint. Dans les sources que nous avons étudiées, les serpents non-venimeux sont communément appelés « dragons ». Le dragon, loin de ressembler au dragon occidental médiéval, conserve toujours l'apparence d'un serpent. En grec, le terme « ὁ δράκων, οντος » englobe autant les serpents extraordinaires et mythiques que les serpents réels. Pour différents auteurs¹⁷⁴, le terme δράκων comprend la famille des couleuvres et des serpents constrictors indiens et africains. La famille des *Colubridae*, dont les genres *Elaphe*, *Natrix* et *Malpolon*, compte parmi elle les espèces les plus connues et les plus spectaculaires d'Europe. Pour Trinquier, la

¹⁷³ Liliane Bodson, « Introduction au système de nomination des serpents en grec ancien : l'ophionyme *dipsas* et ses synonymes », *Anthropozoologica*, 47, 2012, p.77.

¹⁷⁴ Voir notamment Liliane Bodson, « Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin », *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 8, 1986, p.65-119 et Jean Trinquier, « La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins », *Pallas*, vol. 78, 2008, p.221-255.

documentation figurée, statuaire et bas-reliefs, rend très difficile l'identification de ces mystérieux dragons. Par contre, les sources écrites, par leur cohérence, permettent d'identifier certaines caractéristiques de ces serpents. En expliquant le substantif δράκων, Trinquier note :

Cette façon de comprendre le substantif a été soumise à une critique serrée par L. Bodson, qui a montré que le substantif δράκων n'était pas un terme générique, mais qu'il désignait, malgré un certain nombre d'interférences et de confusions souvent dues à des emplois figurés, des serpents particuliers, partageant certaines des caractéristiques suivantes : un œil large et brillant, qui leur a valu leur nom, une taille notable, une bonne aptitude à la nage et à la reptation sur des surfaces verticales et pour finir le recours à la constriction pour mettre à mort certaines proies. Ses traits orientent l'attention vers la famille des *Colubridae*, plus précisément vers les couleuvres terrestres – *Elaphe*, *Coluber*, *Coronella*, *Malpolon* – et aquatiques – *Natrix*. Lorsque ces caractéristiques sont toutes réunies, il convient de privilégier le genre *Elaphe*, dont les représentants, à la fois grimpeurs, nageurs et constricteurs, comptent parmi les plus grands serpents européens, certaines couleuvres dépassant 2,5 m.¹⁷⁵

L'acuité visuelle des couleuvres, décrite par de nombreux zoologistes grecs, explique que les légendes lui attribuent un rôle de gardien pour les trésors, les sources ou les grottes mythiques. Ajoutons que les couleuvres, notamment du genre *Elaphe*, peuvent atteindre plus de deux mètres, soit le double de la taille de la majorité des vipères. Nous savons que les couleuvres comptent parmi les plus grands serpents d'Europe et présentent un corps d'apparence moins trapu que les vipères. Bien qu'elles ne représentent pas le même danger pour l'homme dans la vie quotidienne, il semble néanmoins raisonnable de penser que les Anciens aient choisi de représenter le monstre ophiomorphe avec cette apparence. Les mœurs et caractéristiques de cette famille de serpents les prédisposaient à devenir l'archétype du serpent mythique. Trinquier explique ainsi comment les couleuvres ont pu servir de modèle aux serpents mythiques :

¹⁷⁵ Jean Trinquier, *loc. cit.*, p.221-222.

Dans la mesure où le mythe prêtait à certaines créatures reptiliennes une taille considérable, il était somme toute assez naturel de les imaginer sous la forme d'une couleuvre, plutôt que sous celle, par exemple, d'une vipère, serpent plus trapu, mais beaucoup plus court que les plus grandes couleuvres. Bonnes nageuses et bonnes grimpeuses, les couleuvres du genre *Elaphe* pouvaient aisément remplir le rôle de gardien d'un point d'eau ou d'un arbre, tandis que les mœurs aquatiques du genre *Natrix* le prédisposaient à veiller sur les sources. À cela s'ajoute que l'œil de ces couleuvres, grand et bien dégagé, semble darder des regards perçants, dignes d'un gardien vigilant et intraitable. Ces différents traits expliquent sans doute que les couleuvres aient pu servir de modèles privilégiés aux serpents mythiques et partager avec eux la même dénomination.¹⁷⁶

Cette fonction de gardien, associée au caractère primordial du serpent le place donc souvent en adversaire du héros civilisateur, car l'être primordial doit disparaître afin de laisser la place à un ordre nouveau et civilisé¹⁷⁷. Parmi les mythes les plus connus relatant la fonction gardienne des serpents, mentionnons le serpent gardien du Jardin des Hespérides, où se trouvent les célèbres pommes d'or. Dans le cadre de ses douze travaux, Héraclès doit voler trois pommes d'or aux nymphes Hespérides. Le gardien de cet arbre légendaire est un serpent ou un dragon, fils de Phorcys et de Cète selon Hésiode. Le poète décrit en ces termes ce serpent : « Le dernier enfant de Phorcys et Cète aux joues fraîches fut un serpent terrible (πέλωρον ὄφις) : il déroule, gardien des agnelles d'or, ses immenses anneaux, dans le sol profond, solitaire.¹⁷⁸ » Son aspect légendaire, sa taille et la présence, dans certaines occurrences, de plusieurs têtes le différencient des serpents réels. Pourtant, ce dragon arboricole, puisqu'il vit dans le

¹⁷⁶ Jean Trinquier, *loc.cit.*, p.225.

¹⁷⁷ Trinquier ajoute : « La plupart des serpents ou des créatures serpentiformes mis en scène par les mythes grecs sont présentés comme des êtres primordiaux, des fils de la Terre. Ils exercent très souvent une fonction de gardien : gardien d'un territoire, d'un point d'eau, d'une source, d'un arbre, d'un trésor ou d'un objet magique. Ces deux caractéristiques – caractère primordial et fonction de gardien – permettent de comprendre pourquoi le serpent est si souvent l'antagoniste aussi des dieux d'en haut que des héros. Fils de la Terre, être primordial, le serpent doit parfois disparaître pour laisser la place à un ordre nouveau, non seulement celui des Olympiens, mais aussi celui de la cité et de ses γένη. Gardien d'un lieu, d'une source ou d'un objet magique, le serpent est aussi un obstacle sur la route du héros et lui fournit l'occasion d'une épreuve qualifiante. », p. 223-224.

¹⁷⁸ Hésiode, *Théogonie*, 330.

pommier, apparaît semblable aux serpents inoffensifs de la Grèce. Pausanias, lors de son voyage à Olympie remarque un trésor représentant ce mythe. Sa description du serpent, relativement peu détaillée, ne mentionne pas de qualités extraordinaires au serpent. Le serpent semble avoir été sculpté simplement, entortillé autour de l'arbre qu'il protège. Le Périégète écrit :

Le troisième et le quatrième trésor sont une consécration des gens d'Épidamne <...> comporte la voûte céleste soutenue par Atlas, il comporte Héraclès et l'arbre des Hespérides : le pommier et le serpent (τὸν δράκοντα) enroulé autour du pommier, ces offrandes aussi sont en cèdre, elles sont l'œuvre de Théoclès fils d'Hègylos.¹⁷⁹

Il convient de remarquer le manque d'éléments extraordinaires dans la description de ce serpent de légende. Bien loin des dragons occidentaux médiévaux, le dragon grec n'est qu'un banal serpent, directement inspiré de ceux connus de la population. Pourtant, malgré la simplicité de ces dragons¹⁸⁰, nous les retrouvons comme gardiens fidèles. Élien, dans son ouvrage, mentionne le fleuve Euphrate et décrit un *paradoxon* plutôt étrange. Les serpents de cette région protègent les habitants locaux des étrangers et mettent à mort les intrus. Élien écrit :

L'Euphrate coule entre la Parthiène et la Syrie; il a deux avantages sur les autres fleuves, et je dirai son second avantage à une autre occasion; je vais parler de celui que les Parthes et les Syriens lui reconnaissent, et qui s'accorde avec mon propos du moment. Près de l'endroit même où ce fleuve prend sa source naissent des serpents (ὄφεις) qui sont extrêmement hostiles aux hommes, non pas à ceux qui sont du pays et vivent au milieu d'eux, mais aux étrangers et à ceux qui n'ont rien à voir avec eux. Les serpents punissent ainsi de mort les intrus.¹⁸¹

Comme le serpent représente l'autochtonie, le *paradoxon* le fait apparaître comme le protecteur de la région. Contrairement au mythe des pommes d'or où le serpent garde

¹⁷⁹ Pausanias, VI, 19, 8.

¹⁸⁰ Une simplicité relative, mais qui se distingue des monstres grecs et chthoniens plus connus, comme Chimère, Cerbère, Méduse, tous des monstres possédant plusieurs appendices ou membres extraordinaires.

¹⁸¹ Élien, *Personnalité des animaux*, IX, 29.

un trésor face aux hommes, il devient ici un gardien pour les hommes, un peu comme un chien de garde¹⁸². En outre, la fonction de gardien qu'adopte le serpent est décrite aussi dans certaines tragédies. Chez Sophocle, un serpent se retrouve gardien de Chrysé et punit tout homme qui s'approche trop près de lui. Le dramaturge écrit :

Le mal dont tu souffres t'est venu des dieux, pour avoir approché le gardien de Chrysé, le serpent (κρύφιος οἰκουρῶν ὄφις) qui, dans l'ombre, veille à demeure sur son pourpris sans toit; et sache que jamais, aussi longtemps que ce même soleil se lèvera ici et se couchera là, jamais ce mal cruel n'aura de fin pour toi, tant que tu n'auras pas, cela de ton plein gré, abordé aux champs troyens et rencontré chez nous les fils d'Asclépios, qui t'en soulageront, pour qu'à la fin, avec cet arc et avec moi, tu enlèves la place.¹⁸³

Dans cet extrait, le héros Philoctète est puni pour avoir approché le gardien de la divinité Chrysé. Si le gardien protège la divinité, il semble que les dieux protègent également le serpent. En effet, le mal dont souffre le héros est une vengeance divine contre celui qui s'en est trop approché. Dans cet extrait, le serpent semble donc revêtir un aspect quasi-divin¹⁸⁴, puisqu'il est directement protégé par les dieux, ceux-ci punissant même les intrus osant déranger le gardien de Chrysé. Cette ambivalence symbolique où le serpent devient tour à tour ennemi à abattre et gardien-protecteur ajoute à l'ambiguïté des serpents que nous avons déjà amplement expliquée. Ainsi, les ophidiens servent de gardiens par excellence dans les mythes et légendes grecques en raison de leur excellente vue et de leur apparence quasi-monstrueuse. Les habitudes réelles des couleuvres, qui sont bonnes nageuses et bonnes grimpeuses,

¹⁸² Ces deux extraits montrent bien, à nouveau, la double nature du serpent, car le serpent est un gardien mis en opposition avec l'homme dans un extrait et un gardien plus coopératif dans l'autre.

¹⁸³ Sophocle, *Philoctète*, 1328 (trad. de Paul Mazon, Paris, Robert Laffont, 1975).

¹⁸⁴ Un dieu venge également la mort d'un serpent gardien dans les *Phéniciennes* d'Euripide où le dramaturge écrit : « Il faut, dans le repaire où le dragon né de la terre (δράκων ὁ γηγενής) surveillait les eaux de Dircé, que ton fils soit égorgé pour donner à la terre une libation sanglante; c'est l'effet de l'antique ressentiment conçu contre Cadmos par Arès, qui venge le meurtre du dragon né de la terre (γγενεῖ δράκοντι). » (Euripide, *Phéniciennes*, 931 (trad. d'Henri Grégoire, Paris, Robert Laffont, 1975)) Dans cet extrait, le serpent est spécifiquement nommé « dragon né de la terre » renforçant l'aspect ancien et chthonien de l'animal. De plus, l'animal surveille les eaux de Dircé dans son repaire, reprenant certaines composantes symboliques du serpent mythique, par exemple son lien avec le domaine aquatique et son rôle de gardien légendaire.

étaient familières des habitants de la Grèce. Bien que les sources anciennes ne témoignent pas d'une réelle utilité des serpents dans la maison, les exemples abondants de la fonction gardienne des ophidiens laissent tout de même penser qu'ils ont pu avoir un certain rôle dans la vie quotidienne du peuple hellène. L'étude de ces mythes ne permettent pas d'entrevoir de grandes interactions entre les serpents et les habitants de la Grèce. Néanmoins, les légendes attestent tout de même que les Grecs avaient une bonne connaissance des serpents de la région. C'est à Athènes, dans son rôle de gardien de la cité, que le serpent prend une importance symbolique et réelle étonnante.

4.2 Les serpents d'Athènes

À Athènes, à côté de la statue chryséléphantine de la déesse Athéna, au sein du Parthénon, trône un serpent. Réalisée au V^e siècle par le sculpteur Phidias, la statue gigantesque d'Athéna est un élément important de la cité athénienne. Symbole de la puissance de la cité, mais aussi du respect et de l'importance d'Athéna pour les Athéniens, la statue est décorée avec les symboles habituellement associés à la déesse, comme son casque, sa lance, et l'égide légendaire. Le texte du voyageur Pausanias constitue une des seules sources décrivant la statue lorsqu'elle était encore debout. Il la décrit en ces mots :

La statue d'Athéna la représente debout avec une robe qui tombe jusqu'aux pieds; sur la poitrine on a enchâssé la tête de Méduse, elle aussi en ivoire; Athéna tient une Victoire de quatre coudées environ, et dans l'autre main une lance; un bouclier est posé contre ses jambes et près la lance il y a un serpent (δράκων). Ce serpent (ὁ δράκων) serait Érichthonios.¹⁸⁵

¹⁸⁵ Pausanias, I, 24, 7.

Ainsi, près de ses armes et symboles est sculpté un serpent. Selon Pausanias, ce serpent est peut-être une représentation du personnage mythique Érichthonios. Personnage très important pour Athènes il est, selon Homère, le fils de Gaïa la Terre et d'Héphaïstos. Le dieu, tentant de violer Athéna, éjacule sur la cuisse de la déesse qui l'essuie avec un morceau de laine et le jette au sol. Comme la semence divine est toujours féconde, Érichthonios naît de cette union illégitime. Le personnage est reconnu pour être également le quatrième roi légendaire d'Athènes, successeur de Kékrops. Comme son ancêtre avant lui, Érichthonios est souvent perçu et représenté comme un être double, mi-homme et mi-serpent. Nous nous intéresserons d'abord brièvement au personnage mythique de Kékrops pour ensuite revenir au héros Érichthonios. Ainsi, Kékrops le roi-serpent est presque toujours représenté comme un être extraordinaire ophiomorphe. Reconnu comme le premier roi d'Athènes dans la *Bibliothèque* d'Apollodore, le roi-serpent Kékrops se démarque par son apparence et ses caractéristiques. Il peut nous paraître étrange qu'Athènes, ville rationnelle par excellence, ait choisi comme premier ancêtre légendaire un homme-serpent. Pour Laurent Gourmelen, le choix des Athéniens de se munir d'un premier roi mi-homme mi-serpent est avant tout un choix idéologique stratégique. Le serpent, comme nous l'avons vu, est un animal à la symbolique forte et ancienne. Ses nombreux liens avec le monde souterrain et chthonien font de lui un animal qui peut aider à renforcer l'autochtonie d'un peuple. Si le serpent est présent dans plusieurs mythes fondateurs des cités grecques, aucune autre cité n'offre un rôle si important à cet animal. Contrairement aux autres récits fondateurs, le rôle du serpent est, à Athènes, uniquement positif. Kékrops, un être primordial et né uniquement de la Terre¹⁸⁶, tel un serpent, ne souffre pas de rage animale comme beaucoup d'êtres doubles¹⁸⁷. Bien

¹⁸⁶ On dit d'ailleurs de lui qu'il est *gègenès* (littéralement né de la terre) et ce terme est essentiel à la présentation de Gourmelen, car cette caractéristique est déterminante pour ce personnage mythique.

¹⁸⁷ Pensons aux sirènes, aux harpies, aux satyres, aux centaures et au Sphinx qui présentent tous un corps mi-animal mi-humain, mais qui restent plus près des bêtes sauvages que de l'être humain, représentant la mince frontière entre les hommes et les animaux, entre culture et nature et entre sauvagerie et civilisation. Kékrops, lui, reste entier dans son caractère double. Gourmelen écrit : « Si Kékrops sépare l'homme de l'animal, il n'est pas pour autant un personnage-frontière.

que Kékrops possède une nature hybride, il n'y a aucune opposition ni dualité dans sa personnalité. Il est même plutôt perçu comme un médiateur, capable de faire le lien entre les différentes natures qui le définissent¹⁸⁸. Dans les différentes sources et fragments mentionnant cet être légendaire, Kékrops est reconnu pour avoir institué le mariage monogamique, un premier synœcisme autour d'Athènes, une certaine forme d'écriture et le sacrifice végétal. Ce type de sacrifice, rapporté par Pausanias, consiste en une offrande de petits gâteaux, appelés *pemmata*. Kékrops, parce qu'il représente cette transition entre monde sauvage et monde civilisé, instaure un rituel civilisé et non sanglant¹⁸⁹. Ainsi, pour les Athéniens, le premier roi légendaire, malgré son ophiomorphie et son appartenance au monde chthonien, est un être civilisé dès sa naissance. Gourmelen explique que la construction mythique de Kékrops représente l'autochtonie athénienne par excellence. Malgré sa double nature, Kékrops, dans son rôle de premier roi, ne possède pas de défauts majeurs liés à son archaïsme et à son association au domaine chthonien. Gourmelen précise :

À Athènes, le problème est insoluble. Point de monstre possible ni même de bêtes sauvages et dangereuses, puisqu'à Athènes, on le sait bien, de tout temps, hommes et animaux ont vécu en parfaite harmonie, au sein d'une nature d'emblée civilisée et ordonnée, par la grâce des dieux. Point de héros fondateur venu de l'extérieur tuer le dragon, puisque l'origine ne peut se penser que sur le mode de l'autochtonie. À Athènes, une seule possibilité : un *gègenès*, ancêtre primordial des Athéniens et de son peuple. Un *gègenès* qui soit d'emblée un autochtone

Transgressant toutes les limites, il est omniprésent, il assure un lien : il est le médiateur parfait. » Laurent Gourmelen, *Kékrops, le Roi-Serpent : Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p.408.

¹⁸⁸ Gourmelen ajoute en conclusion de son ouvrage : « Double, homme et animal, Kékrops est à même de remplir les fonctions déterminantes de médiateur. Il préexiste au grand partage originel, il échappe à toute division et, en sa qualité d'« élément » extérieur, participe des trois mondes, celui des dieux, celui des hommes et celui des animaux. À ce titre, son rôle essentiel est de tracer une frontière, de dédoubler en l'homme l'identité humaine et la menace de l'animalité. » Laurent Gourmelen, *op. cit.*, p.407

¹⁸⁹ Gourmelen précise : « Le temps de Kékrops est celui d'une acquisition pour l'homme de son mode alimentaire civilisé qui, comme toujours pour les Grecs, passe nécessairement par la médiation du sacrifice. Temps du progrès, intégré à une représentation traditionnelle d'une évolution humaine, le règne du roi hybride est, également dans le domaine du sacrifice, un temps de transition, qui par définition révèle des limites. » Laurent Gourmelen, *op. cit.*, p.252.

parfait, sans la moindre attache avec les puissances inquiétantes et redoutables de Terre. Un « pur » *gègenès* qui ne soit pas un dragon monstrueux, qui ne garde en lui aucune trace de son ambivalence originelle, pas même le plus infime. C'est ce que parvient, avec succès, à imposer la cité athénienne. [...] Par-là même, l'ophiomorphisme de Kékrops atteste du fait qu'à Athènes, dès les origines, la naissance chthonienne fonde le mythe politique d'autochtonie; il prouve qu'il n'est pas de plus belle naissance. Cette politisation de la double nature passe par une habile « reconstruction » du personnage, reposant sur l'occultation systématique de sa part sombre et le non-dit de sa métamorphose. Faire l'économie de cette métamorphose, en tirant tout le parti d'une double nature harmonieusement assumée, c'est aussi faire coïncider origines primordiales, origines de l'homme et origines de la cité en un seul et même temps.¹⁹⁰

Ainsi, la construction du personnage de Kékrops n'est pas le fruit du hasard, mais bien le résultat d'une « habile reconstruction » d'un être mi-homme mi-serpent dont les attributs et les qualités font de lui l'autochtone par excellence. Il légitime par ce fait même l'autochtonie athénienne.

Si Kékrops est né de la Terre seule, véritable *gègenès*, Érichthonios bénéficie d'une aide extérieure, la semence d'Héphaïstos. Cette fécondation du sol par la semence divine rappelle une prise de possession du sol ou une implantation, au contraire de la naissance de Kékrops qui était spontanée¹⁹¹. La naissance d'Érichthonios est abondamment représentée dans la statuaire grecque. Reconnu comme son fils par Athéna, Érichthonios est d'abord confié aux filles de Kékrops, renforçant le lien unissant ces deux personnages mythiques. Mentionnés pour la première fois par Euripide dans la pièce *Ion*, les Kékropides doivent garder le fils d'Athéna, remplissant le rôle de *kourotrophes*. Alors caché dans une ciste, gardée par des serpents, il devient prohibé de le regarder et de le nourrir. Cet interdit n'est évidemment pas respecté par une des filles de Kékrops qui sera punie; soit mordue par des serpents gardant la ciste, soit prise d'une crise de folie imposée par Athéna.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p.405.

¹⁹¹ *Ibid.*, p.130-131.

Ainsi, dès sa naissance, Érichthonios est intimement lié au serpent. Ces liens unissant le premier Athénien aux serpents peuvent également expliquer l'apparence ophiomorphe que prend parfois celui-ci dans certaines représentations figurées¹⁹². L'important lien entre Érichthonios et les serpents s'avère beaucoup plus concret dans la pièce de théâtre *Ion* d'Euripide qui rapporte une coutume typiquement athénienne. Dans cette pièce, Hermès mentionne en guise de prologue que les Athéniens avaient coutume de faire porter aux nourrissons de petits bracelets en forme de serpent en or. Euripide écrit :

Donc, Créuse en ces lieux l'exposa, étendu dans le cercle parfait d'une creuse corbeille, à l'exemple de ses aïeux, en souvenir d'Érichthonios. Car la fille de Zeus, autrefois, avait mis comme gardes du corps deux serpents (δράκοντες) aux côtés de ce fils de la terre, et l'avait confié aux vierges Aglaurides. De là vient la coutume, au peuple d'Érechthée, de faire, à ses enfants, porter des serpents d'or (ὄφεις ἐν χρυσηλάτοις).¹⁹³

Le personnage de Créuse, fille d'Érechthée, ajoute également en fin de pièce : « Il y a des serpents (δράκοντες), vieux bijoux tout en or, don d'Athéna qui veut que les enfants le portent, pour imiter Érichthonios, notre ancêtre¹⁹⁴. » Ainsi, il semble que les Athéniens aient eu comme coutume de parer leurs enfants de serpents d'or, signe de l'autochtonie et de leur appartenance à la cité¹⁹⁵. Par contre, la pièce d'Euripide est

¹⁹² Gourmelen précise en note 53 : « Ces liens étroits pouvant aller, comme on l'a vu, jusqu'à l'identification pure et simple de l'enfant au serpent. L'iconographie de l'épisode de l'ouverture de la ciste où est enfermé l'enfant semble parfois substituer à l'enfant un serpent, voire suggérer une nature serpentiforme de l'enfant en dissimulant le bas de son corps. » Laurent Gourmelen, *op. cit.*, p.134.

¹⁹³ Euripide, *Ion*, 22-23.

¹⁹⁴ Euripide, *Ion*, 1427-1432.

¹⁹⁵ Bodson, tout en identifiant le serpent représenté ajoute : « Impliquée dans la célébration rituelle d'Athéna, la Couleuvre à quatre raies l'est aussi dans un des plus importants mythes athéniens : celui de la naissance d'Érichthonios, sinon lorsque la déesse recueille le héros nouveau-né, du moins quand elle l'installe dans la corbeille qu'elle confie aux filles de Cécrops ou qu'elle réprime leur coupable curiosité. Miniaturisé aux dimensions d'un tour de cou en or, le serpent bénéfique devient une des amulettes apotropaïques que l'on faisait, à Athènes, porter aux nourrissons, à la fois comme emblème protecteur et comme symbole de l'autochtonie qu'Érichthonios avait, le premier, incarnée. De la sorte, l'enfant était placé sous la sauvegarde spécifique d'Athéna nourricière des petits (kourotrophos) et, par là, garante de la croissance des futures générations de citoyens sur lesquels elle régnait, une fois qu'ils étaient devenus adultes, en tant que poliadé. »

la seule mention de cette tradition qui n'est rapportée nulle part ailleurs. Il convient alors de constater que les recherches archéologiques n'ont pas encore permis de découvrir des bijoux tels que décrits par Euripide¹⁹⁶. Pourtant, les représentations figurées semblent prouver l'existence de ces bijoux et de cette coutume. Deux vases retrouvés par les archéologues représentant la naissance d'Érichthonios illustrent cet usage¹⁹⁷.

Le serpent se retrouve donc associé à Érichthonios, fils d'Athéna, mais également à la déesse elle-même. Liliane Bodson dans son article *Nature et fonctions des serpents d'Athéna*, réalise un travail très précis dans l'identification des serpents associés à Athéna. Pour l'historienne, les ophidiens représentés sur l'égide ne peuvent être confondus avec les serpents domestiques associés à la divinité poliade. Il semble que les Grecs, ayant une bonne connaissance de l'herpétofaune, aient su représenter ces derniers en lien avec les différentes fonctions de la déesse. Les serpents représentés sur les pourtours de l'égide, l'arme ultime d'Athéna, ressemblent davantage à des vipères, caractérisées par un appendice sur le bout du museau alors que ceux associés au rôle de protecteur de la cité s'apparentent plutôt aux couleuvres inoffensives. Bodson se risque également à identifier de façon très précise les taxons probables de ceux-ci et écrit :

Les fonctions d'Athéna Poliade et d'Athéna combattante relèvent de registres différents, même s'ils sont complémentaires, de son champ d'action. Dans l'un et l'autre, les Grecs ont pu lui associer des serpents dans la mesure où ces animaux, parce qu'ils étaient soigneusement différenciés, symbolisaient les divers pouvoirs détenus par la déesse.

Liliane Bodson, « Nature et fonctions des serpents d'Athéna », *Mélanges Pierre Lévêque*, no.4, 1990, p.48-49.

¹⁹⁶ Voir Liliane Bodson, « Nature et fonctions des serpents d'Athéna », *Mélanges Pierre Lévêque*, no.4, 1990, p.49 et Gourmelen, *Kékrops, le Roi-Serpent : Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 341.

¹⁹⁷ Gourmelen mentionne la coupe du Peintre de Kodros (430-440) (Berlin, Staatl. Mus. F 2537; ARV², 1268.) où est représenté un enfant avec une amulette en forme de serpent d'or qu'il porte au cou et un fragment de pélikè retrouvé à Géla (470-460) (Palerme, Muz. Naz. ; ARV², 1339, 3.) présente un enfant muni d'une longue chaîne ornée de bijoux dont la forme évoque un serpent.

Les facteurs qui ont, à l'origine, établi la relation entre Athéna et les serpents sont assurément moins zoologiques que religieux et symboliques et ils s'inscrivent dans la ligne de ses antécédents pré-helléniques. Mais, qu'il s'agisse de la grande couleuvre vénérée sur l'Acropole d'Athènes (*Elaphe quatuorlineata*) ou des vipères, telle *Vipera ammodytes*, situées au bord de l'égide, c'est la connaissance attentive des espèces repérées par les anciens Grecs dans leur herpétofaune qui a institué la validité de leurs choix. Même quand ils apparaissent simultanément, ces serpents ne peuvent être pris l'un pour l'autre. Chacun a non seulement son utilité et sa place propres, mais aussi ses traits spécifiques. Textes et représentations figurées rendent perceptibles l'appropriation entre les particularités physiques et comportementales des reptiles concernés et la position qui leur a été assignée dans le culte et dans l'iconographie d'Athéna. En raison de la puissance évocatrice qu'ils véhiculent, pareille concordance ne contribue pas médiocrement à intensifier le prestige de la déesse dans les deux sphères d'attributions où des serpents lui ont été adjoints.¹⁹⁸

Ainsi, les ophidiens semblent constituer un symbole fort de la déesse Athéna. Représentés sur son égide, ou à ses côtés, ou composant les cheveux de la Gorgone sur son *gorgoneion*, les serpents se retrouvent bien souvent joints à la déesse protectrice d'Athènes, avec leur double nature, offensive ou inoffensive. La ville d'Athènes est donc intrinsèquement liée à ces reptiles qui protègent les citoyens et leur autochtonie. Les relations évidentes entre Athènes, Athéna et les serpents revêtent un aspect beaucoup plus concret dans les écrits d'Hérodote. L'historien raconte qu'encore au V^e siècle, les Athéniens croyaient qu'un serpent habitait véritablement sur l'Acropole et qu'il en était le protecteur. Ce gardien de la Polis est l'*oikouros ophis*, c'est-à-dire le gardien de la maison, qui devient ici, par un élargissement de la sphère privée à la sphère publique, la cité entière¹⁹⁹. L'acuité de son regard, ses nombreux liens avec le domaine chthonien, son association à la fécondité et à la fertilité lui permettent de jouer un rôle primordial dans la protection de la cité. Ainsi, Hérodote raconte les événements à la veille de la bataille de Salamine en 480, lui qui séjourna à Athènes dans les années 447-443, soit quarante

¹⁹⁸ Liliane Bodson, *loc. cit.*, p.61-62.

¹⁹⁹ Laurent Gourmelen, *op. cit.*, p.343.

ans après l'événement. Prenant alors une certaine distance avec cette croyance, l'historien raconte :

Ils se hâtèrent de les évacuer pour obéir à l'oracle sans doute, mais ils avaient encore et surtout un autre motif : d'après eux un grand serpent (ὄφιν), qui est le gardien de leur Acropole, vit dans le temple : c'est ce qu'ils disent, et ils sont d'ailleurs si bien persuadés de son existence qu'ils lui apportèrent chaque mois des offrandes rituelles : l'offrande consiste en un gâteau de miel. Or le gâteau, qui jusqu'alors avait toujours disparu, n'avait pas été touché cette fois. La prêtresse avait signalé le fait, et les Athéniens n'en furent que plus pressés de quitter leur ville, parce qu'ils pensèrent que la déesse avait elle aussi abandonné leur Acropole.²⁰⁰

Dans cet extrait, les croyances athéniennes semblent claires, le serpent gardien de l'Acropole a abandonné Athènes. Que le serpent ait été réel ou non, il est malheureusement impossible de le savoir. Néanmoins, la tradition demeure intacte, plus de quarante ans après cet épisode, car Hérodote mentionne l'offrande qui est offerte au serpent tous les mois. D'ailleurs, ce don de petits gâteaux n'est pas sans rappeler le type d'offrande exigé par Kékrops le roi-serpent. Ceux-ci, très semblables aux *pemmata* de Kékrops pourraient être un rappel de son ancêtre. Le sacrifice végétarien, instauré par Kékrops à une époque légendaire, semble se poursuivre avec les sacrifices offerts au serpent de l'Acropole. Le tout forme alors un ensemble idéologique cohérent, où les liens entre Athéna et le serpent s'étoffent. L'anecdote d'Hérodote est aussi reprise par Plutarque, biographe de Thémistocle. Plutarque donne un rôle très actif au général athénien qui doit convaincre les citoyens d'abandonner la cité. Il écrit :

Alors Thémistocle, désespérant de convaincre la foule par des raisonnements humains, fit intervenir, comme dans les tragédies, un *deus ex machina*, et leur apporta des signes surnaturels et des oracles. Il interpréta comme un signe la disparition du serpent (τοῦ δράκοντος) qui ces jours-là avait, semble-t-il, déserté son enclos sacré. Lorsque les prêtres trouvèrent intactes les offrandes qu'on lui apportait chaque jour,

²⁰⁰ Hérodote, *Histoires*, VIII, 41. (trad. d'Andrée Barguet, Paris, Gallimard, 1964, 606p.).

ils annoncèrent au peuple, sur instruction, que la déesse avait quitté la cité pour leur montrer la route vers la mer.²⁰¹

Les Athéniens ont ainsi quitté la cité à cause de l'absence du serpent gardien, alors que les raisonnements rationnels et stratégiques de Thémistocle ne parvenaient pas à les convaincre. Bien qu'il soit impossible de prouver la présence ou l'absence de ce serpent, force est de constater que la croyance en lui devait être assez forte pour convaincre les Athéniens d'abandonner leur cité comme l'avait fait leur divinité. Pour Gourmelen, ces deux extraits prouvent que pour les Athéniens, il n'y a aucune différence entre Athéna et son serpent. S'il avait quitté la cité, c'est la divinité poliade qui l'avait elle-même abandonnée. Gourmelen écrit :

L'absence du serpent a été considérée comme la preuve tangible de l'abandon de la cité par Athéna, divinité poliade et protectrice. En d'autres termes, ces deux textes révèlent qu'aux yeux des Athéniens, il n'y a aucune différence entre la déesse et son serpent-compagnon : s'il n'est plus là, la déesse n'est plus là non plus.²⁰²

Aucun texte ne mentionne le retour du serpent dans le sanctuaire d'Érechthée ou sur l'Acropole à la suite à la victoire grecque²⁰³. Pourtant, plus de soixante-dix ans après cet événement, Aristophane mentionne à nouveau le serpent gardien dans sa pièce comique *Lysistrata*. Une femme, supportant mal la réclusion qui lui est imposée s'exclame alors : « Mais je ne puis pas même dormir dans l'Acropole, depuis que j'ai vu le serpent gardien (τὸν ὄφιν εἶδον τὸν οἰκουρὸν). »²⁰⁴ Que le serpent soit réellement retourné sur l'Acropole ou pas, le souvenir devait être assez fort dans la mentalité des citoyens pour qu'Aristophane en fasse un argument comique de sa pièce. Dans cette pièce comique, le gardien de l'Acropole est plutôt perçu comme un symbole infernal qui hante les nuits des femmes, peut-être même représentant le sexe

²⁰¹ Plutarque, *Vie de Thémistocle*, X, 1-2; (trad. de A. M. Ozanam, *Vies parallèles*, Paris, 2001.)

²⁰² Laurent Gourmelen, *op. cit.*, p.345.

²⁰³ Si pour Hérodote et Plutarque, le serpent habite un enclos sacré sur l'Acropole, Hésychius précise que le serpent gardien de l'Acropole habitait dans le temple d'Érechthée, ajoutant aux liens déjà fortement établi entre Érechthée/Érichthonios et le serpent.

²⁰⁴ Aristophane, *Lysistrata*, 759. (trad. de Hilaire Van Daele, Paris, Les Belles Lettres, 2002.)

honni. Malgré tout, le serpent revient sur l'Acropole en 438, année de l'achèvement de la statue chryséléphantine d'Athéna *Parthenos*. Cet animal, assurément Érichthonios pour Pausanias, reprend ainsi la place comme protecteur de la cité qu'il avait quittée en 480. Gourmelen conclut :

Un fait semble certain, en tout cas : pour les Athéniens, ce serpent, c'est Érichthonios. La boucle est bouclée, si l'on ose dire : Érichthonios, né de Terre et confié à Athéna, se métamorphose en parèdre d'Athéna, *oikouros ophis*, se réincarne en serpent, lové à ses pieds, protégé par le bouclier, et retrouve son identité première. C'est bien du même personnage qu'il s'agit toujours, apte à prendre toutes les apparences ophidiennes.²⁰⁵

Associé à un personnage primordial, Kékrops, puis au premier Athénien Érichthonios/Érechthée pour ensuite être associé directement à la déesse Athéna, le serpent est un élément essentiel de l'identité athénienne. Même si Hérodote utilise le terme d'*oikouros ophis*, ce dernier n'est repris par aucun autre auteur. Ainsi, cette absence d'information ne permet pas d'étayer l'hypothèse que les Grecs ont utilisé le serpent comme animal de compagnie, tel un miroir du serpent de l'Acropole. Bodson s'est risquée à identifier le serpent représenté sur les copies de la statue de Phidias et mentionne que les caractéristiques de la statue renvoient davantage à une couleuvre. En effet, ce serpent est reconnu comme pouvant s'appivoiser assez bien. Il est même parfois considéré comme « domestique » ou même « familial »²⁰⁶. Pourtant, les sources anciennes n'évoquent pas réellement l'appivoisement de ce type de serpent. Par ailleurs, la symbolique de cet animal semble suffisamment forte pour que les Grecs n'aient pas ressenti la nécessité de posséder un serpent vivant. Les bijoux en or serpentiformes, rappelant l'autochtonie, devaient probablement suffire à rappeler l'importance du serpent protecteur de la cité. Bien qu'inoffensives, les couleuvres demeurent des animaux qui ne se domestiquent pas véritablement et qui ne

²⁰⁵ Laurent Gourmelen, *op. cit.*, p.347.

²⁰⁶ Liliane Bodson, *loc. cit.*, p.48, l'historienne rapporte les propos de E.N. Arnold et J.A. Burton, *A Field Guide to the Reptiles and Amphibians of Britain and Europe*, Londres, Collins, 1978, p.198-199.

deviendront jamais un « ami » de l'homme. En ce sens, elles ne s'apprivoisent pas comme un cheval ou un chien. Ainsi, même si le serpent semble avoir eu une importance symbolique exceptionnelle, surtout à Athènes, les preuves manquent afin d'attester l'existence de serpent dans le domicile des habitants de la Grèce, ne serait-ce que pour chasser les souris. Le rôle du serpent ainsi que ses attributs sont si puissants dans l'imaginaire des Athéniens que nous pouvons supposer que certains d'entre-deux, peut-être dans le désir de se démarquer, pouvaient en posséder un pour se distinguer de leurs compatriotes. Tels les bijoux en or cités dans la littérature, le serpent à Athènes apparaît alors plutôt comme un symbole d'autochtonie que comme un véritable animal.

4.3 Le serpent dans la mantique et dans les cultes

Le caractère sacré du serpent a été abondamment prouvé au cours de notre étude. La cité d'Athènes, notamment, laissait une place très importante aux serpents dans son rôle de l'*oikouros ophis*. Son regard, le plus perçant de chez tous les animaux, contribue aux supposées facultés oraculaires des serpents. Étant un animal chthonien et donc très ancien, il se fait parfois oracle des divinités ouraniennes. Chez Homère, dans *l'Iliade*, le serpent est le messager de Zeus et communique à deux reprises les volontés divines du roi des Olympiens. Le serpent, qui arbore un dos rouge ou roux, est donc le représentant du Cronide sur le champ de bataille de Troie²⁰⁷. Homère écrit :

Alors apparut un grand miracle. Un serpent (δράκων) au dos roux, effrayant, que l'Olympien lui-même envoyait au jour, s'élança de dessous l'autel et se dressa vers le platane. Il y avait là de petits moineaux, tout jeunes, sur la branche la plus haute, blottis sous les feuilles; ils étaient huit, et la mère qui les produisit faisait neuf. Le serpent les dévora malgré leurs cris affreux; la mère volait tout autour,

²⁰⁷ Voir plus haut, p.37. Nous avons déjà mentionné le lien qui unit le serpent avec Zeus Meilichios.

pleurant ses petits; enroulé à l'arbre, le serpent l'attrapa par une aile, gémissante. Quand il eut dévoré les petits et la mère, lui, miraculeusement, fut transformé, par le dieu même qui l'avait fait apparaître : il fut transformé en pierre par le fils de Cronos à l'esprit retors; nous, immobiles, nous nous étonnions de l'évènement.²⁰⁸

Le serpent est ici clairement identifié comme un animal directement envoyé par l'Olympien. La présence de l'animal est même perçue comme un « miracle » par le narrateur. Pour Calchas, l'interprétation de ce présage est simple : les oiseaux représentent les années de guerre déjà passées alors que le serpent évoque l'armée grecque. Il s'exprime alors ainsi :

C'est pour nous que Zeus prudent a fait apparaître ce signe d'un avenir tardif, qui tardera à se réaliser, mais dont la gloire ne périra jamais. De même que le serpent a dévoré les petits de l'oiseau et l'oiseau lui-même, huit petits, et la mère qui les produisit faisant neuf, de même, nous, nous combattons le même nombre d'années, et, la dixième, nous prendrons la ville aux larges rues.²⁰⁹

Ainsi, dès l'époque d'Homère, le serpent est messager de Zeus. Un autre présage plus loin dans l'épopée reprend la même idée. Cette fois-ci, c'est du côté des Troyens que le message de Zeus apparaît. Il est écrit :

Un présage leur vient d'apparaître, quand ils brûlaient de le franchir : un aigle, volant haut, qui laisse l'armée sur sa gauche. Il porte dans ses serres un serpent rouge (δράκοντα), énorme, qui vit, qui palpite encore et qui n'a pas renoncé à la lutte. À l'oiseau qui le tient il porte un coup à la poitrine, près du cou en se repliant soudain en arrière. L'autre alors le jette loin de lui à terre : saisi par la douleur, il le laisse tomber au milieu de la foule, et, avec un cri, s'envole, lui, dans les souffles du vent. Les Troyens frissonnent à voir à terre, au milieu d'eux, le serpent qui se tord, présage de Zeus porte-égide.²¹⁰

Polydamas explique alors à Hector la signification de ce présage divin. Pour lui, il est évident que l'aigle représente l'armée troyenne tentant d'incendier les vaisseaux

²⁰⁸ Homère, *L'Iliade*, II, 284-326.

²⁰⁹ Homère, *L'Iliade*, II, 326.

²¹⁰ Homère, *L'Iliade*, XII, 200-208.

achéens. Et comme l'aigle avec son butin, l'armée troyenne ne reviendra pas indemne de cette attaque contre l'armée achéenne, qui même blessée et ensanglantée, poursuit sa lutte tel ce serpent. Il semble qu'à l'époque où Homère a écrit ces vers, le serpent est le symbole par excellence de Zeus, avant l'aigle qui lui sera tardivement associé. Les liens entre les serpents et le roi des Olympiens s'étoffent chez d'autres auteurs. En effet, Hérodote évoque l'existence de serpents consacrés à Zeus, qui ne font pas de mal aux hommes. L'historien écrit :

Il existe aux environs de Thèbes des serpents sacrés (ἱποὶ ὄφιας) qui ne font aucun mal aux hommes; ils sont de petite taille; ils ont deux cornes partant du sommet de la tête; quand ils meurent, on les ensevelit dans le sanctuaire de Zeus; car ils sont, dit-on, consacrés à ce dieu.²¹¹

Peu de divinités offrent une place si importante à l'ophidien. Comme avec Athéna et son fils-serpent Érichthonios, c'est à Athènes que les bas-reliefs expriment le mieux cette association entre Zeus et cet animal. Sur certains bas-reliefs, l'image du serpent ne représente pas un animal familier de la divinité, mais plutôt la divinité elle-même²¹². Gourmelen précise cette particularité athénienne, tout en rappelant que le culte de Zeus *Meilichios* est panhellénique :

Il faut admettre que Zeus, désigné par l'épiclèse *Meilichios*, s'incarnait en serpent et, singulièrement, en serpent barbu. Assurément ce mode de représentation n'est pas le seul et, surtout, semble, en l'état actuel de nos connaissances, uniquement attesté par cette série de bas-reliefs athéniens. Le culte de Zeus *Meilichios* n'était, bien évidemment, pas l'apanage de la cité attique : il est attesté dans l'ensemble du monde grec : en Béotie, à Lébadée, dans la région de Sicyone, en Locride, dans le Péloponnèse, à Argos, à Mégare, en Grèce centrale, mais aussi à Théra, à Cyrène, en Italie du Sud et en Sicile, en particulier à Sélinonte, où l'on a découvert, à proximité du sanctuaire des « déesses mères » liées au monde de la mort, Déméter Malophoros, Perséphone-Pasikrateia et Hécate, les vestiges les mieux conservés d'un sanctuaire consacré au dieu, sur le site nommé *Campo di Stele*, champ de stèles inscrites au nom de Zeus *Meilichios* ou

²¹¹ Hérodote, *Histoires*, II, 74-76.

²¹² Laurent Gourmelen, « Le serpent barbu : réalités, croyances et représentations. L'exemple de Zeus *Meilichios* à Athènes », *Anthropozoologica*, vol. 47, 2012, p.325.

anépigraphiques. Plusieurs documents, de diverses origines, donnent certes à voir Zeus Meilichios accompagné d'un serpent, considéré alors comme son attribut.²¹³

Le serpent, surtout chez Homère, est donc le messager de Zeus, portant paroles divines et présages. La soudaine disparition du serpent consacré à Athéna sur l'Acropole est probablement représentative de la faculté divinatoire des serpents. La population, selon Hérodote, aurait préféré écouter ce présage plutôt que les arguments convaincants et rationnels de Thémistocle. La faculté divinatoire des serpents, surtout des dragons, est donc reconnue depuis fort longtemps dans la mentalité des Grecs. Cette idée perdure même dans le monde romain car Élien, plusieurs siècles plus tard, écrit :

La faculté divinatoire est apparemment une des caractéristiques des dragons (τῶν δρακόντων). Toujours est-il que dans la cité de Lavinium, qui se trouve dans Latium [...], à Lavinium, donc, il y a un bois sacré, grand et touffu, et juste à côté se trouve un sanctuaire dédié à Héra d'Argolide. Dans ce bois se trouve une grotte, grande et profonde, qui est la résidence d'un dragon (δράκοντος). Aux jours fixés par la coutume, des vierges sacrées pénètrent dans le bois, une galette à la main et les yeux couverts d'un bandeau. Une inspiration divine les conduit directement au repaire du dragon (δράκοντος) et elles avancent sans trébucher, posément et tranquillement, comme si elles avaient les yeux grand ouverts. Si les jeunes filles sont vraiment vierges, le dragon (ὁ δράκων) s'approche de la nourriture, car elle est sainte et convient à une créature aimée des dieux. Mais dans le cas contraire, la nourriture reste intacte, car le dragon devine et reconnaît par avance qu'elle est corrompue. Des fourmis émiettent alors la galette de la jeune fille qui n'a plus sa virginité, pour en faciliter le transport, et elles l'emmènent hors du bois et purifient ainsi le lieu. Les gens du pays comprennent ce qui s'est passé et les jeunes filles qui sont entrées sont alors examinées, celle qui a déshonoré sa virginité subissant les châtements prévus par la loi. Je pense avoir démontré à travers cet exemple la faculté divinatoire des dragons (δρακόντων).²¹⁴

²¹³ *Ibid.*, p.326.

²¹⁴ Élien, *Personnalité des animaux*, XI, 16.

Dans cet extrait, en plus de reconnaître certains pouvoirs divinatoires aux serpents, Élien précise que la bête est « sainte » et « aimée des dieux ». Le bois sacré, dédié à Héra est aussi la demeure de ce dragon. Élien écrit plusieurs autres anecdotes évoquant ces dragons au service d'une divinité. En effet, à Épire, un bois consacré au dieu Apollon apparaît aussi comme la demeure de dragons gardant le sanctuaire. Élien précise alors qu'ils sont les animaux de prédilection de la divinité. Il écrit dans son entrée *Les dragons prophétiques d'Épire* :

Les Épirotes font divers sacrifices à Apollon auxquels participent tous les étrangers qui résident dans le pays; et la principale fête en l'honneur du dieu est célébrée un jour par an, avec solennité et en grandes pompes. Il y a un bois consacré au dieu, entouré d'une enceinte circulaire à l'intérieur de laquelle se trouvent des dragons (δράκοντες), ces animaux étant justement les animaux de prédilection du dieu. Seule la prêtresse, qui est une femme vierge, pénètre dans ce lieu et apporte à manger aux dragons (τοῖς δράκουσι). Les Épirotes racontent qu'il s'agit des rejetons du serpent Python de Delphes. Si les serpents font bon accueil à la prêtresse lorsqu'ils la voient pénétrer dans l'enceinte et prennent leur nourriture avec entrain, on considère que leur attitude est signe de prospérité et signifie une année sans maladies. Mais s'ils se montrent menaçants avec elle et refusent de prendre les friandises qu'elle leur tend, c'est le contraire de ce qu'on vient de dire que les serpents prophétisent et auquel les gens doivent s'attendre.²¹⁵

Le rituel, ressemblant à s'y méprendre à celui consacré au dragon d'Héra, est encore une fois conduit par une prêtresse vierge. Le dragon, en acceptant la nourriture ou en la refusant, transmet à la population des indications sur l'année à venir. Ainsi, le rôle du serpent s'avère, dans ces deux exemples, beaucoup plus concret. Loin d'être seulement un symbole ou l'attribut d'une divinité, l'ophidien est considéré comme un animal presque divin possédant d'importants pouvoirs prophétiques et oraculaires²¹⁶.

²¹⁵ Élien, *Personnalité des animaux*, XI, 2.

²¹⁶ Voir Liliane Bodson, *ΙΕΡΑ ΖΩΠΑ. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque*, Bruxelles, 1978, p.89. L'historienne précise : « Sans se laisser aller à cette extrémité maladive, les Grecs n'ont pas manqué d'interpréter le comportement des reptiles pour en tirer des avertissements et des présages d'autant plus estimés qu'ils émanaient d'animaux énigmatiques. La prédiction de Calchas sur la durée et l'issue de l'expédition contre Troie et l'interprétation de la

Le serpent et surtout le dragon est ici perçu comme un émissaire divin. Comme Liliane Bodson, nous pensons que la différence marquée entre les caractéristiques des vipères et des dragons prouve que la connaissance herpétologique des Grecs était étayée. Aussi, Pausanias raconte l'histoire d'une bataille entre Arcadiens et Éléens où un serpent joue un rôle très important. Sans être véritablement un émissaire divin, le serpent sera divinisé puis adoré dans un temple construit en son nom. Pausanias rapporte :

On raconte que, alors que les Arcadiens avaient lancé une expédition contre l'Élide et que les Éléens leur résistaient, une femme se rendit auprès des généraux des Éléens, portant un nourrisson sur son sein, et leur dit que bien qu'elle eût mis au monde cet enfant, à la suite de rêves, elle le donnait aux Éléens pour qu'il combattît avec eux. Et les hommes au commandement – ils tenaient en effet pour dignes de foi les paroles de la femme – placent le petit enfant, tout nu, devant l'armée. Les Arcadiens attaquèrent, et voilà que le petit sur place était devenu un serpent (δράκων). Les Arcadiens furent bouleversés par ce spectacle et prirent la fuite; les Éléens les harcelèrent et remportèrent sur eux une victoire des plus éclatantes : ils donnent alors au dieu le nom de Sosipolis (*Sauve-Cité*). Et là où le serpent (ὁ δράκων) leur avait paru s'introduire dans le sol après la bataille, ils firent le sanctuaire. Et avec lui ils décidèrent de vénérer aussi Eileithyie, car cette déesse leur avait amené l'enfant parmi les hommes.²¹⁷

Encore une fois, le serpent n'est pas perçu comme un ennemi, du moins pour les Éléens, mais plutôt comme une aide salvatrice. La transformation de l'enfant en serpent suffit à provoquer la peur chez l'ennemi et permet la victoire rapide des Éléens sur leurs ennemis. Le serpent en retournant dans le sol, d'où il est né, incite les habitants à lui construire un temple à cet endroit.

Finalement, c'est peut-être chez Euripide, dans les *Bacchantes*, que le serpent joue un rôle concret au sein des rituels. Dans la tragédie, les femmes de la ville de Thèbes

disparition du serpent domestique à la veille de la bataille de Salamine sont deux exemples demeurés fameux, mais non pas uniques de l'importance des serpents dans la divination. Leur présence dans de nombreux sites oraculaires en est un autre indice. »

²¹⁷ Pausanias, VI, 20, 4.

sont frappées de *mania* par le dieu Dionysos. Il se venge ainsi des dirigeants de la ville pour leur manque de respect eu égard à sa nature divine. C'est un Messager qui vient auprès de Penthée, roi de Thèbes, lui rapporter ce qu'il a vu dans les montagnes. Il lui dit :

Secouant le profond sommeil de leurs paupières, merveilles de pudeur, toutes, de se dresser, toutes, les jeunes et les vieilles, et les vierges ignorantes du joug. D'abord, elles laissèrent le flot de leurs cheveux couler sur les épaules; puis l'on en vit qui remontaient leurs peaux de façon dont les liens s'étaient relâchés, ceignant ces nébrides tachetées avec des serpents (ὄφεις) qui les léchaient à la joue ; et d'autres, dans leurs bras, prenaient de petits faons ou bien des louveteaux, à ces farouches nourrissons tendant leurs seins gonflés du lait de leur maternité nouvelle – jeunes mères ayant délaissé leur enfant.²¹⁸

Les serpents servent ici d'animaux purificateurs qui lèchent les blessures des bacchantes. Ce pouvoir purificateur²¹⁹ des serpents est encore plus marqué quelques vers plus loin à la fin de la description du Messager lorsqu'il raconte :

Puis on les vit retourner au lieu même où commença leur course, aux sources que le dieu avait créées pour elles; elles lavaient leurs mains sanglantes, leurs serpents (δράκοντες) léchaient toute trace du sang, l'effaçant de leurs joues.²²⁰

Le rôle des serpents auprès des bacchantes est ici plus concret. En effet, ils lavent le sang sur leurs joues. À la fin de la tragédie, le dieu Dionysos punit Cadmos, fondateur légendaire de la cité, et Harmonie en les changeant en dragon. Le dieu s'écrit alors : « Tu changeras de forme et deviendras dragon (δράκων), et la fille d'Arès, Harmonie, elle, que tu as épousée bien que simple mortel, sera changée en bête et deviendra serpent (ὄφεις).²²¹ » Cet extrait nous révèle d'importants liens entre Dionysos et les

²¹⁸ Euripide, *Les Bacchantes*, 698. (trad. d'Henri Grégoire, Paris, Robert Lafond, 2001, 846p.).

²¹⁹ Nous reviendrons sur la présence des serpents dans la thérapie grecque lorsque nous parlerons des serpents d'Asclépios à la fin du chapitre. Il nous semblait important de placer ces extraits ici, car ils offrent un exemple concret de l'utilisation des serpents vivants dans un rituel, même mythique comme celui des Bacchantes.

²²⁰ Euripide, *Les Bacchantes*, 767-768.

²²¹ Euripide, *Les Bacchantes*, 1330-1331.

ophidiens. Bien qu'Euripide ait pu être témoin de rites dionysiaques lors de son séjour à la cour du roi macédonien Archélaos entre 408 et 406, il nous est impossible de confirmer ou d'infirmer la présence de réels serpents lors des rituels consacrés à Dionysos. Pourtant, la présence du serpent dans certains cultes civiques, notamment dans des rituels consacrés à Zeus, mais aussi à Héra et Apollon laisse croire que les serpents ont pu être utilisés également dans les rituels associés à Dionysos. Et comme celui-ci est réputé être un dieu à la double nature, à la fois étrange et étranger, il partage certaines affinités avec les ophidiens. Ainsi, si nous croyons Euripide, les pratiquants de certains rites dionysiaques ont pu avoir recours à des serpents lorsqu'ils se déroulent dans la nature, loin d'un culte civique²²². Malheureusement, les sources disponibles ne nous permettent pas de poser de réelles conclusions sur ces hypothèses. Bien que la littérature ancienne mentionne sa présence lors de rituels ou dans le cadre d'un culte civique, le rôle du serpent n'est pas toujours clairement explicité. Son rôle est souvent effacé et ténu. Néanmoins, la très forte puissance symbolique de l'animal et son association avec différentes divinités importantes rendent très probable sa présence réelle lors de certains rites. Les « dragons », identifiés par Bodson comme des couleuvres, sont inoffensifs et se prêtent donc bien à la manipulation. Si les sources manquent afin d'apporter une conclusion satisfaisante, certaines coutumes de la Grèce moderne fournissent des exemples de contacts entre les serpents et les habitants de la Grèce. Liliane Bodson livre ces exemples marquants :

²²² Euripide lui-même aurait pu être témoin de ces débordements propres aux rituels dionysiaques. François Jouan, auteur de la présentation et professeur émérite de langue et littérature grecque de l'université de Paris-X explique : « Le sujet des Bacchantes était lui aussi propre à plaire aux Macédoniens. Le culte de Dionysos tenait en effet chez eux une grande place, avec des traits propres qui le différenciaient du culte athénien; plus fervent peut-être, plus sauvage aussi. Un rôle essentiel était dévolu aux rites nocturnes dans les montagnes, accompagnés de musique et de danse, et le vin coulait à flots. Les Anciens nous disent que les personnages du plus haut rang y participaient, comme Olympias, la mère d'Alexandre. Euripide a sûrement été témoin de ces orgies dionysiaques. » (Bernard Deforge et François Jouan, *Les Tragiques Grecs : Euripide*, Paris, Robert Laffont, 2001, p.682)

Certains usages de la Grèce moderne sont les témoignages les plus décisifs que l'on puisse méditer pour comprendre aujourd'hui quelle familiarité a existé, en tout temps, entre les Grecs et les reptiles. Parmi d'autres exemples, il suffira d'invoquer, à côté des légendes glanées par Politis, les coutumes des habitants de Milo pour qui le serpent est et demeure l'ami de la maison et la célébration de la Dormition de la Vierge par les villageois de Marcopoulo (Céphalonie), qui manipulent à cette occasion les « serpents sacrés », gages de la prospérité et du bonheur de leur communauté. Pour les uns et les autres, l'identification est toute secondaire, seuls importent les bienfaits que le serpent garantit, en se manifestant. Le présent rejoint ici le passé et invite à pénétrer davantage l'origine et la signification du rôle du reptile dans la tradition religieuse de la Grèce.²²³

Ainsi, à jamais important dans la culture grecque, la symbolique du serpent traverse les âges et marque les esprits de ces habitants qui devaient, et encore de nos jours, croiser les serpents sur une base presque régulière. Les exemples concrets rapportés par Euripide et Élien laissent croire que les serpents ont pu servir d'animal rituel dans certains cultes civiques. Au contraire des serpents venimeux, les couleuvres occupent donc des rôles essentiellement positifs. En raison de leur participation dans certains rites, les sources anciennes reconnaissent aux serpents un rôle et une association au divin à l'opposé de ce qui nous a été permis de voir chez les serpents venimeux. En somme, le serpent, lorsqu'il est consacré à une divinité, conserve cette apparence bienveillante. Pourtant, c'est dans ses relations avec l'être humain que la bienveillance et la grande fidélité des serpents prennent toute leur importance.

4.4 Le serpent, le meilleur ami de l'homme?

²²³ Liliane Bodson, *op. cit.*, p.76-77. Ces témoignages furent retrouvés par Bodson et nous ne pouvons que conseiller la lecture de cet ouvrage très intéressant. Les photos de l'article montrant les serpents sacrés grimpant sur les habitants frappent l'imaginaire. Ces exemples de relations entre serpents et habitants de la Grèce moderne figurent dans ces deux ouvrages : J.-C. LAWSON, *Modern Greek Folklore and Ancient Greek Religion*, Oxford, 1910, p. 259-261. et dans D. S. LOUKATOS, *Religion populaire à Céphalonie*, trad. J. Malbert, Athènes, 1950, p. 151-159.

Le serpent, et plus précisément le dragon, est donc un animal docile. Comme les serpents décrits dans les *Bacchantes*, léchant les joues des ménades avec délicatesse, les serpents, dans certains écrits, sont capables d'une grande affection. Nous notons avec étonnement les marques d'affection relatées dans les histoires écrites notamment par Élien et Pausanias. Or, le serpent n'est pas un animal affectueux. À la différence d'un chien ou d'un chat, le serpent n'ira pas rechercher les caresses et les marques d'affection de celui qui le nourrit. Les ophidiens restent toujours des animaux sauvages, même lorsqu'ils sont apprivoisés. Ces histoires de serpent affectueux viennent donc fortement contraster avec les mythes où le serpent est un ennemi ou une vile créature. Cette vision paradoxale vient confirmer la nature double du serpent, dont nous avons souvent mentionné l'existence. Le serpent, capable du pire, reconnu comme un animal dangereux et méprisable, devient alors capable du meilleur. Par un jeu de miroir, chaque défaut se retrouve ainsi inversé. En outre, dans les histoires rapportées par Élien, le serpent n'est pas qu'un animal aimable et gentil, il est sans contredit l'animal le plus fidèle. Pour Bodson, cette ambivalence caractérise les serpents. Elle écrit :

Tous ces témoignages forment un contraste très net avec ceux qui font connaître les interventions bienfaisantes des reptiles. Comme les animaux les plus inoffensifs et les plus dociles, les serpents protègent ceux auxquels ils se sont attachés, les défendent et leur manifestent de spectaculaires sentiments d'affection et de fidélité. Prises isolément, les relations de Pausanias et d'Élien ne seraient que des anecdotes touchantes ou romanesques, propres à illustrer les dispositions, d'autant plus remarquées qu'elles sont inattendues, qui surgissent jusque dans le comportement des espèces les plus justement redoutées. Au fil des épisodes, les interventions du serpent sont, en fait, à l'image de sa nature, par excellence ambivalente.²²⁴

Pour le naturaliste Élien, ces serpents capables d'une grande affection sont les dragons. L'auteur est précis dans son vocabulaire et ne mentionne que très peu le terme plus général ὄφις, lui préférant presque toujours le terme δράκων. De plus,

²²⁴ Liliane Bodson, *op. cit.*, p.69.

Élien précise systématiquement que les dragons sont les animaux dotés de la meilleure vue, renforçant cette idée déjà bien implantée dans la mentalité grecque. Dans le premier *paradoxon* écrit par Élien, un dragon tombe amoureux d'une jeune fille. Il raconte, non sans quelques exagérations romanesques :

Dans le pays de ceux qu'on appelle les Judéens ou les Édomites, les indigènes, au temps du roi Hérode, parlaient d'un dragon (δράκοντα) d'une taille exceptionnelle qui était amoureux d'une belle adolescente; il lui rendait des visites et dormait aux côtés de ladite adolescente en amant passionné. Or, la jeune fille n'était pas rassurée du tout par son amant bien qu'il s'approchât d'elle en rampant avec la plus grande douceur et la plus grande soumission possible. Elle se retira donc et laissa s'écouler un mois en se disant que le dragon (τοῦ δράκοντος), pendant l'absence de son aimée, l'oublierait. Mais la solitude ne fit qu'exacerber la passion de l'animal, qui se rendait chez elle quotidiennement, aussi bien le jour que la nuit. Comme il ne trouvait pas chez elle la femme de ses pensées, il souffrait comme un amoureux dont le désir est déçu. Et quand la femme revint, il alla la trouver, enroula son corps autour d'elle et frappa délicatement les mollets de son aimée avec sa queue, sans doute pour signifier son dépit d'avoir été éconduit. Voyez comme le dieu qui commande à Zeus lui-même et aux autres dieux ne dédaigne pas même les bêtes sans raison, et montre, à travers des aventures comme celle-ci, comment il s'intéresse à elles.²²⁵

Évidemment, cette histoire est fictive et l'animal ne peut tomber véritablement amoureux de la jeune fille. Nous ne pouvons affirmer ici que les serpents soient en réalité d'excellents animaux de compagnie. Pourtant, il semble surprenant que le dragon soit reconnu comme un animal fidèle et cherchant l'affection des êtres humains. Comme le remarque Bodson, ce type d'histoire n'est pas unique et doit donc vraisemblablement s'inspirer de croyances fortement ancrées dans la population. L'apparence plutôt inoffensive et le comportement docile de ces serpents ont peut-être joué en leur faveur, contrairement aux écrits sur les vipères qui semblent jouir d'un statut essentiellement négatif. Ainsi, les dragons profitent de préjugés favorables qui ne se retrouvent pas chez les autres serpents. Les histoires d'amitiés

²²⁵ Élien, *Personnalité des animaux*, XI, 17.

entre ophidiens et êtres humains sont mentionnées plusieurs fois par Élien. Dans le prochain récit relaté par Élien, nous pouvons percevoir l'ensemble des préjugés favorables envers ces animaux pourtant bien réels.

Un bébé dragon (δράκων) fut élevé avec un bébé humain, de race arcadienne, le dragon étant lui-même de ce pays. Ainsi, l'un et l'autre avançant en âge, l'enfant devint un adolescent et son compagnon atteignit une taille énorme. Pourtant, s'ils se chérissaient l'un l'autre, les parents de l'adolescent étaient effrayés par la taille de la bête (car on peut voir cet animal atteindre en très peu de temps des proportions vraiment gigantesques et prendre un aspect tout à fait effrayant). Or donc, tandis qu'il dormait avec l'enfant sur le même lit, les parents prirent le dragon et l'emmenèrent le plus loin possible; l'enfant se leva tranquillement et le dragon (ὁ δράκων) resta là où il était. Et lorsqu'il eut pris goût à la forêt et aux drogues qui y poussent, ce dernier vécut là, se régaland des nourritures propres aux dragons (τῶν δρακόντων) et préférant la solitude à la vie citadine et au décor d'une chambre à coucher. Le temps passa et fit du premier un jeune homme et du second un dragon (δράκοντα) en pleine maturité. Un jour que l'Arcadien, l'amant et l'aimé de l'animal en question, traversait une région déserte, il tomba sur des brigands et, comme il recevait un coup d'épée, il se mit naturellement à crier, à la fois parce qu'il avait mal et pour appeler des secours. Or il se trouve que le dragon (δράκων) est parmi les animaux celui qui a la vue la plus perçante et l'ouïe la plus fine. Aussi notre dragon, dans la mesure où il avait été élevé avec lui, reconnut-il sa voix et, en poussant un sifflement strident, pour exprimer sa colère, il épouvanta les hommes qui furent saisis de tremblements; les malfaiteurs s'éparpillèrent tous dans des directions différentes, et certains même furent rattrapés par le serpent qui leur infligea une mort misérable. Après avoir nettoyé les blessures de son ancien ami et l'avoir accompagné sur tout le territoire qui était habité par des bêtes sauvages, le dragon s'en alla et prit congé de l'homme à l'endroit où on l'avait exposé, sans manifester de rancune pour avoir été rejeté, et sans avoir, comme font les hommes vils, abandonné quand il était en danger celui qui avait été naguère son plus tendre ami.²²⁶

Dans cette histoire, le dragon d'origine arcadienne est élevé dans la maison de son maître et amant. Si nous croyons Élien, le dragon est un serpent d'origine grecque et donc probablement une énorme couleuvre. Élien précise également aux lecteurs que

²²⁶ Élien, *Personnalité des animaux*, VI, 63.

le dragon possède la vue et l'ouïe les plus perçantes de tous les animaux. Le serpent nettoie les blessures de son ami, reproduisant l'action des serpents léchant les joues des jeunes femmes dans la pièce des *Bacchantes*. Il est intéressant de constater que le dragon n'est pas simplement présenté par Élien comme un simple ami fidèle, mais aussi comme l'archétype d'une amitié idéalisée, désintéressée. Dans ce *paradoxon*, le serpent, trompé par les hommes, pardonne cette trahison et n'hésite pas à voler au secours de son ancien ami perdu. Bien que nous n'ayons pas retrouvé de sources mentionnant cette proximité entre l'être humain et le serpent au quotidien, nous pouvons supposer que ces quelques récits s'inspirent de faits réels. Néanmoins, l'état des sources actuelles ne permet pas d'affirmer que les serpents étaient d'excellents animaux de compagnie. De plus, dans ses histoires, Élien s'inspire grandement des pythons et boas africains ou indiens lorsqu'il mentionne la taille des serpents. En réalité, la taille des serpents non venimeux d'Europe est modeste et ne les rend pas dangereux pour les hommes. Comme le terme grec δράκων définit aussi bien la famille des couleuvres européennes que les serpents constrictors exotiques, il devient bien difficile de retrouver les espèces décrites par Élien. Dans un article consacré exclusivement au serpent *draco*, la forme latinisée du terme δράκων, Jean Trinquier explique que les représentations des serpents de la famille des *Colubridae*, autant dans les sources écrites que dans la statuaire, se voient souvent colorées par le mythe et donc exagérées. En outre, la découverte des pythons de l'Inde et de l'Afrique centrale a fort probablement influencé les Grecs dans leurs représentations des serpents mythiques²²⁷. Ainsi, comme les serpents constrictors exotiques partagent plusieurs caractéristiques avec les couleuvres européennes, les deux genres de serpent se retrouvent souvent mélangés, l'un empruntant certaines caractéristiques de l'autre. Dans l'histoire précédemment citée, le dragon d'Élien est un serpent arcadien mais, en raison de la taille rapportée par l'auteur, nous supposons qu'il a pu

²²⁷ Trinquier précise : « Cette rencontre entre les serpents mythiques et les serpents réels, ou actuels, eut une double conséquence : d'un côté, la description des serpents nouvellement découverts a intégré des éléments issus de la tradition mythique, de l'autre la représentation des serpents mythiques a été partiellement réactualisée à la lumière de ces connaissances nouvelles. » (p.250)

emprunter des caractéristiques aux serpents géants africains ou indiens. Comme le terme grec est identique et qu'il n'existe pas réellement de vocabulaire afin de départager les couleuvres des pythons, il devient difficile de distinguer le réel de l'imaginaire. Trinquier explique ainsi cette mince frontière entre mythes et réalité concernant les serpents de type δράκων :

La figure du δράκων offre un exemple tout à fait singulier de rencontre entre mythes et savoirs. Les grands Colubridés de la faune européenne ont prêté nombre de leurs traits aux redoutables serpents qui peuplaient les mythes grecs. Malgré un certain nombre de caractères monstrueux, les δράκοντες mythiques peuvent être décrits schématiquement comme des sortes de couleuvres démesurément agrandies et aux capacités de nuisance et d'attaque décuplées. Or les conquêtes d'Alexandre et la découverte de l'Inde et des profondeurs de l'Afrique ont justement mis les Grecs en présence de telles couleuvres géantes, comme si les terres lointaines leur donnaient précisément à voir les créatures effrayantes de leurs mythes.²²⁸

Il est certain que pour les habitants de la Grèce antique qui n'avaient jamais vu de serpent de cette taille dans la vie réelle, les histoires d'Élien et les autres mythes décrivant ces serpents géants devaient fortement frapper l'imaginaire collectif. Selon Trinquier, les serpents tels les pythons et les boas sont plutôt perçus comme de gigantesques couleuvres, plus près des monstres de la mythologie que de la réalité. Dans les écrits rapportés par Élien, l'animal est toujours né en territoire grec ou du moins européen. Pourtant, la taille de l'animal décrit par ce naturaliste est fortement amplifiée par rapport à la taille des couleuvres dans le territoire grec. Le prochain extrait, toujours du naturaliste Élien, évoque, cette fois-ci, l'histoire d'un dragon amoureux d'un jeune homme. Élien défend son histoire en donnant d'autres exemples d'animaux en amour avec l'homme et justifie donc ainsi son *paradoxon*. Le naturaliste rappelle aussi à ses lecteurs que le dragon possède la vue la plus perçante de tous les animaux et qu'il est donc réaliste de penser que ces animaux sont influencés par ce qui est beau.

²²⁸ *Ibid.*, p.250.

Hégémon, dans son poème *Dardanica*, raconte diverses choses ayant trait à Aleuas le Thessalien, et entre autres qu'un dragon (δράκων) tomba amoureux de lui. Quand il dit que cet Aleuas avait une chevelure d'or, il enjolive : disons qu'elle était blonde. Il raconte qu'il était bouvier sur l'Ossa, comme Anchise sur l'Ida, et qu'il faisait paître ses bœufs près de la source Haimonia (source qui devait se trouver également en Thessalie). Ainsi donc, un dragon (δράκοντα) d'une taille énorme tomba amoureux d'Aleuas : il rampait jusqu'à lui, lui caressait les cheveux, lustrait le visage de son bien-aimé en le pouléchant avec sa langue, et lui offrait les innombrables produits de ses chasses. Si un bélier a été subjugué par le citharède Glauké et, à Iasos, un dauphin par un éphèbe, qu'est-ce qui empêche qu'un dragon (δράκοντα) soit lui aussi tombé amoureux d'un beau berger, et que l'animal dont la vue est la plus perçante ait apprécié à sa juste valeur une beauté éblouissante ? Il semble qu'une des particularités des animaux est de pouvoir tomber amoureux non seulement d'un camarade ou d'un congénère mais aussi d'un être sans aucun rapport avec eux, pourvu qu'il soit beau.²²⁹

Certains aspects de cette histoire ressemblent à s'y méprendre aux autres extraits déjà cités. Le dragon est ici d'origine thessalienne, donc il est un serpent autochtone, vivant sur le territoire grec. Élien utilise des termes comme « tomber amoureux » et « bien-aimé » afin de parler de la relation entre le jeune bouvier et le serpent. Nous pouvons aussi constater que le serpent lèche le visage du jeune homme, comme les serpents dans la pièce des *Bacchantes*, et qu'il agit également comme le serpent arcadien décrit par Élien. Ainsi, même si ces histoires paraissent invraisemblables, certaines constantes reviennent ponctuer le récit. Le dragon n'est pas simplement un ami, il est davantage perçu comme un amant ou un amoureux. La langue du serpent et son contact avec l'être aimé sont à nouveau mentionnés par Élien, rappelant le potentiel pouvoir thérapeutique que les serpents étaient censés posséder. La dernière histoire rapportée par Pausanias relate également celle d'un gros serpent qui, au risque de sa vie, protège un jeune homme. Contrairement aux histoires rapportées par Élien, le jeune homme n'a pas grandi avec le serpent. Il est donc étranger à ce dernier

²²⁹ Élien, *Personnalité des animaux*, VIII, 11.

lorsque celui-ci lui sauve la vie. Le serpent, par son geste altruiste, se voit mériter des ovations funéraires. Pausanias écrit :

Le chemin de Lilée à Amphiclée est de soixante stades; le nom de cette dernière ville a été corrompu par les gens du pays. Hérodote, se conformant à la tradition la plus ancienne, la nomme Amphicée, et les Amphictyons, dans le décret qu'ils rendirent pour la destruction de plusieurs villes de la Phocide, la nomment Amphiclée. Quant aux habitants, voici ce qu'ils disent à cet égard : Un homme qui avait une certaine autorité dans la contrée, soupçonnant quelque complot de la part de ses ennemis contre son fils encore enfant, le mit dans un vase et le cacha dans l'endroit du pays où il crut qu'il serait le plus en sûreté. Un loup étant venu attaquer cet enfant, un très gros serpent (δράκοντα), qui s'était entortillé autour du vase, en prit la défense ; lorsque le père arriva, il crut que le serpent (τὸν δράκοντα) en voulait à son enfant, et ayant lancé un trait, il le tua et tua son fils du même coup. Il apprit ensuite des bergers des environs qu'il avait tué le bienfaiteur et le protecteur de son fils. Il mit sur le même bûcher et son fils et le serpent (τῷ δράκοντι); aussi dit-on que la terre de ce canton ressemble à la cendre d'un bûcher. On prétend que la ville a pris de ce serpent (δράκοντος) le nom d'Ophitée.²³⁰

En hommage au protecteur de son fils, le père nomme la cité en honneur du serpent bienfaiteur. Dans cet extrait, le serpent est le sauveur et non le monstre redoutable. Capable du meilleur comme du pire, le serpent se retrouve dans ces différents extraits comme un amant et sauveur passionné. Dans cette histoire, le serpent, d'une taille gigantesque, apparait comme un gentil géant. Si sa taille effraie, et il en paye souvent le prix, le δράκων est d'abord vu comme un animal docile et généreux. Les qualités utilisées pour le décrire, du moins chez Élien, restent exclusivement positives. Amant fidèle, même lorsqu'il est trahi, il s'avère être aussi un animal qui s'attache pour toujours à son maître. Cette obéissance et cette fidélité de la part des ophidiens s'opposent sans doute délibérément à l'image souvent rencontrée du serpent perfide. Ces extraits confirment à nouveau le caractère ambivalent du serpent dans la mentalité des Grecs de l'époque. Les sources anciennes, encore une fois, ne nous

²³⁰ Pausanias, X, 33, 9. (trad. d'Étienne Clavier, Paris, A. Bobée, 1821.).

permettent pas de donner une conclusion définitive sur la fidélité des serpents. Il est vraisemblable que les serpents vivant sur le territoire grec aient été d'excellents animaux de compagnie, fidèles et bienveillants. Les coups de langue des serpents léchant leurs maîtres ne sont peut-être qu'une mauvaise interprétation du comportement des serpents qui testent et « goûtent » les odeurs de l'air avec leur langue. Si les observations de Nicandre envers les serpents venimeux sont précises et justes, les histoires rapportées par Élien ne bénéficient pas, quant à elles, de la même crédibilité au niveau de l'histoire naturelle. Pausanias, pour sa part, jouit d'une meilleure réputation, mais mêle souvent observations concrètes et mythes. Ainsi, la possibilité que les Grecs aient élevé des serpents comme animaux de compagnie est difficile à confirmer au regard de l'état actuel des sources anciennes. Si l'on croit Élien, les dragons, à la différence de toutes les autres espèces de serpents, font donc d'excellents animaux de compagnie. La taille des serpents décrite par Élien et Pausanias, laisse penser que ces auteurs s'inspirent grandement des serpents constrictors exotiques. Donc, les δράκοντες, autant réels que mythiques, sont perçus positivement par les auteurs que nous avons analysés. Le vocabulaire pour les décrire est moins précis que le vocabulaire utilisé pour les serpents venimeux pour des raisons évidentes. En effet, en cas d'envenimation, il est important, même à l'époque antique, de différencier les espèces de serpent afin d'appliquer le bon remède. Comme les couleuvres sont inoffensives, il est donc bien moins important de les différencier. Bien que les sources leur prêtent des qualités positives allant de la fidélité à la capacité d'aimer, elles ne permettent pas de conclure sur la possibilité d'élever un serpent dans le domicile familial. Par contre, nous pouvons supposer que dans un contexte rural, ceux-ci étaient utiles pour la chasse aux rongeurs, à une époque où le chat n'était pas disponible.

4.4.1 Un cas unique, le serpent joufflu

Les sources anciennes sont souvent vagues dans les descriptions des différentes espèces de serpents. Nicandre, dans son ouvrage spécialisé, décrit rarement les caractéristiques physiques des animaux. Cette absence de descriptions semble indiquer que la population locale connaît très bien les différentes espèces de serpent peuplant son territoire. Pourtant, il existe une espèce particulière décrite abondamment par plusieurs auteurs anciens : le serpent d'Asclépios²³¹, surnommé également serpent « joufflu » (*pareias*). Le terme ἡ παρειά voulant dire « joue » semble décrire la capacité qu'ont ces serpents de gonfler leurs joues lorsqu'ils se sentent menacés²³². Son existence est attestée par Aristophane, Nicandre, Élien, Pliny l'Ancien, Théophraste et Pausanias qui semblent décrire le même serpent. Le culte d'Asclépios se répand dans les territoires grecs au V^e siècle, mais surtout au IV^e siècle, où il devient un dieu important du panthéon grec²³³. Les guerres de l'époque classique ont d'ailleurs contribué à intégrer de nouveaux dieux guérisseurs, toujours utiles dans la vie quotidienne. Dans la statuaire, il est souvent représenté avec un serpent, son attribut²³⁴. L'image d'Asclépios lui-même n'est pas sans rappeler celle de Zeus *Meilichios*, divinité dont l'image est également associée au serpent²³⁵. L'association est si forte que le serpent demeure encore, de nos jours, le symbole de

²³¹ Il est également surnommé serpent d'Esculape, nom latin d'Asclépios, ou encore le serpent d'Épidaure.

²³² Bodson précise : « Les auteurs anciens, qui ne manquent jamais de mentionner combien les serpents d'Asclépios ou ceux de Sabazios sont doux et inoffensifs, leur donnent, à l'occasion, le nom de παρειά. Le terme dérive du substantif ἡ παρειά (joue) et renvoie à la propriété qu'auraient eue ces reptiles de gonfler les joues. Cette appellation imagée ne vise pas autre chose, semble-t-il, que le phénomène d'étalement de la coiffe, — la zone postérieure de la tête des reptiles, — sous l'action, dans le sens vertical ou transversal, des muscles insérés sur les côtes cervicales. Le mode de dilatation que Guibé décrit très soigneusement, a été observé chez de nombreuses espèces: les najas et les cobras, parmi les élapidés, les vipéridés, et divers colubridés. » (Liliane Bodson, *TEPA ZΩPA. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque*, Bruxelles, 1978, p.75.)

²³³ Liliane Bodson, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.68.

²³⁴ Voir notamment Pausanias, II, 10 ; II, 27. Voir à ce sujet le mémoire de Martina de Vries, *Le dieu de la médecine Asclépios dans la Périégèse de Pausanias : original ou représentatif de son époque ?*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2007, 147p.

²³⁵ Nous avons brièvement mentionné cette divinité lors de notre passage sur les barbes des serpents. Voir Liliane Bodson, *TEPA ZΩPA. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque*, Bruxelles, 1978, p.86.

la pharmacie et de la médecine (rappelons que sa mue régulière a fait naître la croyance en son immortalité). En plus d'être un attribut d'Asclépios, la présence de réels serpents à Épidaure est attestée notamment par Pausanias et Pliny l'Ancien. Le témoignage de Pausanias confirme la présence de serpents dans le sanctuaire encore à son époque, au second siècle de notre ère. Même si l'existence de ceux-ci à Épidaure n'a toujours pas été confirmée par l'archéologie moderne, Bodson affirme que les serpents sacrés ont bel et bien peuplé les sanctuaires d'Asclépios, sans preuve toutefois. Elle explique :

C'est le ' serpent joufflu ' dont les auteurs ont vanté la douceur et l'aménité. Avant de devenir le symbole de la médecine, il est intervenu activement pour hâter le succès des cures, touchant ou léchant les membres malades qui recouvraient aussitôt la santé. La présence de serpents sacrés dans les sanctuaires d'Asclépios ne fait pas de doute, même s'il s'est avéré impossible de les localiser exactement. Quant à ses causes, elles ont varié au cours de la tradition antique. Dans une perspective rationaliste, les serpents, dotés d'une vision aiguë, d'une attention puissante et capables de régénération, ont été considérés comme les modèles des médecins. De telles explications sont étrangères à la réalité primitive dans laquelle, pendant longtemps, il n'y a eu place que pour les sentiments religieux et la foi éprouvée. Frappée par l'étroite corrélation qui se manifestait entre les résultats du ministère du serpent et ceux d'Asclépios lui-même, l'opinion ne les a pas dissociés l'un de l'autre, allant jusqu'à reconnaître le dieu dans le reptile lorsque ce dernier apparaissait seul.²³⁶

Les « pouvoirs » des serpents, comme leur vision exceptionnelle et leur supposée capacité de régénération, justifient leur présence auprès d'Asclépios. Reconnu pour sa douceur, son manque d'agressivité et ses pouvoirs oraculaires, le serpent « joufflu » est souvent associé au « dragon » grec.

Plusieurs espèces de serpents, notamment des serpents américains, ont déjà porté le nom de serpent d'Esculape (*Coluber aesculapii*). Dès 1789, Lacépède propose de donner ce nom exclusivement à une espèce de couleuvre, *Elaphe longissima*. De nos

²³⁶ *Ibid.*, p.88.

jours, le serpent d'Esculape ne représente plus une espèce en raison du manque de précisions. Tel que mentionné, il reste difficile d'identifier les serpents par la coloration de leurs écailles en raison d'importantes différences de pigmentation en sein d'une même espèce. Pour Bodson, l'ophionyme *παρειάς* pourrait correspondre à trois espèces de couleuvres présentes sur le territoire grec. *Elaphe quatuorlineata*, *Elaphe longissima* et *Elaphe situla* pourraient toutes trois représenter le mystérieux serpent d'Esculape. En raison de leurs similitudes, il semble vraisemblable que ces couleuvres aient été confondues par les Grecs et assimilées à l'espèce surnommée serpents « joufflu »²³⁷. Malgré les difficultés pour les historiens et les zoologues d'isoler le taxon de ce serpent ancien, les sources semblent décrire le même serpent. Pour Nicandre, le serpent est plutôt verdâtre et est appelé « dragon ». Il décrit ainsi ce serpent:

Considère et connais le dragon (δράκοντα) verdâtre et bleu sombre, que, jadis, le Guérisseur éleva dans un vélani touffu, sur le Pélion neigeux, au val Péléthronien. En vérité, il a un aspect brillant, et ses mâchoires, sur le pourtour, portent en haut et en bas triple rangée de dents; sous un front sourcilleux, il a des yeux brillants, et, en bas, à son menton, prend toujours une barbe teintée de bile. Mais, à la différence des autres serpents, a-t-il accroché quelqu'un, il ne lui cause aucune douleur, si violente que soit sa colère : légère, en effet, tout comme celle de la souris dévoreuse de farine, la trace de sa piqure sur la peau de l'homme qu'a fait saigner sa dent fine.²³⁸

Nicandre, même s'il ne s'intéresse qu'aux animaux venimeux, décrit cette espèce de serpent, qu'il juge lui-même inoffensive. D'ailleurs, il compare sa morsure à celle d'une souris. Le « dragon » de Nicandre est probablement assez commun sur le

²³⁷ Bodson théorise : « Tout au plus a-t-il pu se faire que, localement, selon les milieux, *Elaphe longissima* ait été ici plus représentée, tandis qu'ailleurs, la prééminence revenait à *Elaphe quatuorlineata*. » (Liliane Bodson, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.77.)

²³⁸ Nicandre, *Les Thériacques*, 438-450. Dans sa notice 46, Jean-Marie Jacques évoque la différence de coloration entre la description de Nicandre et celle donnée par Élien. Néanmoins, il explique que les auteurs mentionnent la même espèce de serpent, malgré certaines différences dans le vocabulaire. Il écrit : « Pour ma part, malgré les différences dans la description, et même si les Serpents qui vivent dans les temples d'Asclépios n'appartiennent pas tous à la même espèce (cf. Paus. 2. 11. 8 ; Élien 16, 39), j'inclinerais à identifier le *παρειάς* d'Apollodore avec le *δράκων* de Nicandre. »

territoire grec pour qu'il décide de l'inclure dans son traité sur les animaux venimeux. Notons également le rappel de son lien avec Asclépios lorsqu'il mentionne le « Guérisseur » qui éleva ce serpent du « Pélion neigeux ». Le « Guérisseur » s'avère être fort probablement une référence à Asclépios alors que le Pélion est la montagne où Chiron a initié Asclépios à la médecine. Ainsi, selon la tradition rapportée par Nicandre, cette espèce de serpent est bien associée au dieu de la médecine, et ce, dès l'origine de la divinité²³⁹. Pour Élien, qui rapporte les propos d'Apollodore, le serpent « joufflu » est de couleur rouge. Cela n'est pas sans rappeler la description du δράκων au dos roux dans *l'Iliade* d'Homère²⁴⁰. Élien mentionne également le caractère bienveillant du serpent παρείας. Il écrit :

Le « joufflu » (*pareias*) ou « joufflard » (*parouas*) (c'est la forme que préfère Apollodore) est de couleur rouge, il a l'œil vif, la bouche large, et sa morsure est sans danger et inoffensive. C'est pour cette raison que les premiers à avoir décelé ces propriétés ont attribué cet animal au dieu qui aime le plus les hommes, et l'ont surnommé « servant d'Asclépios ».²⁴¹

La gentillesse des serpents se retrouve, ici, sublimée dans son expression la plus pure, car le serpent « joufflu » demeure le symbole par excellence du « dieu qui aime le plus les hommes ». Loin d'être un animal à la nature double, le serpent παρείας est décrit uniquement de façon positive en lien avec sa relation privilégiée avec Asclépios. Pausanias, lors de son passage à Épidaure, note également le doux caractère des serpents consacrés à Asclépios. Il remarque aussi la grande similarité entre les « dragons » européens et les serpents constrictors exotiques. Pausanias, probablement conscient des limites du vocabulaire pour différencier les espèces, précise que les Épidauriens distinguent les couleuvres européennes des boas africains. Le Périégète écrit :

²³⁹ *Ibid.* Jean-Marie Jacques avance : « La tradition que suit le poète (438-440 ; cf. Edelstein, T. 697 s.) est l'indice que le Serpent est, dès l'origine, l'attribut du dieu. »

²⁴⁰ *Supra*, p.88.

²⁴¹ Élien, *Personnalité des animaux*, VIII, 12.

Tous les serpents (Δράκοντες), et principalement l'espèce qui est d'une couleur roussâtre, sont consacrés à Asclépios, et ne font aucun mal aux hommes. Ces derniers ne sont connus que dans le pays d'Épidaure. D'autres pays ont aussi des animaux qui leur sont particuliers. On ne trouve que dans la Libye des crocodiles de terre ayant jusqu'à deux coudées de long. C'est de l'Inde seule qu'on apporte différentes choses, entre autres, des perroquets. Quant à ces serpents (Τοὺς δὲ ὄφεις) énormes qui ont trente coudées et plus de long, tels qu'on en trouve dans l'Inde et dans la Libye, les Épidauriens en font une espèce particulière de reptiles qu'ils distinguent des serpents (δράκοντας).²⁴²

Comme Élien et Homère, Pausanias distingue le serpent d'Asclépios par sa couleur « roussâtre ». Il précise aussi le caractère endémique de ces serpents qui « ne sont connus que dans le pays d'Épidaure ». Il est le seul auteur à affirmer cette particularité. Pausanias précise aussi le lien entre la divinité Asclépios et son serpent lorsqu'il raconte, à deux reprises, qu'un serpent est la raison de la fondation d'une ville ou d'un site sacré. Dans le premier extrait, le Périégète mentionne l'existence d'une ville fondée grâce à un serpent d'Épidaure. Il raconte :

Limitrophe du territoire des gens de Boiai, Épidauros Limèra est distante de deux cents stades environ d'Épidèlion. Ils affirment être non pas des Lacédémoniens, mais des Épidauriens d'Argolide, et que en naviguant vers Cos, pour aller auprès d'Asclépios, mandatés par la communauté, ils ont abordé en ce point de la Laconie, et que sur foi de rêves qui leur étaient venus, ils y demeurèrent et s'installèrent. Ils disent aussi qu'ils avaient emmené un serpent (τῆς Ἐπιδάουρου δράκοντα) de chez eux, d'Épidaure, et que le serpent (ὁ δράκων) s'échappa du navire. Lorsqu'il se fut échappé, il s'enfonça dans le sol non loin de la mer et tant à cause de la vision des rêves que du signe donné par le serpent (τὸν δράκοντα), ils décidèrent de demeurer là et de s'installer. Et là où le serpent (ὁ δράκων) s'enfonça dans le sol, il y a des autels d'Asclépios et des oliviers ont poussé autour d'eux.²⁴³

Renforçant l'idée de la faculté oraculaire des serpents, cet extrait illustre à nouveau l'importance de la symbolique ophidienne. C'est grâce au serpent venu d'Épidaure, la

²⁴² Pausanias, II, 28, 1. (trad. d'Étienne Clavier, Paris, A. Bobée, 1821.).

²⁴³ Pausanias, III, 23. (Traduction d'Olivier Gengler, à paraître aux éditions des Belles Lettres. Nous le remercions de nous l'avoir communiquée.)

région natale des protagonistes, que la ville fut fondée²⁴⁴. Le serpent, échappé du navire, a forcément nagé afin de regagner la terre ferme, confirmant ainsi l'hypothèse que le serpent d'Épidaure s'apparente à une espèce de couleuvre européenne, capable de nager. Dans un autre extrait, Pausanias décrit aussi le rituel entourant les serpents dans le sanctuaire d'Asclépios. Les contacts avec ceux-ci demeurent minimalistes. Il précise que personne ne peut rentrer dans la demeure des animaux, et que l'on doit déposer seulement la nourriture à l'entrée. Il est néanmoins intéressant de constater que les serpents sont encore nourris par l'homme à l'époque de Pausanias :

Personne ne veut entrer dans l'endroit où sont les serpents (τοὺς δράκοντας); mais on met leur manger devant la porte et on ne s'en occupe plus. La statue en bronze qu'on voit dans l'enceinte, est celle de Granianos (Granianus) de Sicyone, qui remporta cinq prix aux jeux olympiques, deux du Pentathle, un de la course du stade, et deux de la course du double stade, une fois nu, et l'autre avec le bouclier; Athéna (Minerve) a aussi dans Titané un temple, qui est celui où l'on conduit Ceronis. Vous y voyez une très ancienne Athéna (Minerve) en bois. On dit que ce temple a aussi été frappé de la foudre²⁴⁵.

Le passage de Pausanias semble confirmer l'hypothèse que de réels serpents ont été élevés dans les sanctuaires d'Asclépios. Loin d'être seulement un symbole, le serpent d'Épidaure a vraisemblablement été nourri grâce à son association avec le dieu de la médecine. Il est intéressant de noter qu'Asclépios s'est imposé assez tardivement dans le panthéon grec. Le serpent était déjà un symbole fort de fécondité et de régénération avant l'arrivée du dieu de la médecine. En associant cet animal au nouveau dieu, les Grecs ont ajouté une autre facette symbolique au reptile. Le δράκων que nous avons vu précédemment semblait, par les témoignages d'Élien, pouvoir être conservé dans la demeure. Le cas du serpent d'Asclépios est unique. Il est le seul

²⁴⁴ Dans ce second extrait, c'est la statue du dieu Asclépios qui est amenée par un serpent. « En entrant dans le temple d'Esculape par l'autre porte, vous voyez d'un côté Pan assis, de l'autre, Diane (Artémis) debout; et en allant plus avant, Esculape lui-même sans barbe; sa statue, en or et en ivoire, est l'ouvrage de Calamis. Il tient d'une main un sceptre, et de l'autre une pomme de pin cultivé. Les Sicyoniens disent que ce dieu leur fut apporté d'Épidaure sous la forme d'un serpent et sur un char traîné par des mules; il était conduit par Nicagora de Sicyone, femme d'Échétimos et mère d'Agasiclès. » Pausanias, II, 10, 3. (trad. d'Étienne Clavier, Paris, A. Bobée, 1821.).

²⁴⁵ Pausanias, II, 11, 8. (trad. d'Étienne Clavier, Paris, A. Bobée, 1821).

serpent dont l'extrait retrouvé semble prouver sa captivité et son élevage. Au contraire des écrits d'Élien, les témoignages de Pausanias semblent plus crédibles. Pourtant, selon Pausanias, les serpents ne sont pas gardés par les particuliers, mais plutôt conservés à l'intérieur de sites sacrés dédiés à Asclépios. La sacralité de ce serpent est aussi appuyée par les écrits de Démosthène et Théophraste dans deux extraits différents. En effet, Démosthène, dans son écrit *Sur la couronne*, s'attaque à l'orateur Eschine. Dans un de ces arguments, Démosthène mentionne un rituel où des hommes et des femmes hurlent dans les rues en brandissant des serpents « joufflu ». Le rituel rappelle beaucoup celui de la pièce des *Bacchantes* d'Euripide où les ménades portent des serpents à leur cou. L'orateur accuse Eschine ainsi :

Pendant le jour, tu conduisais par les rues ces beaux thiasés couronnés de fenouil et de peuplier blanc, tu maniais les serpents joufflus (τοὺς ὄφεις τοὺς παρείας) et les élevais au-dessus de ta tête, tu criais : « Évohé ! Sabohé ! », Tu dansais sur l'air : « Hyès ! Attès ! Attès ! Hyès ! » ; les vieilles femmes t'appelaient coryphée, premier guide, porte-lierre, portevan ; tu recevais en récompense des miettes de gâteaux, des pâtisseries rondes, des gâteaux frais ; ce qui vraiment doit vous faire juger heureux ainsi que votre destin !²⁴⁶

Ce passage mérite une attention particulière, car il ajoute de la vraisemblance aux rituels mentionnés par Euripide. Le rituel critiqué par Démosthène est d'origine dionysiaque et identique à celui décrit par Euripide. Alors qu'Euripide mentionnait des serpents, sans en préciser l'espèce, Démosthène précise qu'il s'agit de serpents « joufflus » (παρείας). Ces-derniers, considérés comme inoffensifs par tous, et ce, à travers l'histoire grecque, semblent avoir été utilisés dans certains rites dionysiaques. Alors que les serpents dans les *Bacchantes* léchaient au visage les femmes, ils sont ici portés au-dessus de la tête et pressés contre les croyants. L'apposition des serpents contre la peau pourrait être influencée par la croyance de l'action thérapeutique des serpents. Dans ces extraits, c'est avec leurs langues que les serpents guérissent les

²⁴⁶ Démosthène, *Sur la couronne*, 18, 260. (trad. de G. Mathieu, Paris, Les Belles-Lettres, 1989).

malades²⁴⁷. Chez Aristophane, le serpent « joufflu » est aussi mentionné à deux reprises dans *Ploutos*. Dans le premier extrait, il est le fidèle compagnon du dieu Asclépios. Le personnage Carion raconte avoir vu sortir du sanctuaire de la divinité deux serpents gigantesques. L'action thérapeutique des serpents est ici très présente, puisque ce sont les deux ophidiens qui soignent et redonnent la vue au malade. Il écrit :

Ils se glissent doucement sous le drap pourpre, et lui lèchent le tour des paupières (autant que je pouvais me rendre compte). Et, en moins de temps qu'il ne t'en faut pour sécher trois litres de vin, l'Argent était debout, et il y voyait. Quant à moi, le bonheur me fit battre des mains. Je réveillai le maître. Et le dieu aussitôt, s'éclipsa dans le temple ainsi que les reptiles.²⁴⁸

Au contraire des serpents qui léchaient les joues des Bacchantes afin de les purifier, l'action de ces serpents apparaît plus concrète. C'est grâce au pouvoir thérapeutique de leur langue que l'homme retrouve la vue. En réalité, la langue des serpents ne possède pas de pouvoir magique et n'est un remède à aucun mal. Il faut néanmoins reconnaître que dans l'extrait d'Aristophane, les serpents représentent les serviteurs d'Asclépios et s'apparentent donc à des serpents « magiques » ou quasi-divins. Dans un autre extrait de la même pièce, Aristophane mentionne le serpent « joufflu » et présente une habitude de ces serpents. Il écrit :

Voilà-t-il pas que la vieille entend le bruit que je faisais...Elle lève le bras...Alors je siffle et j'y plante mes dents comme si j'étais un serpent à bajoues (παρείας ὄν ὄφις).²⁴⁹

²⁴⁷ Bodson mentionne ce caractère ambigu de la langue des serpents ainsi : « L'ambivalence du serpent se manifeste ici par la salive et la langue du reptile, causes de guérison, alors qu'elles sont, ailleurs, instruments de mort. De même, les serpents purifient, en le léchant, le visage des Bacchantes : cf. Eur, *Bacch.*, 698, 767-768 ; Élien (*N.A.*, VIII, 11) évoque le cas d'un serpent affectueux qui purifie, d'une manière analogue, le visage de celui dont il est le compagnon familier. » (Liliane Bodson, *ἹΕΡΑ ΖΩΙΑ. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque*, Bruxelles, 1978, p.87.)

²⁴⁸ Aristophane, *Ploutos*, 736. (trad. de Victor-Henry Debidour, Paris, Gallimard, 1966, 511p.).

²⁴⁹ Aristophane, *Ploutos*, 690.

Cet extrait se démarque des autres, car il présente le serpent tel un animal sauvage pouvant mordre les hommes. L'extrait d'Aristophane présente une habitude des serpents du genre *Elaphe*. Les couleuvres, malgré leur nature passive, demeurent des animaux sauvages. Bodson détaille aussi le gonflement de la coiffe des couleuvres qui semble être la raison de l'appellation « joufflu ». Elle explique :

Comme la plupart des serpents, les couleuvres *Elaphe* réagissent, lorsqu'elles se sentent menacées, en aspirant de l'air qu'elles expulsent ensuite dans un sifflement. Il en résulte un léger gonflement du corps. Chez *Elaphe quatuorlineata*, la partie postérieure de la tête subit, en outre, une dilatation latérale, encore accentuée par l'action de la musculature du cou au cours du mouvement de recul qui peut, dans les cas extrêmes, préluder à l'attaque. Celle-ci est, cependant, lente à se déclencher car la Couleuvre à quatre raies est un animal au comportement des plus paisibles, qui recourt au bluff plutôt qu'à l'agression.²⁵⁰

Elaphe quatuorlineata est fort probablement l'espèce se cachant sous l'appellation de serpent « joufflu »²⁵¹. Étant une des plus grandes couleuvres européennes, elle devait fortement marquer l'esprit des habitants de la région, habitués aux serpents de moindres dimensions. La vue d'un serpent « joufflu », pouvant atteindre plus de deux mètres, devait être une expérience impressionnante.

D'ailleurs, Théophraste, dans ses *Caractères*, fait intervenir le serpent dans le passage sur le Superstitieux. L'auteur mentionne que la simple vue d'un serpent suffit à invoquer le dieu Sabazios, dieu thraco-phrygien souvent assimilé à Dionysos ou à Zeus. Sans nous attarder sur la figure divine qu'est Sabazios, il est intéressant de constater que Zeus et Dionysos sont également parfois associés aux serpents. Théophraste écrit :

²⁵⁰ Liliane Bodson, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.76.

²⁵¹ *Ibid.*, p.77. L'historienne précise « Ainsi, de la même manière que le terme δράκων transcrit une particularité physique commune à tous les *Colubridae*, - la dimension de l'œil, - le mot παρειάς a pu en noter une autre, propre à une des plus grandes couleuvres européennes, *Elaphe quatuorlineata*, qui s'inscrit au premier rang des serpents sacrés d'Asclépios. »

S'il voit un serpent (ὄφιν) dans sa maison, et que ce soit un serpent joufflu (παρείαν), il invoque Sabazios, mais si c'est un serpent sacré, alors, tout aussitôt, il fonde sur place un *herôon*.²⁵²

Nous n'avons pas d'information sur le « serpent sacré » de Théophraste, qui semble le distinguer du serpent « joufflu ». Pourtant, les autres sources analysées laissent penser que le serpent sacré de Théophraste est également une couleuvre du genre *Elaphe* au même titre que le serpent « joufflu ». Les légères différences entre les espèces de serpents rendent leurs identifications difficiles. Distinguant ces deux espèces de serpents, apparemment semblables, Théophraste confirme l'hypothèse que les Grecs possédaient une bonne connaissance de l'herpétofaune hellénique. Cet extrait est aussi un des seuls qui mentionnent le serpent dans la maison. L'extrait ne détaille pas cette rencontre, qui semble fortuite, mais le serpent se retrouve dans la maison du Superstitieux. Contrairement aux vipères, la domestication des serpents « joufflus » demande bien moins de préparation. Leur nature douce, remarquée par les Anciens, mais aussi par les Modernes, en font des animaux faciles à entretenir dans la maison. Conservés dans les sanctuaires d'Asclépios, il semble que ces serpents furent domestiqués par les habitants de la Grèce dans certains sites consacrés au dieu de la médecine. Par contre, les sources manquent afin de poser une réelle conclusion sur la domestication des serpents « joufflus » en Grèce antique.

Néanmoins, un extrait retrouvé chez Pline l'Ancien, naturaliste romain, semble indiquer que les serpents d'Épidaure sont parfois gardés au sein de la maison. Pour Pline, le grand nombre de remèdes fournis par les serpents semble être la raison de l'association des serpents au dieu de la médecine. Le naturaliste détaille :

De plus, il est certain que contre toutes les blessures faites par les serpents, même les blessures incurables, on a un secours dans les entrailles des serpents eux-mêmes employées en topique, et que ceux qui ont une fois avalé un foie de vipère cuit ne sont jamais, dans la suite, blessés par les serpents. La couleuvre n'est pas venimeuse, si ce n'est à

²⁵² Théophraste, *Caractères*, 16, 4. (trad. Marie-Paule Loicq-Berger, Esneux, Université de Liège, 2002).

certaines jours du mois où elle est irritée par la lune; mais on n'a qu'à la prendre vive, la broyer dans de l'eau, et fomentier la plaie avec cette préparation. Bien plus, on suppose qu'elle fournit un grand nombre de remèdes, comme nous l'exposerons au fur et à mesure ; et pour cela elle est consacrée à Esculape. Démocrite en a donné des préparations monstrueuses pour entendre le langage des oiseaux. Le serpent d'Esculape a été apporté d'Épidaure à Rome; depuis, on en nourrit communément même dans les maisons; en sorte que si les incendies n'en détruisaient de temps en temps les germes, on ne pourrait résister à leur fécondité.²⁵³

L'extrait montre à nouveau que les produits à base de serpent guérissent les envenimations causées par les serpents. Pline mentionne également que la couleuvre n'est pas venimeuse, à l'exception de quelques jours du mois où elle est irritée par la lune. Cette fausse croyance semble perdurer depuis l'époque d'Homère qui l'avait mentionnée dans l'*Iliade*. L'extrait mentionne également la fécondité exceptionnelle des serpents, symbolique associé à l'ophidien. Pline informe le lecteur que le serpent d'Esculape, apporté d'Épidaure à Rome, est « nourri communément même dans les maisons ». La présence du serpent n'est donc pas fortuite, mais semble voulue et désirée. Cette potentielle domestication du serpent d'Asclépios rejoint les hypothèses que nous avons posées. Étant un animal bienveillant et docile, le serpent « joufflu », probablement *Elaphe quatuorlineata* ou *Elaphe longissima*, fut probablement protégé dans certaines demeures des habitants de la Grèce. La forte valeur symbolique des serpents et leur « actions » thérapeutiques en font également des animaux de choix à conserver dans la maison. Cependant, nous ne pensons pas que cela ait été usuel. Les sources grecques restent muettes quant à cette habitude et l'archéologie ne saurait répondre à cette question. Pourtant, l'extrait de Pline l'Ancien prouve que cette habitude, courante ou non, semble avoir existé dans le bassin méditerranéen antique. Cette coutume, tout comme les serpents, semble avoir été empruntée de la Grèce, ou du moins d'Épidaure.

²⁵³ Pline l'Ancien, XXIX, 22, 1.

Le serpent « joufflu » comme le serpent « dragon » sont donc des serpents perçus comme des animaux dociles. Les « dragons », réels ou mythiques, restent de gentils géants, fidèles et aimables. Le serpent « joufflu », peut-être plus encore que le dragon, représente l'aspect positif des serpents. Il devient plus facile de comprendre cette double nature symbolique qui reste associée aux serpents tout au long de l'histoire grecque. Les vipères représentent un ennemi et une créature redoutable, alors que les couleuvres évoquent plutôt la douceur et la docilité de ces animaux. Certains extraits, en particulier ceux d'Élien, semblent toujours se situer entre la réalité et la fiction. Pourtant, l'abondance des sources concernant ces paisibles animaux laisse réellement croire à l'existence de contacts positifs entre les serpents et les Grecs de l'Antiquité. Ceux-ci savaient reconnaître plusieurs espèces de serpents au sein du même genre taxonomique. L'ophionyme *pareias* est un exemple de cette volonté grecque de distinguer les différents serpents. Le serpent « joufflu » est assurément une couleuvre tout comme le serpent « dragon », mais présente des caractéristiques qui le distinguent de son espèce voisine.

CONCLUSION

L'objectif de départ de cette recherche visait à comprendre les relations et les contacts existant entre les Grecs et les serpents. En raison de l'importance symbolique de l'ophidien, visible dans la mythologie, nous espérions retrouver une grande abondance de contacts variés et diversifiés. L'animal étant souvent représenté ou décrit avec une nature double, nous pensions pouvoir retracer cette ambivalence dans la vie réelle. Pourtant, nous avons constaté dans ce mémoire que ces contacts sont rapportés de manière relativement discrète.

Dans la cadre de cette recherche, nous avons choisi de nous concentrer sur quatre ophionymes différents, relativement génériques, permettant de renvoyer à l'animal. En nous concentrant sur quelques espèces de serpent, venimeux et non-venimeux, nous pensons avoir néanmoins perçu deux réactions antithétiques des humains à leur égard, qui correspondent bien à la nature ambivalente de l'animal symbolique, comme si le serpent mythique et le serpent réel se rejoignaient à travers ses deux espèces les plus courantes en Grèce, vipère d'un côté et couleuvre de l'autre. Même si notre mémoire s'intéressait avant tout à la réalité, nous avons dû en effet expliquer les symboles entourant cet animal afin de comprendre comment ceux-ci, par un jeu de miroir, se retrouvaient dans la réalité. Nous avons également étudié les mythes et légendes pour la même raison. Nous avons constaté que le serpent était associé à la fertilité, à la fécondité, à l'immortalité et surtout au domaine chthonien. Le caractère chthonien du serpent s'avère probablement l'élément le plus important parmi l'ensemble des symboles qui lui sont habituellement attribués. Il est primordial de comprendre cette spécificité du serpent pour saisir l'importance de cet animal dans la mentalité grecque.

Ainsi, à la suite de cette recherche, nous pouvons poser quelques conclusions. L'image du serpent forme un ensemble cohérent. La double nature symbolique du serpent se retrouve dans les différences entre serpents venimeux/vipères et serpents inoffensifs/couleuvres. Les contacts avec les premiers s'avèrent peu abondants. La vipère ne possède aucune qualité pouvant être utile à l'homme. Le danger qu'elle représente, caractéristique qu'elle partage avec les monstres ophioformes de la mythologie (sauf la taille), l'empêche d'être présente dans la maison ou dans la ferme. Les sources mentionnent que les contacts avec les vipères doivent être évités sous peine d'une envenimation accidentelle. Dans leurs écrits, Aristote et Porphyre précisent que la vipère doit être chassée en raison de sa dangerosité. Les descriptions des symptômes d'une envenimation très réaliste – et effrayante – de Nicandre semblent prouver que les Grecs en possédaient une bonne connaissance. Bodson résume cette hypothèse ainsi :

Les éléments que l'on peut ainsi glaner à travers des œuvres dont les auteurs ne se préoccupaient pas de science et moins encore d'herpétologie sont donc, à l'analyse, assez précis pour faire voir que les Grecs, loin de confondre tous les serpents entre eux, étaient attentifs à leurs caractères particuliers et capables de procéder à une ébauche de description différenciée. Les indications qu'ils fournissent sur des sujets observés occasionnellement, en pleine nature, suffisent à faire reconnaître certains genres de couleuvres.²⁵⁴

Les symptômes décrits par Nicandre sont précis et l'auteur distingue une grande variété d'espèces différentes de serpents. Pourtant, aucun auteur grec ne s'attarde à décrire l'animal. Cette absence de description physique nous laisse penser que les Grecs savaient reconnaître la vipère sans avoir besoin d'un portrait détaillé de l'animal. Il est fort probable que les serpents, comme les insectes, font partie du quotidien des Grecs et qu'il s'avère donc peu important de les décrire précisément dans les textes. Nous pouvons remarquer également les liens évidents, plusieurs fois

²⁵⁴ Liliane Bodson, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.67.

soulignés, entre la vipère et l'élément féminin. Nous n'avons qu'effleuré ce sujet, et il serait intéressant pour les recherches futures de faire le point sur cette analogie et voir si elle dépasse le simple et facile préjugé misogyne.

Les contacts avec les serpents inoffensifs comme les couleuvres apparaissent plus fréquents. Nous avons vu que les « dragons » sont perçus positivement par les Grecs contrairement aux vipères. Les dragons possèdent des qualités exceptionnelles, telle une vue perçante qui leur donne un certain pouvoir prophétique. Encore une fois mythe et réalité s'influencent, le regard fixe et sans paupières du serpent laisse penser à une lucidité magique. Encore aujourd'hui, on dit que le serpent « hypnotise » ses proies. Dans la réalité, certaines espèces de serpents, surtout du genre *Elaphe*, semblent avoir été utilisées dans des rituels dionysiaques. Le serpent est également l'attribut d'Asclépios en raison de ses qualités symboliques. Selon Pausanias, les serpents sont réellement gardés et nourris à Épidaure. Certaines espèces de serpents semblent donc avoir été élevées et domestiquées par l'homme grec, qui leur a prêté une nature bienveillante et un pouvoir guérisseur.

Pourtant, l'animal est absent des sources agronomiques. Même dans les *Travaux et les jours* d'Hésiode le serpent est étonnamment absent. Ainsi, si l'ophidien est élevé dans certains sanctuaires, il ne semble pas avoir été élevé dans la maison des paysans. Nous pensions pouvoir retrouver des exemples de son usage, pour chasser les rats par exemple, mais les preuves ne nous permettent pas de confirmer cette hypothèse. Seul l'extrait tiré des écrits de Pline l'Ancien semble appuyer cette hypothèse.

L'extrait de Pline permet donc d'ouvrir de nouvelles voies pour celui ou celle qui s'intéresse à l'ophidien. Il serait pertinent pour les recherches futures d'élargir le champ spatio-temporel afin de s'intéresser également aux sources romaines. Les Grecs ayant fortement influencé la culture romaine, nous pouvons nous attendre à rencontrer des contacts similaires. Certes nous avons pu évoquer Pline, mais sans insister pour rester délibérément dans le domaine grec. Les sources agronomiques et

celles portant sur la médecine mériteraient un traitement particulier. Nous n'avons qu'effleuré l'aspect médical du serpent et nous pensons qu'il serait pertinent de poursuivre des recherches plus exhaustives sur ce sujet. En raison de la perte des sources iologiques, il semble difficile dans le cadre d'un mémoire de suivre cette voie. Le corpus médical se compose aussi d'une grande variété de fragments, souvent non traduits et difficiles à dater avec précision, qui rendent l'étude de ce sujet plutôt ardue. En fait ce corpus devrait faire l'objet d'une recherche spécifique. Les traités des agronomes grecs et romains mériteraient également une analyse plus poussée. En nous concentrant exclusivement sur la culture grecque, nous pensons avoir limité grandement notre recherche, mais sur ce socle pourront se greffer d'autres recherches. Les traités d'agronomie romaine apparaissent plus nombreux et donc plus facilement accessibles pour le chercheur s'intéressant à cette problématique.

L'iconographie, les représentations des serpents, les bijoux en forme de serpents pourraient faire l'objet d'une étude poussée, que l'espace imparti à un mémoire nous a interdite.

Finalement, le projet de l'histoire animale de Robert Delort s'avère également une piste intéressante et complexe qui pourrait intéresser un futur chercheur. En tentant de redonner la voix à l'animal, l'historien retrouve les traces de l'évolution d'une espèce précise, mais aussi de son écologie. Il semble vain de séparer l'histoire humaine de l'histoire animale, et nous pensons que le défi paraît intéressant²⁵⁵. L'idée est séduisante, mais reste à savoir si l'Antiquité s'y prête, en l'absence de traces archéologiques pertinentes.

²⁵⁵ Robert Delort reconnaît lui-même la difficulté de ce projet : « Mais, de même qu'il est impossible d'isoler arbitrairement l'histoire d'une espèce de celle de l'ensemble des autres, de même, la période nous intéressant étant celle qui a vu se développer et se succéder les civilisations humaines, il n'est pas possible de dissocier entièrement l'histoire des animaux de celle des hommes, ceux-ci constituant un des facteurs du milieu, et les documents analysés étant souvent d'origine humaine, étudiés et commentés par des hommes, pour des hommes. (Robert Delort, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p.101.)

Telles sont les pistes à suivre une fois posés les premiers jalons que ce mémoire a placés. Les Grecs savaient bien reconnaître les serpents dangereux et inoffensifs, ces mêmes serpents qui ont donné sans doute à leur animal mythique sa double nature. Ils ont bien noté ce qui pouvait soigner les morsures de vipères, ce qui pouvait éloigner le danger. Et ils ont insisté sur la douceur des couleuvres, allant jusqu'à – peut-être car il reste néanmoins un mystère – protéger un serpent d'Asclépios aux pouvoirs guérisseurs. Les auteurs grecs n'ont néanmoins pas été très loquaces. Pourtant, gageons que même nos écrivains privilégiés et surtout urbains devaient au hasard des promenades voir s'enfuir entre les herbes l'animal redouté. Peut-être faisait-il tellement partie de leur quotidien qu'il n'était nul besoin d'en parler ? Guérir les morsures accidentelles, preuve de l'imprudence humaine, suffisait amplement, quitte à glisser dans les prescriptions quelques remèdes magiques auxquels d'ailleurs notre époque contemporaine n'a que depuis peu renoncé : les musées d'histoire populaire montrent ces « pierres à venins » censées repousser le poison, qui valent bien les remèdes magiques grecs à base de cerf. Pour le reste, la cohabitation allait peut-être de soi. Nous aimerions savoir si les Romains ont été plus bavards.

Malgré son apparente inutilité pour l'être humain, le serpent demeure un animal qui mériterait davantage l'attention des historiens. Nous espérons que les chercheurs délaisseront l'étude de son aspect symbolique et religieux pour s'intéresser plutôt au réel ophidien, celui qui effraie, celui qui intrigue, celui qui fascine l'homme depuis toujours.

ANNEXE

Annexe A

Echidna, echis

A) c a t é g o r i e (moderne : famille, genre)
d'ophidiens ovovivipares³¹ venimeux :

- (a) « vipère (mâle, femelle) »,
- (b) « vipère femelle (*echidna*), vipère mâle (*echis*) » ;

B) s o r t e (moderne : espèce) de
l'herpétofaune grecque :

- (a) « vipère grecque commune (mâle, femelle) », moderne : *Vipera ammodytes meridionalis* Boulenger, 1903, la Vipère ammodyte ou Vipère des sables³²,
- (b) « vipère grecque commune (moderne : *Vipera ammodytes meridionalis* Boulenger, 1903) femelle (*echidna*), mâle (*echis*) », sauf lorsque *echis* est accompagné de l'article féminin et équivaut à *echidna*³³.

Fig.1. Liliane Bodson, « Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin », *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 8, 1986, p.67.

Annexe B



Fig.2 *Cadmos et le dragon*, amphore à figures noires d'Eubée, v. 560-550 av. J.-C., Musée du Louvre (E 707).

Annexe C



Fig.3. *Déesse aux serpents*, figurine minoenne en faïence, v. 1600 av. J.-C., Musée archéologique d'Héraklion, Crète

Annexe D



Fig.4 *Fronton du temple d'Artémis*, v. 590 avant J.-C., Musée de Corfou, Corfou.

Annexe E



Fig. 5 *Relief funéraire de Chrysapha*, v. 540 avant J.-C., Staatl. Museum, Berlin.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources anciennes (les éditions utilisées sont celles des Belles Lettres, sauf mentions contraires où les références sont développées)

Aristophane, *Lysistrata*.

Aristote, *Histoire des animaux*, (trad. de Janine Bertier, Paris, Gallimard, 1994).

Artémidore d'Ephèse, *Oniroticon*.

Élien, *La personnalité des animaux*.

Ésope, *Fables*, (trad. de Daniel Loayza, Paris, Flammarion, 1995).

Euripide, *Les Phéniciennes, Les Bacchantes, Ion* (trad. d'Henri Grégoire, Paris, Robert Laffont, 1975).

Eschyle, *Les Choéphores, Les Suppliants* (trad. de Louis Bardollet et Bernard Deforge, Paris, Robert Laffont, 1975).

Hérodote, *L'Enquête*, I; II; III; VIII (trad. d'Andrée Barguet, Paris, Gallimard, 1964).

Hésiode, *La Théogonie*, (trad. de Philippe Brunet, Paris, Le livre de Poche, 1999).

Homère, *L'Iliade*.

Nicandre, *Les Thériaques. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre*.

Oppien d'Apamée, *Cynégétique*.

Oppien de Cilicie, *Halieutiques*, I, (trad. de J.M Limes, Paris, Lebégue, 1817).

Pausanias, *Description de la Grèce*, I ; VI ; VIII.

Pausanias, *Description de la Grèce*, III (Traduction d'Olivier Gengler, à paraître aux éditions des Belles Lettres).

Pausanias, II; IX; X (trad. d'Étienne Clavier, Paris, A. Bobée, 1821).

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*. (trad. de Paul-Émile Littré, Paris, Firmin-Didot, 1883).

Porphyre, *De l'abstinence*, I, II. (trad. de Jean Levesque de Burigny, Paris, de Bure l'ainé, 1747).

Platon, *Le Banquet*, (trad. Émile Chambry, Paris, Flammarion, 1992).

Sophocle, *Antigone, Les Trachiniennes, Philoctète*, (trad. de Paul Mazon, Paris, Robert Laffont, 1975).

Plutarque, *Vie de Thémistocle*, X, (trad. d'A. M. Ozanam, *Vies parallèles*, Paris, 2001).

Théophraste, *Caractères*. (trad. Marie-Paule Loicq-Berger, Esneux, Université de Liège, 2002)

2. Dictionnaires et ouvrages de référence

BAILLY, Anatole, *Le Grand Bailly : Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2000, 2230p.

CASSIN, Barbara, Jean-Louis LABARRIÈRE et Gilbert ROMEYER DHERBEY (dir.), *L'animal dans l'antiquité*, Paris, Vrin, 1997, 618p.

CHANTRAINE, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Éditions Klincksieck, 1968-1980.

Der Neue Pauly : Enzyklopädie der Antike, Metzler, 1996-2003.

LIDDELL, Henry George et Robert SCOTT, *Liddell & Scott : A Greek-English Lexicon*, Oxford, 1843-1996.

3. Monographies

BODSON, Liliane, *TEPA ZΩIA. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque*, Bruxelles, 1978, 245p.

- CHIPPAUX, Jean-Philippe, *Venins de serpent et envenimations*, Paris, IRD Éditions, 2002, 295p.
- DE VRIES, Martina, *Le dieu de la médecine Asclépios dans la Périégèse de Pausanias : original ou représentatif de son époque*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2007, 147p.
- GOURMELEN, Laurent, *Kékrops, le Roi-Serpent : Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, 472p.
- HAMILTON CHARLESWORTH, James, *The Good & Evil Serpent : How a Universal Symbol Became Christianized*, New Haven, Yale University Press, 2010, 719 p.
- LAFLAMME, Mélanie, *Figures féminines de la mort en Grèce ancienne, une cohérence dans la diversité*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2007, 159p.
- MATTISON, Chris, *Serpent*, Londres, Libre Expression, 1999, 191p.
- OGDEN, Daniel, *Drakon: Dragon Myth and Serpent Cult in the Greek and Roman Worlds*, Oxford, OUP, 2013, 496p.
- PRIEUR, Jean, *Les animaux sacrés dans l'antiquité*, Paris, Ouest-France, 1988, 201p.
- SAÏD, Suzanne, *Approche de la mythologie grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, 168p.

4. Articles

- BARATAY, Éric, « Un champ pour l'histoire: l'animal », *Cahiers d'histoire*, 42, 1997, p.409-442.
- BODSON, Liliane, « Évolution du statut culturel du serpent en Europe de l'Antiquité à nos jours », dans *Actes du congrès international « Animal et Histoire »*, Toulouse, 14-19 mai 1987, Toulouse, Presses de l'Institut d'Études politiques, 1989, p.525-548.

- BODSON, Liliane, « Le traitement des morsures de serpents venimeux avant le XIX^e siècle », dans *Serpents, venins, envenimations. Compte rendu du colloque organisé à la Faculté catholique des Sciences, Lyon 2-5 juillet*, Lyon, Fondation Marcel Mérieux, 1989, p.171-189.
- BODSON, Liliane, « De la symbolique religieuse à l'herpétologie : les serpents sacrés de Marcopoulo (Céphallonie) », *Bulletin de la Société zoologique de France*, 102, 1977, p. 485-487.
- BODSON, Liliane, « Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes », *L'Antiquité classique*, 50, 1981, p.57-78.
- BODSON, Liliane, « Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin », *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 8, 1986, p.65-119.
- BODSON, Liliane, « Introduction au système de nomination des serpents en grec ancien : l'ophionyme *dipsas* et ses synonymes », *Anthropozoologica*, 47, 2012, p. 73-155.
- BODSON, Liliane, « La pathologie des morsures de serpents venimeux dans la tradition gréco-latine », *Confrontations*, 59, 1982, p. 1-6.
- BODSON, Liliane, « Nature et fonctions des serpents d'Athéna », *Mélanges Pierre Lévêque*, no.4, 1990, p. 45-62.
- BODSON, Liliane, « A Python, *Python sebae*, for the King: The Third Century B. C. Herpetological Expedition to Aithiopia [Diodorus of Sicily 3.36-37] », *Bonner zoologische Beiträge*, 52, 2004, p.181-191.
- BODSON, Liliane, « De la symbolique religieuse à l'herpétologie : les serpents sacrés de Marcopoulo (Céphallonie) », *Bulletin de la Société zoologique de France*, 102, 1977, p. 485-487.
- DEONNA, Waldemar, « *Lavs Asini*. L'âne, le serpent, l'eau et l'immortalité », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 34, fasc. 2, 1956, p. 337-364.
- GOURMELEN, Laurent, « Le serpent barbu : réalités, croyances et représentations. L'exemple de Zeus Meilichios à Athènes », *Anthropozoologica*, vol. 47, 2012, p.323-343.

TRINQUIER, Jean, « La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins », *Pallas*, vol. 78, 2008, p.221-255.

5. Site internet

Centre Antipoisons belge, *Les morsures de vipère*,
<<http://www.centreantipoisons.be/nature/animaux/les-morsures-de-vip-re>> (19 avril 2017).